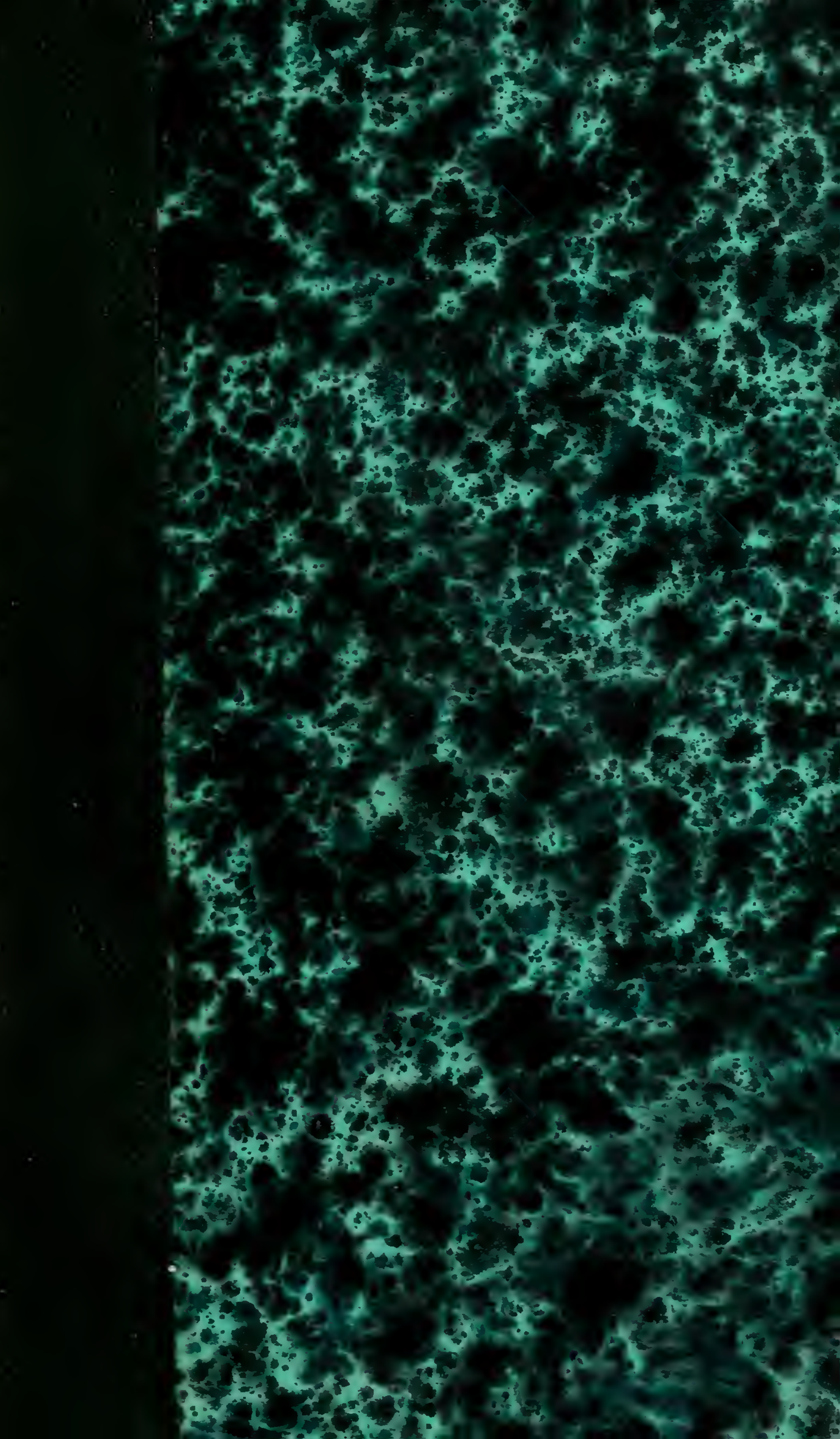
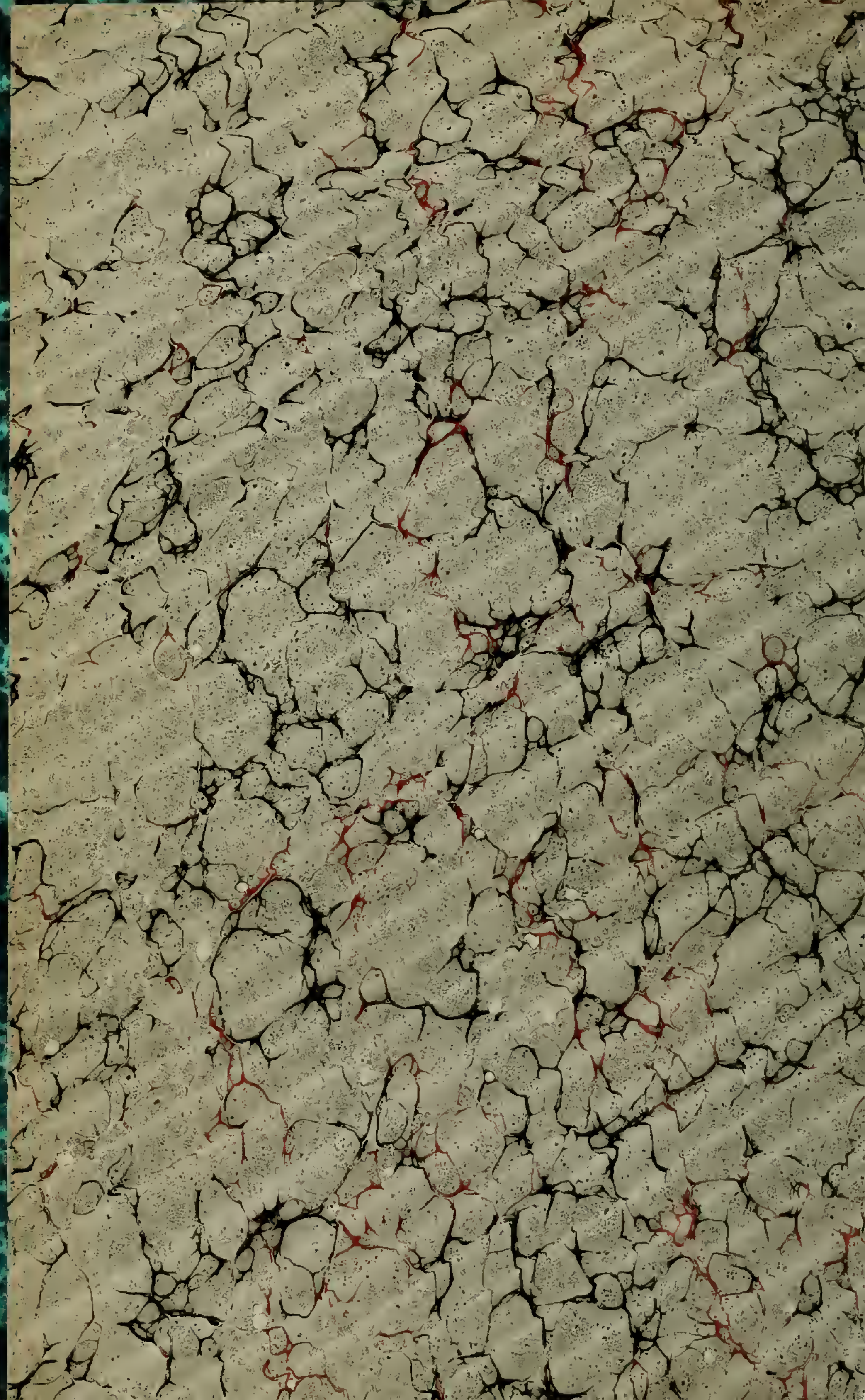
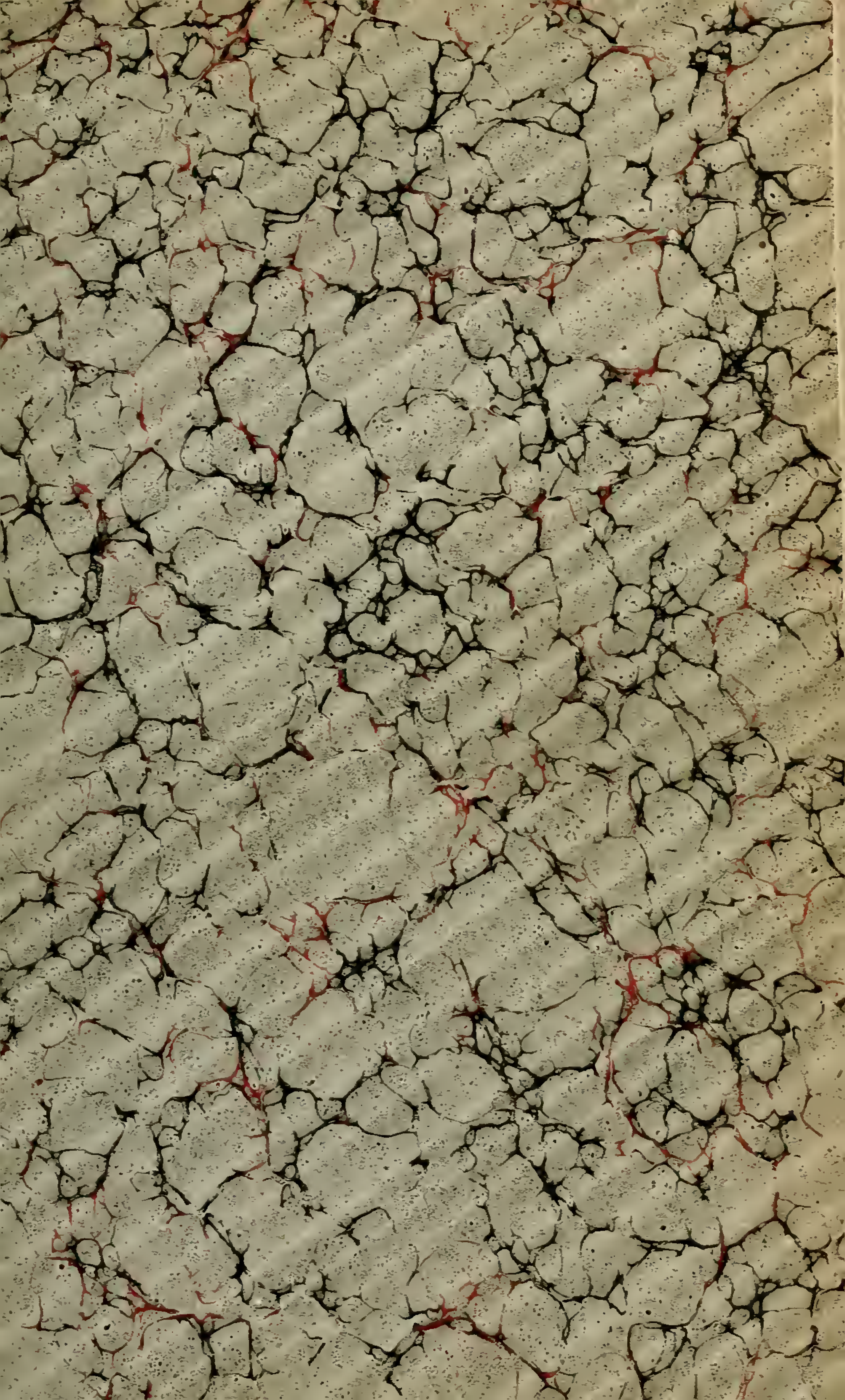






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

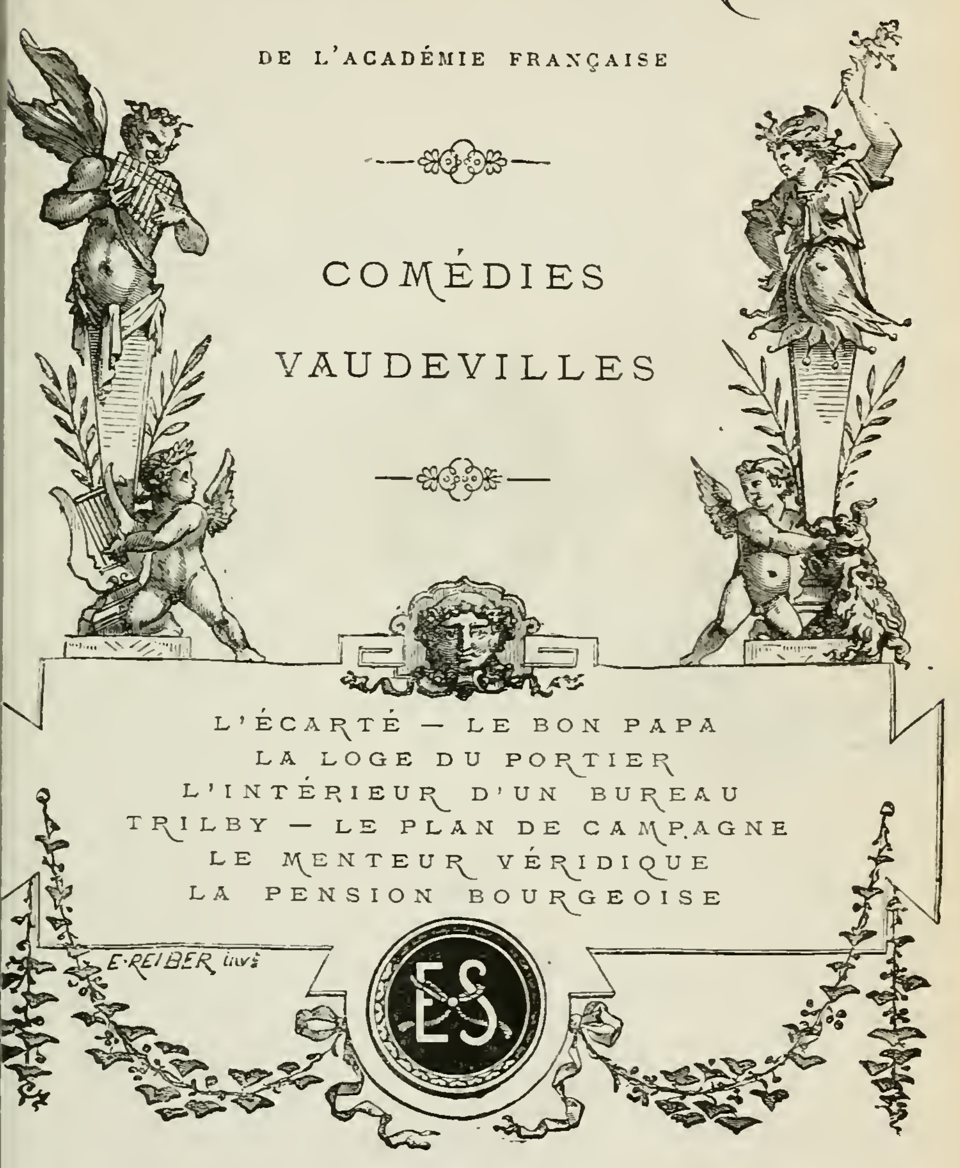
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



COMÉDIES

VAUDEVILLES

L'ÉCARTÉ — LE BON PAPA
LA LOGE DU PORTIER
L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU
TRILBY — LE PLAN DE CAMPAGNE
LE MENTEUR VÉRIDIQUE
LA PENSION BOURGEOISE

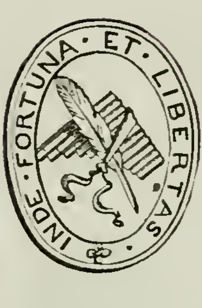
PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL 17-19, GALERIE D'ORLÉANS.

1877





Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

L'ÉCARTÉ

OU

UN COIN DU SALON

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

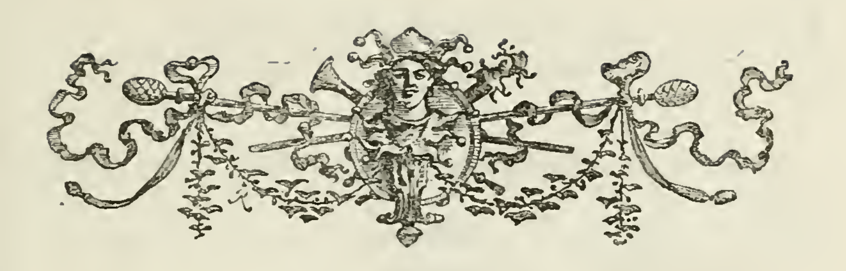
EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MÉLESVILLE ET DE SAINT-GEORGES.

THÉATRE DU GYMNASE. — 14 Novembre 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DUPARC, ancien négociant.	MM.	Émile.
DUROZEAU, ami de la maison.		Bernard-Léon.
LÉON, neveu de Duparc		Alfred.
LAFLEUR, domestique.		Émilien.
Mme DE ROSELLE, jeune veuve. . . .	Mmes	Fleuriet.
Mme DE SAINT-CLAIR, sa tante. . .		Kuntz.
FORTUNÉ, clerc de notaire.		Virginie Déjazet.
Mlle MIMI, fille du notaire.		Minette Laforest.

Cavaliers et Dames de la société de madame de Roselle.

A Paris, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin.



L'ÉCARTÉ

OU

UN COIN DU SALON

Un salon richement décoré. — Grande porte au fond, deux portes latérales; une cheminée à gauche, et dans le fond, près de la cheminée, un secrétaire élégant; sur le devant, du même côté, un guéridon garni de flambeaux. Un grand lustre éclaire le salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPARC, LAFLEUR.

DUPARC.

Comment! madame de Roselle n'y est pas?

LAFLEUR.

Non, monsieur.

DUPARC.

Et sa tante, madame de Saint-Clair?

LAFLEUR.

Ces dames ont demandé la voiture après dîner, et sont sorties.

DUPARC.

Alors, je me suis trompé de jour... moi qui venais pour un bal.

LAFLEUR.

Oh ! c'est bien pour aujourd'hui.

DUPARC.

Il est près de dix heures, et personne n'est arrivé; les salons ne sont pas même éclairés.

LAFLEUR.

Est-ce que monsieur ne serait pas de Paris?

DUPARC.

Non, mon garçon : j'arrive du Poitou.

LAFLEUR.

C'est ce que je me suis dit tout de suite... Voyez-vous, monsieur, c'est ici la Chaussée-d'Antin, et dans ce pays, les soirées ne commencent qu'à minuit.

DUPARC.

On devrait alors changer la date des billets d'invitation. (Regardant le sien.) Que diable ! *lundi soir ;* il fallait mettre : *mardi de grand matin.*

AIR de Préville et Taconnet.

S'il faut ici dire ce que je pense,
A Paris tout se fait trop tard;
C'est à minuit que la danse commence,
Et le dîner à six heures un quart!
Moi, ma méthode est bien meilleure,
D'aujourd'hui seul je suis certain,
Et je me dis, sans croire au lendemain :
De nos plaisirs avançons toujours l'heure,
Ne retardons que celle du chagrin.

LAFLEUR.

Tenez, monsieur, vous avez du bonheur, voilà ces dames qui rentrent déjà ; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose.

(Il sort.)

SCÈNE II.

DUPARC, Mme DE ROSELLE, Mme DE SAINT-CLAIR.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Monsieur Duparc! Comment! vous êtes ici? vous nous attendiez?

Mme DE ROSELLE.

Ah! mon Dieu! monsieur, si nous l'avions su...

DUPARC.

J'aurais été désolé de vous déranger. Sans doute quelque affaire importante...

Mme DE ROSELLE.

Nous venions des Français... une tragédie nouvelle.

DUPARC.

Votre domestique m'avait fait craindre que quelque accident...

Mme DE ROSELLE, *d'un air triste.*

Oui, vraiment, la pièce n'a pas fini... quel dommage! je la trouvais très-bien.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je le crois; tu n'as pas écouté : tu as causé tout le temps avec M. Léon.

DUPARC.

Ah! mon neveu était dans la loge de ces dames?

Mme DE ROSELLE.

Non, mais il est venu nous faire une petite visite.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Une visite de quatre actes...

DUPARC.

Je me suis présenté plus d'une fois, madame, sans avoir

le plaisir de vous rencontrer, et je n'ai pu vous remercier encore des bonnes intentions où vous êtes pour mon neveu. Je conviens que son extrême jeunesse est un grand obstacle, mais cela termine un procès, cela arrange deux familles.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je le sais, monsieur; mais c'est égal, ce mariage n'est pas encore fait.

AIR du vaudeville de La Robe et les Botte

Profitant des jours de veuvage,
Ma nièce, sans donner son cœur,
Veut vivre seule et jouir du bel âge.

DUPARC, à madame de Roselle.

Quel égoïsme! et quelle est votre erreur!
Combien d'attraits je vous vois en partage!
Mais ces trésors si précieux... je croi
Qu'on est encor plus heureuse, à votre âge,
En les donnant qu'en les gardant pour soi!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Et puis, songez donc, monsieur, se marier avec un jeune homme de dix-neuf ans!... Vous ne savez pas, elle a été si malheureuse avec son premier mari!

Mme DE ROSELLE.

Ah! ma tante, M. de Roselle, quelle différence!

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'était un homme dont tout le monde faisait l'éloge ; mais il était joueur... ah!

DUPARC, à part.

Joueur! ah! mon Dieu! cela se trouve bien. (Haut.) J'espère que vous ne ferez pas ce reproche à mon neveu?

Mme DE ROSELLE.

Sans doute, M. Léon, qui a fini son droit, et qui est presque avocat...

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ce n'est pas une raison; depuis quelque temps, ma nièce,

le barreau devient très-joueur; (A Duparc.) je ne dis pas cela pour votre neveu... mais il faudra voir... Pour ma part, d'abord, j'aime beaucoup M. Léon : c'est toujours à moi qu'il donne la main, presque tous les soirs il fait ma partie de whist, ou même il me lit la gazette.

Mme DE ROSELLE.

Pauvre jeune homme ! voilà une preuve d'amour!... Eh ! mon Dieu ! et notre toilette ! on va arriver, et nous ne serons pas prêtes... Est-ce que M. Durozeau n'est pas là ?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Non ; je ne le vois pas. Comment allons-nous faire ?

DUPARC.

Quel est ce M. Durozeau ? un de vos parents ?

Mme DE ROSELLE.

Non, vraiment.

DUPARC.

C'est sans doute un ami ?

Mme DE ROSELLE.

Mais non ; je ne pourrais pas trop vous dire ! c'est une existence qui échappe à l'analyse.

AIR du Fleuve de la vie.

Sans esprit il est fort habile ;
Son domicile est chez autrui ;
De la sorte, il a dans la ville
Quinze ou seize maisons à lui :
Dans l'une il a table servie,
Dans l'autre ses gens, son loyer,
Et traverse ainsi, sans payer,
Le fleuve de la vie.

Du reste, monsieur, c'est un homme fort utile : c'est lui qui fait nos emplettes, qui loue nos loges au spectacle, qui fait les billets d'invitation, dresse la liste des convives, sur laquelle il se trouve tout naturellement porté ; substitut obligé de la maîtresse de la maison, il fait les honneurs,

dispose les tables de jeu, où jamais il ne risque un écu, arrange les parties, le boston des grand'mamans, l'écarté des jeunes gens et le piquet de l'âge mûr, fait circuler les rafraîchissements, trouve des danseurs aux petites filles, pense à tout le monde, ne s'oublie jamais, et se retire toujours à la fin du souper.

DUROZEAU, *dans l'intérieur de l'appartement.*

Hé ! André ! Lafleur ! allons donc.

Mme DE ROSELLE.

Eh ! tenez, je l'entends, il donne des ordres ; je l'ai vu ce soir aux Français, et il est en retard ; car ordinairement, il arrive toujours le premier.

DUPARC, *souriant.*

A moins qu'il n'y ait, comme aujourd'hui, des provinciaux.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; DUROZEAU.

DUROZEAU.

AIR de La Légère.

Du spectacle (*Bis.*)
J'arrive, non sans obstacle.
Pour paraître,
Il faut être
Dans vingt endroits
A la fois.

De peur d'avoir un air fier,
Il a fallu que je fusse
Saluer ce duc et pair
Chez qui je dînais hier !
Puis qu'ensuite je courusse
Galamment offrir la main

A cette comtesse russe
Chez qui je dîne demain.

Du spectacle, etc.

Mais, enfin, me voilà. Je vois que vous n'ètes pas encore prètes; je recevrai pour vous. (A madame de Saint-Clair.) A propos, madame, j'ai passé au *Père de famille,* pour cet assortiment de soies que vous attendez; on vous l'apportera demain, avec la tapisserie; les fleurs sont bien nuancées; je crois que vous en serez contente.

Mme DE ROSELLE.

Et moi, monsieur Durozeau, vous avez oublié ma petite commission?

DUROZEAU, tirant un écrin de sa poche.

Je m'en serais bien gardé, belle dame; voici le collier d'émeraudes que vous avez choisi : Franchet vous enverra la facture.

Mme DE ROSELLE.

Il est fort joli!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Il me semble, ma chère Mathilde, que tu dépenses bien de l'argent.

Mme DE ROSELLE, ouvrant son secrétaire, et serrant l'écrin.

Du tout, ma tante; je me suis donné cet hiver un troisième cachemire, et il me reste encore cent louis d'économie; voyez plutôt les beaux billets.

(Elle montre ses billets de banque.)

DUROZEAU.

Je sais bien pourquoi : c'est que vous ne jouez jamais. Hier, chez madame de Plinville, on a perdu un argent fou! il y avait une ardeur... tenez, notre jeune avocat, M. Léon, y était... savez-vous qu'il va très-bien!

Mme DE ROSELLE, riant d'une manière forcée.

Comment! M. Léon?

DUROZEAU.

Oui ; il a perdu une vingtaine de louis avec un sang-froid...

DUPARC, vivement.

Je crois bien, ce n'était pas son argent : c'était le mien.

Mme DE SAINT-CLAIR.

A vous, monsieur?

DUPARC.

Oui, je voulais savoir ce que c'était que l'écarté : ce jeu-là devient si fort à la mode, qu'on commence à en parler dans le Poitou. Alors, j'avais prié mon neveu de risquer pour moi quelques louis.

DUROZEAU.

Je me rappelle en effet avoir vu monsieur parmi les parieurs. Eh bien ! c'était amusant, n'est-ce pas ?... Il y avait là surtout M. Florvac, le petit agent de change, qui tenait tous les paris... Voilà les gens qu'il faut pour échauffer une partie !

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Oui, ces messieurs ont la main large,
Ce sont les Crésus de nos jours,
Et souvent pour payer leur charge
L'écarté fut d'un grand secours.
Ce jeu, du Pactole est la source,
Le hasard qu'il offre est si grand
Que l'agent de change souvent
Peut se croire encore à la Bourse.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Allons donc, ma nièce, et ta toilette !

Mme DE ROSELLE, à Durozeau.

Mon cher Durozeau, veuillez tout disposer, donner des ordres, et surtout tenir compagnie à monsieur.

AIR de La Gazza ladra.

Je vous laisse, et serai bientôt prête;

Aux parures je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu ;
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

DUPARC.

Hâtez-vous, ou je vous crois coquette.

Mme DE ROSELLE.

Est-ce un tort si digne de courroux ?
En pensant, messieurs, à la toilette,
N'est-ce pas encor penser à vous ?

Ensemble.

Mme DE ROSELLE.

Je vous laisse, et serai bientôt prête :
Aux parures je tiens fort peu.
Sans adieu, sans adieu ;
Dans l'instant je reviens en ce lieu.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je suis loin de blâmer la toilette:
Aux parures je tiens un peu.

DUROZEAU et DUPARC.

Qu'avez-vous besoin de toilette ?
Vos attraits en tiennent toujours lieu.

(Madame de Roselle et madame de Saint-Clair sortent.)

SCÈNE IV.

DUPARC, DUROZEAU, qui va et vient pendant cette scène.

DUROZEAU.

Voyons, voyons, il faudra là-dedans un whist, un piquet ; et puis... je ne sais pas si j'aurai assez de monde. (A Duparc.) Monsieur joue-t-il le boston ?

DUPARC.

Tout ce que vous voudrez.

DUROZEAU, lui frappant sur l'épaule.

C'est bon, c'est bon, nous vous donnerons une jolie dame, qui ne joue pas très-bien, mais qui est fort aimable, avec le substitut, et puis une maman... Mais que je vous débarrasse de votre canne et de votre chapeau.

(Il les prend.)

DUPARC.

Je ne souffrirai pas...

DUROZEAU.

Laissez donc, je vais placer ça en lieu sûr. (En sortant.) André! les jetons, les flambeaux.

SCÈNE V.

DUPARC, seul.

Ma foi, ma nièce est une petite femme charmante! famille honorable; fortune indépendante... Mon neveu est-il heureux, à son âge, de faire un pareil mariage! toute ma crainte, c'est que Léon ne manque un si beau parti... Il est trop vrai qu'il joue de manière à m'inquiéter moi-même; je suis bien sûr, par exemple, qu'il n'est jamais entré dans une académie. Mais au fait, à quoi bon? grâce aux progrès de la civilisation, on peut se ruiner en bonne société.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Jadis aussi la jeunesse imprudente
Courait au jeu, mais elle en rougissait,
Et de ces lieux que le vice fréquente
Le seul aspect en entrant l'effrayait,
De ses dangers enfin tout lui parlait;
Mais rien ici n'avertit la victime,
Et du salon le langage et les mœurs,
Tout l'entretient dans ses douces erreurs.
Comment, hélas! se douter de l'abîme,
Lorsque l'abîme est caché sous des fleurs?

Et s'il arrivait que Léon se mît dans l'embarras... je l'aime beaucoup assurément ; mais je n'ai que mes douze mille livres de rente bien juste... Je ne suis pas de ces oncles de comédie, qui arrivent toujours tout cousus d'or, et qui sont la providence obligée de leurs étourdis de neveux. Je crois que j'ai pris le meilleur parti pour me trouver à même de lui prêter secours dans un cas pressant sans porter atteinte à mes capitaux. Depuis huit jours que je suis à Paris, j'ai suivi Léon dans toutes les sociétés qu'il fréquente ; je me suis fait une règle de jouer ou de parier contre lui, et toujours exactement la même somme que celle qu'il a risquée ; jusqu'à présent, cela s'est balancé, ou à peu près, excepté hier et avant-hier, où j'ai eu le désagrément de lui gagner une cinquantaine de louis... j'espère que, s'il le sait jamais, il sera sensible à ce que je fais pour lui, car enfin la partie n'est pas égale : si je gagne, je le lui rendrai, et si je perds... ma foi, je lui ferai de la morale pour mon argent. Eh ! le voici, ce cher enfant !

SCÈNE VI.

DUPARC, LÉON.

DUPARC.

Vous le voyez, monsieur, je suis arrivé avant vous, et cependant je ne suis pas amoureux.

LÉON.

Vous avez vu ces dames ?

DUPARC.

J'en ai été enchanté ! et si ce mariage-là n'a pas lieu, ce sera ta faute : tu es aimé.

LÉON, *avec joie.*

Vous croyez ?

DUPARC.

De la tante, d'abord, j'en suis certain ; et pour la nièce, il y a de grandes probabilités : ainsi, je t'en conjure, observe-toi bien, ne fais pas de folies ; tâche surtout de ne jouer que le moins possible, car, vois-tu, je ne peux pas me le dissimuler, tu es un peu joueur.

LÉON.

Moi, mon oncle ? mais pas plus que vous, car je vous vois toujours de toutes mes parties.

DUPARC.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Moi, monsieur, quelle différence !
Je ne suis point à marier;
Mais vous, c'est une extravagance !
Le jeu doit-il tout vous faire oublier?
Quand vous avez tous les biens en partage,
Quand la beauté, quand les amours sont là,
Laissez du moins ce plaisir à notre âge,
Qui, par malheur, n'a plus que celui-là.

Écoute, mon ami, je te parle en bon oncle : on a déjà fait des rapports à ces dames.

LÉON, à part.

Ah ! mon Dieu ! (Haut.) Je vous remercie, j'y ferai attention. Ce soir, d'abord, vous pouvez être tranquille ; pour être plus sûr de moi, je n'ai point pris d'argent.

DUPARC.

Forcément, peut-être?

LÉON, riant.

Mais... oui... à peu près.

DUPARC, à part.

Je crois bien : je lui ai tout gagné, et depuis hier, c'est moi qui suis son caissier. (Haut.) Ainsi donc, tu ne joueras pas ?

LÉON.

Non, mon oncle, je vous le promets.

DUPARC.

Eh bien ! tant mieux. (A part.) Cela va me donner congé, et je veux en profiter pour m'amuser ; je vais faire un boston.

SCÈNE VII.

Les mêmes; FORTUNÉ.

FORTUNÉ, arrivant par le fond, et parlant à la cantonade.

Jules, garde-moi ma place, il y a tant de monde ! je vais chercher des danseurs. Ah ! te voilà, Léon ! que diable fais-tu donc ici ? il y a une heure que je te cherche autour de toutes les tables.

LÉON, à demi-voix.

Chut ! c'est mon oncle.

FORTUNÉ, de même.

C'est juste, les grands parents... Ah ! tu as des oncles, toi ! tu es bien heureux ; ça me manque bien souvent.

DUPARC, à Léon.

Quel est ce petit bonhomme si éveillé?

LÉON.

Un de mes amis, que je vous présente : le jeune Fortuné Darville, le plus aimable de tous les clercs de Paris ; il travaille chez M. Dubreuil, le notaire de madame de Roselle, (En souriant.) ou du moins, il est censé travailler.

FORTUNÉ.

Ah ! monsieur l'avocat, vous m'attaquez !

LÉON.

Tu ne m'as pas chargé de te défendre.

FORTUNÉ.

Heureusement ! je n'ai pas envie de perdre mon procès, surtout ce soir.

LÉON.

J'entends : ton notaire est déjà arrivé avec sa fille, mademoiselle Mimi.

FORTUNÉ.

Je suis venu avec eux... tu ne l'as pas encore vue? elle est mise comme un ange !... Je lui donnais la main pour entrer dans le salon, et quand je l'ai conduite à un fauteuil, elle m'a adressé un sourire... ah! mon ami !

DUPARC, *gaiement.*

Il paraît que c'est un commencement de passion.

FORTUNÉ.

Un commencement ! il y a trois mois que ça dure, monsieur : depuis que je suis entré chez le notaire.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (*Rien de trop.*)

Que ne peut le désir de plaire !
Déjà, monsieur, tout couramment
Je vous rédige un inventaire;
Je fais même le testament.
J'ai presque terminé mon stage;
Hélas! et moi qui sais si bien
Faire un contrat de mariage,
Je ne peux pas faire le mien.

DUPARC.

Vous êtes donc sûr que de son côté mademoiselle Mimi...

FORTUNÉ.

Elle ne m'en a jamais rien dit, mais c'est égal, on a des preuves : tous les matins, quand je monte à l'office chercher le déjeuner des clercs, elle se trouve toujours là pour me dire un mot obligeant, ou me donner une commission ; vous sentez que ces attentions partent de là...

DUPARC.

Cela saute aux yeux.

FORTUNÉ.

Aussi, je l'aime... et ça me donne une ardeur pour le travail... Je me sens capable de tout!

LÉON.

Même de ne plus parier à l'écarté?

FORTUNÉ.

Diable! je m'en garderai bien, aujourd'hui que mon notaire est là : tenue sévère.

DUPARC.

Comment! monsieur, à votre âge, vous jouez?

FORTUNÉ.

Ah! c'est-à-dire autrefois, et avec un malheur... Enfin, encore hier, monsieur, chez notre agent de change, j'ai perdu mes cent écus. (Bas à Léon.) Dis donc, ce gros imbécile d'avoué qui a passé onze fois!

DUPARC.

Cent écus!

FORTUNÉ.

Oh! mon Dieu! ça m'arrive continuellement.

DUPARC.

Mais vos parents doivent vous faire une pension?

FORTUNÉ.

Deux cents francs par mois. Mais c'est fini, je ne joue plus; d'abord, mon notaire me mettrait à la porte, je perdrais mon état...

LÉON.

Et mademoiselle Mimi.

FORTUNÉ.

Au lieu qu'en me conduisant bien, je deviens premier clerc, M. Dubreuil ne peut plus se passer de moi; il m'ac-

corde sa fille, me cède son étude; et une fois notaire... oh! alors, en avant l'écarté : parce que un notaire peut jouer; ça, c'est reçu.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; Mme DE SAINT-CLAIR, Mme DE ROSELLE, Mlle MIMI, et QUELQUES AUTRES DAMES; puis DUROZEAU.

CHOEUR.

AIR de la Vieille. (Barbier de Séville.)

Bannissons le chagrin,
Le plaisir nous appelle,
Et qu'on lui soit fidèle
Jusqu'à demain.

FORTUNÉ, montrant Mlle Mimi à Duparc.

C'est cette demoiselle
Au doux maintien;
Regardez-la, c'est elle,
Comme elle est bien!

CHOEUR.

Bannissons le chagrin, etc.

Mme DE ROSELLE.

A la bonne heure, monsieur Léon! je ne vous ai pas aperçu dans le grand salon, et je craignais que vous ne fussiez pas arrivé. (A Durozeau, qui entre avec deux domestiques portant une table et deux flambeaux.) Eh! mais, mon cher Durozeau, que faites-vous donc?

DUROZEAU.

Je fais placer un écarté... les deux autres sont embarrassés, impossible d'en approcher; et c'est sur la clameur publique que j'établis ici une succursale.

Mlle MIMI.

A merveille! voilà l'écarté qui va encore nous enlever nos danseurs.

Mme DE ROSELLE.

J'espère au moins que ces messieurs nous seront fidèles?

LÉON.

Madame veut-elle me faire le plaisir de danser cette contredanse?

DUPARC, à part.

Très-bien!

Mme DE ROSELLE.

Je ne puis : je suis invitée par M. Fortuné.

LÉON, bas à Fortuné.

Comment, c'est toi qui l'as priée?

FORTUNÉ, de même.

Oui, mon ami : toujours la première contredanse avec la maîtresse de la maison, c'est de rigueur, parce que après cela... (Regardant mademoiselle Mimi.) parce que après cela, on est libre.

Mme DE ROSELLE, à Léon.

Mais c'est égal, je compte sur vous; j'ai là, dans le salon, deux ou trois demoiselles à marier, qui ne dansent jamais.

AIR du Ménage de garçon.

Tous les danseurs les appréhendent;
Voilà, je crois, cinq ans entiers
Qu'à chaque bal elles attendent
Des maris et des cavaliers.
Depuis, elles sont en souffrance;
Car vous savez que, par malheur,
Ce n'est pas tout d'aimer la danse,
Il nous faut encore un danseur.

DUROZEAU, plaçant les cartes et comptant les jetons, pendant que les trois dames causent entre elles.

Ah! ah! messieurs, ce sera ici la partie des forts, et

Dieu sait comme nous allons nous escrimer. (A Léon et à Fortuné.) Jeunes gens, cela vous regarde.

FORTUNÉ, regardant la table d'un air d'envie.

Un écarté!

DUROZEAU, à deux jeunes gens qui entrent.

Allons, messieurs, l'autel est dressé.

(Les deux jeunes gens s'assoient; et un instant après, cinq ou six autres entrent furtivement et entourent la table.)

Mme DE ROSELLE, les apercevant.

Tenez, à peine la table est placée, et vous voyez déjà...

FORTUNÉ, à part.

Hein! c'est bien tentant!... mais il ne faut pas y penser; et pour plus de précautions... (Prenant Léon à part, pendant que les trois dames et M. Duparc se sont remis à causer ensemble.) Dis donc, Léon, il faut que tu me rendes un service.

LÉON, riant.

Est-ce que tu n'as pas d'argent?

FORTUNÉ.

Au contraire : j'ai sur moi deux mille francs que j'ai été toucher pour le maître clerc, et que je n'ai pas eu le temps de porter à l'étude; je ne veux pas faire de bêtises : toi qui es sage comme la magistrature même, garde-les-moi.

(Il lui passe les billets.)

LÉON.

Deux mille francs! c'est à peu près ce que tu me dois.

FORTUNÉ.

Oui; mais nous réglerons plus tard. Comme cela, me voilà à mon aise! je me sens deux fois plus léger; je suis pour aujourd'hui dans les jeunes gens aimables : je me livre aux dames, je danse.

(La ritournelle de la contredanse se fait entendre; aussitôt deux jeunes gens qui étaient autour de la table quittent les joueurs et vont offrir leur main à deux demoiselles qui sont assises près de la cheminée; Fortuné invite madame de Roselle.)

DUPARC, regardant son neveu.

Il n'a pas d'argent, je peux bien le laisser ici un instant.

FORTUNÉ, en s'en allant, pousse du coude un des jeunes gens qui sont à l'écarté et lui dit à voix basse :

Fais donc danser mademoiselle Mimi, toi qui es de l'étude.

(Le jeune homme va inviter mademoiselle Mimi, qui accepte ; Durozeau, Fortuné, madame de Roselle, mademoiselle Mimi et Duparc sortent ; tout cela se fait sur la ritournelle de la contredanse.)

SCÈNE IX.

LES JOUEURS, à la table dans le coin à droite; Mme DE SAINT-CLAIR, à gauche dans une bergère, au coin de la cheminée ; LÉON, debout, le dos au feu et causant avec elle ; puis DUROZEAU.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Quoi ! vous ne les suivez pas?

LÉON.

Non, madame, je n'en ai pas envie, et dans ce moment, moins que jamais; je trouve si rarement l'occasion de causer avec vous !

Mme DE SAINT-CLAIR, à part.

Allons, c'est un aimable jeune homme !

UN JOUEUR.

Léon, vingt francs à prendre.

LÉON, s'avançant vivement du côté de la table.

Comment? de quel côté?

UN JOUEUR.

De celui-ci.

LÉON, s'arrêtant.

Non, non, je ne peux pas : je parle à madame d'une affaire importante.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Quoi! vous refusez de jouer pour causer avec une grand'-maman?... Voilà qui est très-bien.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Hélas! dans le siècle où nous sommes,
C'est le seul tort des jeunes gens :
De soins ils sont trop économes,
Ils négligent les grand'mamans.
Pour vous, le ciel, en sa sagesse,
J'en suis sûre, vous bénira;
Puisque vous aimez la vieillesse,
La jeunesse vous le rendra.

DUROZEAU entre en se frottant les mains.

Ça va bien! ça va bien! de tous les côtés cela s'échauffe. (S'approchant de l'écarté.) Eh bien! messieurs, nous n'allons pas ici, nous nous négligeons; allons donc, messieurs les parieurs... qu'est-ce donc que cette jeunesse-là?

UN JOUEUR.

Il ne manque plus que dix francs. (Durozeau s'éloigne tout à coup et s'approche de madame de Saint-Clair.) Dix francs à prendre de ce côté, monsieur Durozeau.

DUROZEAU, feignant de ne pas entendre et causant avec madame de Saint-Clair.

Voulez-vous prendre quelque chose, madame, une glace, une limonade?

PLUSIEURS JOUEURS.

Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! dix francs à faire.

DUROZEAU.

Hein? qu'est-ce que c'est?... je ne peux pas, messieurs, je ne peux pas : je suis déjà de vingt francs de l'autre côté.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Comment! Durozeau, vous pariez vingt francs

DUROZEAU.

Ah! madame, il faut bien entretenir le feu sacré.

SCÈNE X.

LES MÊMES; FORTUNÉ, Mlle MIMI.

FORTUNÉ, accourant.

Monsieur Durozeau! monsieur Durozeau! vous avez gagné; voilà vingt sous qu'on m'a chargé de vous remettre.

LE JOUEUR.

Comment! vous disiez que vous y étiez de vingt francs?

(Tous les joueurs rient.)

DUROZEAU, tirant une bourse.

C'est fort malheureux pour moi : j'avais cru prendre une pièce d'or.

TOUS LES JOUEURS.

Allons, allons, monsieur Durozeau, mettez donc les dix francs qui manquent.

DUROZEAU, donnant une pièce de cinq francs, à part.

Il n'y a pas moyen de l'échapper.

LE JOUEUR.

Encore cinq francs.

TOUS LES JOUEURS.

Allons donc, monsieur Durozeau, encore cinq francs!

DUROZEAU.

Un moment donc! (A part.) Diable de salon! si j'y remets les pieds... (Haut.) Ah çà! jouons cela avec attention, je vous en prie.

LÉON, bas à Fortuné.

La contredanse est déjà finie! est-ce que tu ne danses plus?

FORTUNÉ.

Je ne peux pas, puisque mademoiselle Mimi est fatiguée. (Bas.) Dis donc, c'est M. Delisle qui passe encore, celui qui t'a gagné hier.

LÉON, regardant les joueurs.

Oui... il est fort heureux pour lui que je ne veuille pas me mettre de la partie.

Mlle MIMI, à Fortuné.

Monsieur Fortuné, puisque nous ne dansons plus, voulez-vous faire un écarté ? (Montrant le guéridon qui est à gauche, sur le devant du théâtre.) Voilà justement une table.

FORTUNÉ.

Avec plaisir, mademoiselle, mais c'est que je n'ai pas d'argent sur moi.

Mlle MIMI.

Je mettrai pour vous. Nous jouons cinq sous, entendez-vous, monsieur?

(Ils se mettent au guéridon qui est à gauche, tandis que la grande table de jeu est à droite. Madame de Saint-Clair et Léon sont toujours assis auprès de la cheminée.)

Mme DE SAINT-CLAIR.

Allons, et ces enfants aussi ; tout le monde s'en mêle !

DUROZEAU, de l'autre côté.

Diable ! diable ! cela va mal... piquez donc sur quatre. Eh bien ! messieurs, moi j'écarterais.

TOUT LE MONDE, se récriant.

Laissez donc !

LE JOUEUR.

Pour lui donner le roi, n'est-ce pas? il en a quatre.

UN AUTRE JOUEUR.

Il faut jouer.

DUROZEAU.

Un moment, un moment, messieurs; on n'expose pas ainsi l'argent des actionnaires.

Mlle MIMI, de l'autre côté.

Je demande, monsieur.

FORTUNÉ, à part.

Ah! mademoiselle Mimi, j'ai bien beau jeu, mais c'est égal. (Haut.) Combien?

Mlle MIMI.

Cinq, mais je les veux très-belles.

FORTUNÉ.

Voilà.

Mlle MIMI.

Ah! les vilaines cartes!

FORTUNÉ.

Mon Dieu! que je suis fâché!

Mlle MIMI.

Monsieur en donne-t-il encore?

FORTUNÉ.

Est-ce que je peux rien vous refuser? Vous ne feriez pas de même, et vous ne m'en donneriez pas, j'en suis bien sûr.

Mlle MIMI, jouant.

Et pourquoi, monsieur?

FORTUNÉ, jouant aussi.

C'est que, lorsque je vous demande quelque chose, vous avez soin de ne pas m'entendre : ce bouquet que vous portiez tout à l'heure, et que j'aurais été si heureux de recevoir de votre main!

Mlle MIMI.

Est-ce que cela était possible, monsieur? (Jouant.) Je coupe... Je l'ai laissé tomber, c'est tout ce que je pouvais; pourquoi êtes-vous maladroit?

FORTUNÉ.

Quoi! si je l'avais ramassé, vous ne vous seriez pas fâchée? (Mademoiselle Mimi, par un signe, indique qu'elle n'aurait pas été fâchée; alors Fortuné tire le bouquet de son sein, et le lui montre à moitié.) Le voilà, mademoiselle Mimi.

Mlle MIMI, vivement.

Ah! monsieur, rendez-le-moi!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

FORTUNÉ.

Rien, madame : c'est mademoiselle Mimi qui se fâche, parce que une fois par hasard j'ai du bonheur.

Mlle MIMI, jouant vivement.

Atout, atout, atout... Qui est-ce qui a fait le point?

FORTUNÉ.

Ah! mon Dieu! je n'en sais rien.

Mlle MIMI.

Voilà comme vous êtes toujours!

FORTUNÉ.

Eh bien! mademoiselle, recommençons.

(Ils coupent et tirent les cartes.)

DUROZEAU, de l'autre côté.

Et la vole! Nous marquons deux points... l'autre côté est enfoncé. (Mettant l'argent dans sa poche.) Ma foi, je l'ai échappé belle!

LÉON, avec un mouvement d'impatience et s'approchant de la table.

Toujours ce côté-là qui gagne.

LES JOUEURS.

C'est à moi de rentrer.

Mme DE SAINT-CLAIR, se levant.

Pardon, messieurs, je ne serais pas fâchée de jouer un coup.

DUROZEAU.

Messieurs, messieurs, une dame qui veut rentrer.

LES JOUEURS.

Comment donc! madame, trop heureux... (A part, en tournant le dos.) Ah! que c'est ennuyeux, une dame!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Voyons, messieurs, qui est-ce qui parie de mon côté?

LÉON, vivement.

Moi, madame. (A un des joueurs.) Voulez-vous mettre pour moi?

(En ce moment Duparc entre et va se placer auprès de la cheminée.)

Mme DE SAINT-CLAIR.

A la bonne heure! moi, d'abord, je gagne toujours, et je ne sais pas pourquoi je ne trouve jamais de parieurs.

LÉON.

Vingt francs pour madame.

SCÈNE XI.

Les mêmes; DUPARC.

DUPARC, à part.

Vingt francs! j'ai bien fait d'arriver. (Passant du côté opposé à Léon; haut.) Ils sont tenus.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Eh! mon Dieu! mon cher Léon, c'est beaucoup trop. (A part.) Ce pauvre jeune homme se croit obligé... (Haut.) Moi, messieurs, je ne joue que dix sous.

DUPARC, à part, regardant Fortuné et Mimi.

Par exemple, ce que j'admire, ce sont ces deux enfants voilà une heure qu'ils en sont au même point...

AIR de Céline.

Ils doivent jouer à merveille;
Je veux admirer leur talent.

Mlle MIMI, bas à Fortuné.

Plaignez-vous, je vous le conseille;
Vous n'êtes pas encor content?

FORTUNÉ, bas.

Dites-moi que votre tendresse...

DUPARC, s'approchant.

Eh! mais, qu'entends-je?... quel discours!

Mlle MIMI, troublée et donnant des cartes.

Rien; monsieur demande sans cesse.

FORTUNÉ.

C'est que vous refusez toujours.

LÉON, conseillant madame de Saint-Clair.

Moi, madame, je demanderais.

UN AUTRE JOUEUR.

Et moi, je jouerais.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Messieurs, je ne veux pas qu'on me conseille. (A son adversaire.) Je demande des cartes... cinq.

LÉON.

Comment, madame, vous écartez deux rois?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Oui, monsieur, c'est mon système : il peut rentrer des atouts.

LÉON et L'AUTRE JOUEUR.

Et s'il n'en rentre pas?

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ah! d'abord, messieurs, si on m'étourdit... Qu'on me laisse jouer à mon idée... Je ne vous force pas de parier pour moi.

LÉON, à part.

Elle ne sait pas un mot du jeu. (A madame de Saint-Clair.) Je jouerais là, madame, et vous avez gagné; vous faites tomber le valet, et vos deux trèfles sont rois.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Du tout; je fais d'abord mes trèfles... Là... j'ai perdu... voyez-vous ce que c'est que de conseiller.

LÉON, à part.

Morbleu! un jeu superbe!... la partie dans la main... (Haut.) Je fais quarante francs de ce côté.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Comment! quarante francs?

LÉON.

Pour vous venger, madame, c'est uniquement pour cela. (S'emparant vivement de la chaise que madame de Saint-Clair vient de quitter.) Messieurs, voulez-vous bien permettre?

DUPARC, à part, mettant de l'autre côté deux pièces d'or.

Il me fait jouer un jeu d'enfer!

Mme DE SAINT-CLAIR.

Décidément, ce côté-là est proscrit. (Elle passe du côté de Fortuné et de mademoiselle Mimi, qui se sont levés.) Eh bien! qui est-ce qui gagne chez vous?

Mlle MIMI, hésitant.

C'est moi, madame.

Mme DE SAINT-CLAIR, à Fortuné qui vient de rapporter le guéridon.

Il paraît, monsieur Fortuné, que vous avez fait une jolie partie?

FORTUNÉ.

Oui, madame, j'ai gagné, et beaucoup.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Comment!... Ces enfants-là sont-ils heureux! depuis une heure ils jouent ensemble, et ils ont gagné tous les deux,

tandis que de ce côté-ci tout le monde perd... Mes petits amis, je ferai désormais votre partie.

DUROZEAU, bas à Duparc.

Voici votre argent, et je vous préviens que cela s'échauffe. Ils ne jouent que vingt francs, mais les pièces d'or vont pour des billets de cinq cents francs... Vous n'en êtes plus, n'est-ce pas?

DUPARC.

Si vraiment. (A part.) Ah! le malheureux! (Glissant un billet de banque à Durozeau.) Tenez, mettez pour moi. (A part.) Si on peut jouer ainsi!... c'est scandaleux!

(Il se jette sur un fauteuil placé à côté de celui de madame de Saint-Clair.)

Mme DE SAINT-CLAIR.

Ah! vous voilà, monsieur; j'en suis enchantée, car il est impossible d'obtenir un mot de ces messieurs.

DUPARC.

Ne m'en parlez pas, madame! je suis d'une colère!...

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'est qu'on ne danse plus... il n'y a plus de gaieté.

DUPARC, regardant le jeu.

C'est affreux! (Aux joueurs.) Marquez donc : ils allaient oublier la retourne... (A part.) Diable! cinq cents francs! (A madame de Saint-Clair.) Et ce qu'il y a de pire, madame, c'est que nos mœurs en sont tout à fait changées : on ne s'occupe plus des dames, on n'est plus à la conversation.

DUROZEAU, bas à Duparc.

Je crois que vous allez perdre.

DUPARC, se levant précipitamment.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

(Il s'approche de la table et regarde.)

Mme DE SAINT-CLAIR, croyant toujours que Duparc est à côté d'elle.

Car nous ne sommes pas si exigeantes : pourvu qu'on

reste auprès des dames, voilà tout ce que nous... (S'apercevant que Duparc n'est plus à la conversation.) Eh bien! où est-il donc?... Il paraît qu'il s'agit d'un coup très-important.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : Quatuor de *La Jeune Femme colère.*

Mme DE SAINT-CLAIR.

Qui le croirait? l'aventure est étrange!
Eh mais, vraiment, il joue aussi de l'or.

LÉON.

Il faudra bien que la fortune change.
(Demandant des cartes.)
Encore... encore...
(Aux autres joueurs.)
Il faut que je demande encor.

L'AUTRE JOUEUR.

Voilà, voilà.

DUPARC.

Marquez le roi.

LÉON.

Ces messieurs l'ont sans cesse.

DUPARC et LES JOUEURS de son côté.

Ah! les voilà dans la détresse!

LÉON.

Oui, je le voi,
C'est fait de moi!

TOUS.

Ah! rien n'égale notre perte.

LÉON.

Encor... encor... le voulez-vous?

LES JOUEURS de l'autre côté.

Oui, certe!

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; Mme DE ROSELLE, et TOUTES LES DAMES du bal.

Mme DE ROSELLE.

La salle du bal est déserte.
(Apercevant Léon à la table.)
Quoi ! c'est lui !
Il joue aussi;
Il joue, hélas !
Et ne m'aperçoit pas.
(L'examinant.)
Eh ! mais, grands dieux! quel est son trouble !
En le voyant ma peur redouble...
Si j'osais...
(S'approchant.)
Monsieur Léon!

LÉON, avec humeur.

Eh! laissez-nous...
(Reconnaissant madame de Roselle.)
Ah! madame, pardon !

Ensemble.

Mme DE ROSELLE.

Léon n'est pas reconnaissable!
Cachons la douleur qui m'accable.

LÉON.

Mais c'est vraiment insupportable,
Le destin aujourd'hui m'accable.
(Il va pour retourner la carte.)

TOUS LES JOUEURS de son côté s'écrient :

Le roi! le roi !

LÉON, retournant une autre carte.

Je ne l'ai pas.

TOUS.

Eh! quoi, le roi !

LÉON.

Je ne l'ai pas.

L'AUTRE JOUEUR, jouant tout son jeu de suite.

Atout, atout.

LÉON.

Hélas! hélas! je n'en ai pas!

TOUS.

Il n'en a pas, il n'en a pas!

Ensemble.

TOUS LES JOUEURS du côté de Léon.

C'est vraiment insupportable,
Oui, le destin nous accable!

LES JOUEURS de l'autre côté.

Pour nous quel coup favorable!
Oui, le bonheur nous accable.

LÉON.

C'en est fait, je suis confondu;
Mais nous n'avons pas tout perdu.
Encore, encore; oui, tout n'est pas perdu.

LES JOUEURS de l'autre côté.

Nous gagnons, je l'avais prévu.

Mme DE ROSELLE.

Sauvons-les, ou tout est perdu!

(A la fin de ce morceau, madame de Roselle s'approche de la table, souffle les bougies, et brouille les cartes en disant) :

Le souper, le souper! Messieurs, la main aux dames. Allons, monsieur, donnez-moi la main.

(Elle s'adresse particulièrement à l'adversaire de Léon, qui se lève et lui présente la main pour la conduire. Les autres cavaliers vont inviter les dames qui étaient du côté opposé à la table.)

Mme DE SAINT-CLAIR.

Je ne croyais pas que ce fût si tôt.

Mme DE ROSELLE.

Je l'ai fait avancer (Regardant Léon.) pour des personnes qui en avaient besoin.

(Toutes les dames sortent, conduites par des cavaliers ; Léon reste à la table de jeu, Duparc auprès de la cheminée, et Fortuné à gauche sur le devant.)

SCÈNE XIII.

DUPARC, LÉON, FORTUNÉ.

LÉON, quittant la table.

Quelle fatalité ! au moment où la fortune allait changer...

FORTUNÉ, venant à lui.

Dis donc, Léon, mes affaires sont en bon train ; j'irai te conter cela. Ah ! à propos, comme je m'en vais avec mon notaire après souper, et qu'il pourrait me redemander... donne-moi mon argent.

LÉON, préoccupé.

Oui... oui... tout à l'heure... Est-ce que tout le monde est allé souper?

DUPARC, s'approchant.

Sans doute ; nous ne trouverons plus de place.

FORTUNÉ.

Oh ! nous en trouverons toujours : (Montrant une petite porte à droite, vers le fond.) il y a là des gens qui ne soupent jamais.

LÉON.

Comment?

FORTUNÉ.

Oui, tu le sais bien, dans le petit boudoir ; ce sont les fidèles, les *dilettanti* de l'écarté... Ah ! si tu les voyais... (Léon s'esquive, et entre dans le cabinet désigné par Fortuné.) il n'y a que des billets de banque sur le tapis ; c'est un coup d'œil ma-

gnifique!... Je n'ai pas osé m'en approcher. (S'apercevant que Léon est sorti.) Eh bien! où est-il?

DUPARC, à part.

Ah! mon Dieu! et moi qui croyais souper... il faut que j'aille parier contre lui... C'est terrible d'être joueur... à la suite! on est obligé de mourir de faim, comme si on jouait pour son plaisir.

(Il entre dans le cabinet où il a vu entrer Léon. En ce moment, Durozeau sort de la salle à manger; il tient à chacune de ses mains un plat de volaille ou de pâtisserie, qu'il va porter dans le salon des joueurs.)

FORTUNÉ, seul.

Tiens! et l'autre aussi... Sont-ils joueurs dans cette famille-là! Si j'osais... (Il fait un mouvement, comme s'il voulait les suivre.) non, non, pas d'imprudence... Mademoiselle Mimi doit être à table.

AIR du Pot de fleurs.

Debout, près d'elle, il faut que je me mette,
Pour la servir, prodigue de mes pas;
Je veux enrichir son assiette
De meringues et de nougats.
Oui, je serai le plus heureux des pages,
Son serviteur, son domestique enfin;
Je ne veux rien pour cela, mais demain
Je lui demanderai mes gages.

SCÈNE XIV.

FORTUNÉ, Mme DE ROSELLE.

FORTUNÉ.

Eh! mais, madame, que voulez-vous?

Mme DE ROSELLE, très-inquiète, et regardant autour d'elle.

Rien... savoir si l'on est bien placé... Est-ce que vous n'allez pas souper?

FORTUNÉ.

Vous êtes trop bonne, madame ; j'irai plus tard : dans ce moment il doit y avoir beaucoup de monde à table.

Mme DE ROSELLE, *regardant toujours avec inquiétude.*

Non, non : tout le monde n'y est pas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; DUROZEAU, *sortant du salon des joueurs, tenant deux assiettes.*

DUROZEAU.

Par exemple, ceux-là n'ont pas envie de souper... Comme ils m'ont reçu !

Mme DE ROSELLE.

Comment, Durozeau, ces messieurs sont encore là ?

DUROZEAU.

Je crois bien.

AIR : Courons de la brune à la blonde.

Tandis que l'écarté donne,
Les danseurs ne dansent plus ;
On ne rit plus, et personne
Ne boit plus, ne mange plus.
Les effets en sont terribles !
Et chacun crie à l'abus !
Consultez les cœurs sensibles,
Ils diront : Ce jeu-ci
Est l'ennemi
Des amans,
Des mamans,
Du caquet,
Du piquet,
Des jarrets,
Des ballets,
Des goussets,

Enfin des
Marchands de comestibles.

Il faut convenir aussi que jamais je n'ai vu de séance plus brillante... Ils perdent tous un argent du diable ! M. Léon en est à son quatrième billet de cinq cents francs.

FORTUNÉ, frappé.

Quatre billets !

DUROZEAU, écoutant vers le fond.

Hein !... qu'est-ce que c'est ? de la daube ? En voilà, j'en fais passer.

(Il sort tenant toujours ses deux assiettes.)

SCÈNE XVI.

Mme DE ROSELLE, FORTUNÉ.

Mme DE ROSELLE, à part.

Ah ! si j'avais pu prévoir...

FORTUNÉ, avec effroi.

Ah ! mon Dieu !

Mme DE ROSELLE.

Qu'avez-vous donc, Fortuné ?

FORTUNÉ.

Pardon, madame... mais je crains...

Mme DE ROSELLE.

Eh ! mais, vous êtes tout tremblant !

FORTUNÉ.

Ce n'est pas pour moi, quoique j'en perdrai peut-être mon état, et bien plus encore !... Ce pauvre Léon ! je lui ai remis en entrant chez vous deux billets de mille francs qui appartiennent à mon notaire, et je tremble...

Mme DE ROSELLE.

Quoi ! Fortuné, vous pouvez avoir une pareille idée de M. Léon !... Voyez comme vous êtes injuste... (Allant vers le secrétaire, et en retirant des billets de banque.) Votre ami m'avait prié de garder vos billets ; les voilà.

FORTUNÉ.

Il serait possible !

Mme DE ROSELLE, à part, d'une voix altérée.

Ma tante avait raison ; ses soupçons n'étaient que trop fondés !

FORTUNÉ.

Ma foi, je n'y entends rien !... Il avait donc beaucoup d'argent sur lui !... (Il regarde les billets.) C'est joli des billets de banque... (A part.) C'est drôle ! ceux-là me paraissent plus neufs que les miens.

Mme DE ROSELLE.

Venez, Fortuné ; je ne me sens pas bien.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES ; DUPARC, sortant du cabinet des joueurs.

DUPARC, à lui-même.

Le malheureux ! (Apercevant madame de Roselle, qui sort avec Fortuné.) Ah ! madame, qu'est-ce donc ? vous paraissez souffrante.

Mme DE ROSELLE, s'appuyant sur le bras de Fortuné.

Rien, rien, monsieur ; je vous prie de m'excuser. (A part.) C'est fini, ce dernier trait m'éclaire ; je ne le verrai plus.

(Elle sort avec Fortuné.)

DUPARC, les suivant des yeux.

Oh ! oh ! on me bat froid : mauvais signe pour mon neveu... Mais le voici... dans quelle agitation !

SCÈNE XVIII.

DUPARC, au fond, LÉON, sortant du cabinet à droite.

LÉON, sans voir son oncle, et très-agité.

Que faire ?... deux mille francs !... il me les faut à l'instant... le notaire de Fortuné peut les lui redemander aujourd'hui même... et soupçonner... grands dieux !

DUPARC, au fond et à part.

Eh ! quoi, c'est l'argent de ce pauvre petit !

LÉON, de même.

Rien chez moi... m'adresser à des amis, c'est perdre mon temps. (Tirant sa montre.) Deux heures du matin.. Il me reste quelques pièces d'or... je n'ai plus que ce moyen.

(Il va pour sortir, son oncle l'arrête par la main.)

DUPARC, sévèrement.

Où vas-tu ?

LÉON, troublé.

Mon oncle... vous étiez là ?

DUPARC.

Où vas-tu ?

LÉON.

Mais...

DUPARC.

Tu vas jouer ?

LÉON.

Non... mon oncle... vous pensez...

DUPARC.

Tu n'as pas d'autres ressources : tu as perdu l'argent de ton ami ; tu vas emprunter, jouer de nouveau, manquer à ta parole, et demain peut-être... le dénoûment ordinaire.

AIR : Ce magistrat irréprochable. (Monsieur Guillaume.)

Peut-être mon cœur trop sévère
M'abuse-t-il ; mais dans un pareil cas,
Et dans une telle carrière,
C'est déjà trop de faire un premier pas.
Je sais qu'on peut dans ce séjour funeste
Arriver vertueux encor ;
Mais en entrant, sur le seuil l'honneur reste
Et bien souvent n'est plus là quand on sort.

LÉON.

Il est trop vrai!... mais quel parti prendre ?

DUPARC.

Ne plus tenter la fortune, et remercier le ciel de ce que je t'ai arrêté à temps. Voilà tes deux mille francs ; paie, et corrige-toi si tu peux.

LÉON.

Comment! ces billets...

DUPARC.

C'est moi qui te les ai gagnés; voilà huit jours que je parie contre toi... Sais-tu ce qui m'en est revenu ? c'est que maintenant je passe pour un joueur; ainsi, je t'en prie, tâche de ne plus te risquer pour ta réputation, et surtout pour la mienne.

LÉON, se jetant dans ses bras.

Ah! mon oncle !

DUPARC.

Chut ! voici tout le monde.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; Mme DE ROSELLE, Mme DE SAINT-CLAIR, DUROZEAU, Mlle MIMI, FORTUNÉ, DANSEURS et DANSEUSES.

Mlle MIMI.

Monsieur Fortuné, cherchez-moi mon châle.

DUROZEAU, chargé de pelisses.

Je n'ai trouvé que la pelisse de votre maman, et je la lui porte.

LÉON, à madame de Roselle.

Que j'ai d'excuses à vous demander pour cette contredanse que l'on m'a empêché de danser avec vous !

Mme DE ROSELLE, froidement.

Je vous excuse, monsieur, je sais ce qui vous a retenu.

LÉON.

Me permettrez-vous au moins de venir demain me justifier ?

Mme DE ROSELLE, de même.

C'est inutile, monsieur; demain je pars pour la campagne.

LÉON, à Duparc.

Ah ! mon oncle !

DUPARC, bas à Léon.

Ma foi, mon ami, celle-là, je ne peux pas te la rendre.

LÉON, à part.

Tout est fini pour moi !... elle ne m'aime plus !... (A Fortuné qui, en ce moment, se trouve entre Léon et madame de Roselle.) Tiens, mon ami, voilà tes deux mille francs.

FORTUNÉ.

Comment, mes deux mille francs !... Ah ! je vais être trop

riche ! Ce que c'est que de ne pas jouer à l'écarté... voilà le premier jour que je gagne autant.

LÉON.

Que veux-tu dire ?

FORTUNÉ.

Que voilà la seconde fois que tu me paies : madame de Roselle me les avait déjà remis de ta part.

LÉON, vivement.

Madame de Roselle !... il serait possible !

DUPARC, étonné et joyeux.

Quoi ! madame...

Mme DE SAINT-CLAIR, d'un ton de reproche.

Comment ! ma nièce...

Mme DE ROSELLE, bas à Fortuné.

Étourdi !... qu'avez-vous fait ?... vous me perdez !... (Haut à Duparc et à madame de Saint-Clair.) Ah ! monsieur... ah ! ma tante... qu'allez-vous penser ? j'avoue que j'ai craint pour lui l'apparence même d'un soupçon ; et comme j'avais renoncé à lui... comme je ne l'aimais plus...

Mme DE SAINT-CLAIR.

C'est pour cela que tu as payé ses dettes.

Mme DE ROSELLE.

Ses dettes... vous voyez bien qu'il n'en avait pas, qu'il n'a besoin de personne, que c'est moi, au contraire, qui l'ai soupçonné injustement.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Et tu ne l'aimes plus ?... Allons, allons, après une aventure comme celle-ci, qui, grâce aux témoins, (Montrant les invités.) sera demain connue de tout Paris, je crois que tu auras bien de la peine à n'en pas faire ton mari.

FORTUNÉ.

A merveille ! c'est moi qui ferai le contrat, n'est-il pas vrai ?

LÉON, à madame de Saint-Clair.

Non... madame... un tel bonheur n'est pas fait pour moi; du moins, je n'en suis pas encore digne. (A madame de Roselle.) Tous vos soupçons étaient justes; je suis coupable, et j'étais perdu sans la générosité de mon oncle; mais je n'oublierai jamais cette leçon, et pour vous le prouver, je ne vous demande qu'une grâce : laissez-moi le temps de me corriger et de vous mériter.

Mme DE ROSELLE, regardant madame de Saint-Clair.

Eh bien! soit, nous verrons.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Et moi, je lui pardonnerais sur-le-champ, parce que, après tout, ce n'est pas sa faute : avec un oncle aussi joueur que celui-là!

DUPARC, à Léon.

Quand je te le disais! ma réputation est faite.

DUROZEAU, entrant avec précipitation.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?... Monsieur Fortuné, mademoiselle Mimi, on danse la boulangère.

(Tous les danseurs et les danseuses s'empressent de sortir.)

Mlle MIMI.

C'est impossible : maman ne veut pas.

DUROZEAU, d'un air solennel.

C'est égal, l'autorité maternelle doit se taire là où la boulangère se fait entendre.

VAUDEVILLE.

AIR de La Boulangère.

DUROZEAU.

Je la danse, lorsque je veux
Prendre de l'exercice;
Cet air, qui de nos bons aïeux
Fit jadis le délice,
Est encor de mode à présent

Pour que le bal finisse
Gaîment,
Pour que le bal finisse.

Mme DE SAINT-CLAIR.

Par un hasard, rare en ce temps,
L'innocente Clarisse
Possède, malgré ses quinze ans,
Certain air trop novice.
Au bal menez-la promptement
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

LÉON.

Voulez-vous, messieurs des *Français*,
Que l'on vous applaudisse ?
Donnez moins de drames anglais,
Qui font notre supplice ;
Et du Molière plus souvent,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

FORTUNÉ.

Ils veulent, ces fiers combattants,
Que l'un des deux périsse.
Ayez soin, en témoins prudents,
De préparer la lice
Tout à côté d'un restaurant,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.

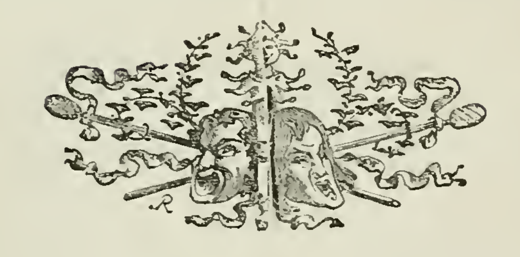
DUPARC.

Vous qui craignez, riches milords,
Le spleen et la jaunisse,
Vos maux viennent de vos trésors
Vite, prenez d'office
Une maîtresse, un intendant,
Pour que cela finisse

Gaîment,
Pour que cela finisse.

Mme DE ROSELLE, au public.

L'écarté, vous pouvez le voir,
N'est pas tout bénéfice;
Peut-être y perdrez-vous ce soir;
Mais, joueurs sans malice,
Ne regrettez pas votre argent,
Pour que cela finisse
Gaîment,
Pour que cela finisse.



LE BON PAPA

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. — 2 Décembre 1822.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DE VERBOIS, grand-père.	MM.	GONTIER.
M. DE SAINT-VALLIER, ancien fournisseur.		ÉMILE.
LÉONIE, petite-fille de M. de Verbois . . .	Mmes	MINETTE LAFOREST.
ADOLPHE, petit-fils de M. de Verbois, frère de Léonie.		VIRGINIE DÉJAZET.
HENRIETTE, nièce de M. de Saint-Vallier.		DORMEUIL.
BABET, gouvernante de M. de Verbois. . .		KUNTZ.

UN NOTAIRE. — UN DOMESTIQUE.

A Paris, chez M. de Verbois.



LE BON PAPA

OU

LA PROPOSITION DE MARIAGE

Une salle à manger. — Porte au fond ; deux portes latérales. A gauche, vers le fond, une croisée. Du même côté, une cheminée. Un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABET, seule, devant un guéridon.

C'est bien ; de cette manière monsieur n'attendra pas son déjeuner ; sa tasse, sa serviette, la flûte de chez Hédé... et le chocolat près du feu, en attendant qu'il se lève. (Regardant autour d'elle.) Il me semble que mon appartement est bien rangé. Ah ! mon Dieu ! et la bergère ? (Elle arrange les coussins.) J'entends dire tous les jours dans le quartier : Ah ! ah ! mademoiselle Babet n'est pas malheureuse ; depuis quarante ans gouvernante d'un vieillard qui a cinquante mille livres de rente !... Ils croient peut-être que cet état-là ne

donne pas de mal. Obligée d'être la maîtresse de la maison, de commander sans cesse à tout le monde, même à monsieur... et, ce qu'il y a de plus désagréable, voir les gens du dehors qui ont toujours l'air de vous regarder comme une domestique!

AIR du Premier pas.

Chacun son tour :
Dans mon adolescence,
J'obéissais... je commande en ce jour;
Mais maintenant monsieur peut bien, je pense,
Avoir pour nous un peu de complaisance;
Chacun son tour.

Hein! qui vient là? que veut cette belle demoiselle, et surtout à cette heure-ci?

SCÈNE II.

BABET, HENRIETTE.

HENRIETTE, à la cantonade.

Catherine, attendez-moi en bas, chez le portier. (A Babet.) Ma bonne, M. de Verbois y est-il?

BABET, avec humeur.

Ma bonne... (Sèchement.) Non, mademoiselle, il n'y est pas; mais c'est égal : que voulez-vous?

HENRIETTE.

Je voudrais lui parler.

BABET.

J'entends; voyons alors, de quoi s'agit-il?

HENRIETTE.

Je vous ai dit, madame, que c'était à lui que je voulais parler.

BABET.

Eh bien! qu'est-ce que je vous ai répondu? à moi ou à monsieur, n'est-ce pas la même chose?

HENRIETTE.

Non, pas pour moi.

BABET.

Il est bon cependant que mademoiselle sache qu'on n'a pas ici l'habitude de recevoir, le matin surtout, des personnes mystérieuses, quand elles sont d'un âge... Mademoiselle a dix-sept ou dix-huit ans?

HENRIETTE.

Dix-huit, madame.

BABET.

Elle connaît monsieur?

HENRIETTE.

Beaucoup.

BABET.

Il l'attend sans doute?

HENRIETTE.

Non; mais il ne sera pas fâché de me voir.

BABET.

Ce ne sera pas pour aujourd'hui, car il est sorti.

HENRIETTE, s'asseyant.

Alors j'attendrai.

BABET.

Comment, vous attendrez?

HENRIETTE.

Oui, mon sort en dépend : il est si bon, si généreux!

BABET, à part.

Qu'est-ce à dire? son sort en dépend! et monsieur ne m'en a pas parlé... Il faut absolument que je sache ce que c'est. (Haut.) Si mademoiselle veut entrer ici à côté, dans le

cabinet de monsieur, j'aurai soin de l'avertir après son déjeuner.

HENRIETTE.

Quand vous voudrez, madame ; mais j'aurais été bien aise que ce fût tout de suite, car si on s'apercevait chez mon oncle...

BABET, *vivement.*

De quoi, mademoiselle?

HENRIETTE.

Rien, rien, madame.

(Elle entre dans le cabinet à droite.)

BABET.

Qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que monsieur... Autrefois, je ne dis pas, mais à son âge !

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

En frémissant encor je me rappelle
Que chez monsieur, dans l'ombre de la nuit,
Par l'escalier dérobé mainte belle
Entrait souvent et voilée et sans bruit!
Mais quand, plus tard et sous d'autres étoiles,
En ma tutelle enfin il est tombé,
Chez le portier j'ai consigné les voiles
Et fait murer l'escalier dérobé.

Ou plutôt cette querelle d'hier au soir... Je me rappelle maintenant qu'il m'a menacée de prendre une autre gouvernante : s'il en était capable... Depuis quarante ans que monsieur me nourrit... ce n'est pas l'embarras, cela ne m'étonnerait pas ! les maîtres sont si ingrats!... Qui vient encore? ça, c'est différent, c'est mademoiselle Léonie, la petite-fille de monsieur.

SCÈNE III.

BABET, LÉONIE.

LÉONIE.

Bonjour, ma bonne Babet; mon grand-papa est-il visible?

BABET.

Je m'en vais le savoir, mademoiselle.

LÉONIE.

Tâche qu'il n'y ait personne, parce que je voudrais lui parler ce matin avant tout le monde.

BABET.

Vous arrivez trop tard; il y a déjà des visites qui attendent.

LÉONIE.

Ah! mon Dieu! moi qui craignais qu'il ne fût trop tôt.

BABET.

Oui, ordinairement; mais aujourd'hui... Je ne serais pas surprise que déjà monsieur ne fût sur pied, maintenant qu'il fait le jeune homme.

LÉONIE.

Lui!

BABET, en confidence.

Si vous saviez, mademoiselle... cette fois-ci du moins on ne dira pas que c'est sans raison que je gronde monsieur; comme si à son âge il ne ferait pas mieux de rester tranquille, de ne recevoir que sa famille... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais lui dire que vous l'attendez. Après tout, moi, ce que j'en fais, c'est pour le repos et la santé de monsieur, car cela ne me regarde pas; il est le maître mais enfin on saura ce que ce peut être, et nous verrons.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LÉONIE.

Cette pauvre Babet, si elle passait un jour sans se fâcher, elle en serait malade; heureusement, pour aujourd'hui, me voilà rassurée sur sa santé. Voilà mon grand-papa.

SCÈNE V.

LÉONIE; M. DE VERBOIS, à qui BABET donne le bras.

BABET.

AIR du vaudeville du Colonel.

Prenez, monsieur, ce bras que je vous donne;
Il voudrait marcher seul, je croi!

M. DE VERBOIS.

Oui, maintenant, voilà mon Antigone.

BABET.

Allons, monsieur, appuyez-vous sur moi.

M. DE VERBOIS.

Tu sais, Babet, d'un sexe qu'on redoute
Réparer les torts aujourd'hui :
Lui qui souvent me fit broncher en route,
Sur mes vieux jours me devait un appui!

BABET.

La, la, doucement, monsieur. Vous allez vous faire mal. (Avec mauvaise humeur.) Il est si étourdi...

M. DE VERBOIS, s'asseyant avec peine.

Moi, étourdi! Cette Babet me fait toujours des compliments...

LÉONIE.

Bonjour, grand-papa ! comment avez-vous passé la nuit ?

M. DE VERBOIS, la baisant sur le front.

Pas mal, mon enfant. C'est bien aimable à toi d'être venue de si bonne heure t'informer de mes nouvelles : je me ressens un peu de la soirée d'hier.

BABET.

Je crois bien, à votre âge... à soixante-dix ans, donner un bal !

M. DE VERBOIS.

D'abord, Babet, ce n'est pas moi, ce sont mes petits-enfants qui l'ont donné, pour célébrer l'anniversaire de ma naissance.

AIR : Muse des jeux et des accords champêtres.

Voilà soixante et dix ans, quand j'y pense,
Qu'à pareil jour j'arrivais impromptu ;
(Montrant Léonie.)
Et leur bouquet, quoique attendu d'avance,
Me fait toujours un plaisir imprévu.
C'est une joie à nous seuls réservée,
Car il est doux pour le cœur d'un vieillard
De voir encor fêter son arrivée
Quand il se trouve aussi près du départ.

BABET, montrant son livre de dépense.

Oui ; mais qui est-ce qui le paiera, ce bal ?

M. DE VERBOIS.

Eh ! parbleu ! c'est moi ; qu'est-ce que tu veux donc que je fasse de mon argent ? Je n'ai plus d'autres plaisirs que ceux que je puis procurer aux autres, et je donne tant que je peux à mes plaisirs.

BABET.

A la bonne heure, monsieur ; mais vous verrez le livre de dépense... quatre cents francs pour un bal !

M. DE VERBOIS.

Je sais qu'autrefois c'était meilleur marché ; mais depuis que les contredanses sont des concertos, et les ménétriers des Viotti, ça a dû renchérir ; c'est comme le menuet, qui a été remplacé par les entrechats... il faut bien s'élever à la hauteur du siècle ! Du reste, je n'y ai pas de regret. Mon petit-fils Adolphe a dansé l'anglaise dans la perfection, et Léonie... (*Essuyant ses yeux.*) je croyais revoir sa pauvre mère... enfin, des personnes qui viennent rarement chez moi... de simples connaissances me disaient à chaque instant : « Monsieur de Verbois, quelle est donc cette jolie personne qui danse avec tant de grâce? — C'est ma petite-fille, monsieur. » Tu sens que c'est infiniment flatteur pour un grand-papa !

BABET, *se levant.*

Voilà votre déjeuner, monsieur.

M. DE VERBOIS.

C'est bien. Veux-tu la moitié de ma tasse de chocolat, Léonie ?

LÉONIE.

Non, mon grand-papa. J'aurais à vous parler, et mon frère Adolphe aussi, du moins à ce qu'il m'a dit.

BABET.

Et puis une autre audience encore, que monsieur sait bien.

M. DE VERBOIS.

Qui donc?

BABET.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Eh mais, cette jeune personne
Que monsieur peut-être attendait.

M. DE VERBOIS.

Qui, moi ?

BABET.

Surtout ce qui m'étonne,
C'est qu'on veut vous voir en secret.

M. DE VERBOIS.

Comment! me parler en secret?

BABET.

Oui, monsieur, sachez que les belles
Courent après vous...

M. DE VERBOIS.

Quoi! vraiment?
Elles font bien, car maintenant
Je ne puis courir après elles.

Mais je n'attends personne, et je ne sais pas ce que tu veux dire.

BABET.

En ce cas, monsieur, je vais vous la chercher.

LÉONIE.

Du tout : mon grand-papa commencera par m'écouter.

M. DE VERBOIS.

C'est trop juste; la famille d'abord. Prie cette personne-là et celles qui pourraient arriver de vouloir bien attendre. mais pas dans l'antichambre, comme tu le fais ordinairement; tu me donnes l'air d'un ministre.

BABET.

C'est cela, pour gâter mon salon et tous mes meubles; je n'ai peut-être pas déjà assez de peine à les nettoyer!

LÉONIE.

Il me semble, Babet, que vous pourriez dire le salon de mon grand-papa.

M. DE VERBOIS.

Il n'y a pas grand mal, ma fille; c'est l'habitude : les cinq premières années que Babet était ici elle disait : Le salon de monsieur; cinq ou six ans après elle disait : Notre salon!

et maintenant : Mon salon. Que veux-tu? elle prend tant d'intérêt à ce qui me touche, que tout ce qui est à moi lui appartient. (Lui donnant un petit coup sur la joue.) Cette pauvre Babet! Allons, allons, laisse-nous.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VERBOIS, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien! ma petite Léonie... Eh mais, il me semble que tu as l'air triste?

LÉONIE.

Oui, mon grand-papa : vous savez que j'ai seize ans passés, et on veut que je retourne à ma pension; certainement cela ne m'amuse pas; mais ce ne serait rien encore...

M. DE VERBOIS.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

LÉONIE.

Il y a, bon papa, que M. Auguste est très-injuste!

M. DE VERBOIS.

Qui? le jeune Auguste Derville, le camarade de collége de ton frère Adolphe?

LÉONIE.

Lui-même : il était hier à ce bal, et parce que j'ai dansé deux contredanses de suite avec un autre, il m'a dit que je ne faisais pas attention à lui, que j'étais très-coquette, enfin des choses très-désagréables; et je vous demande, bon papa, vous qui me connaissez, si on peut dire...

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que j'entends là?

LÉONIE.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

En pension je dois me rendre,
Et le bal hier a fini
Sans que nous puissions nous entendre.

M. DE VERBOIS, étonné.

Il se pourrait...

LÉONIE.

Oui, c'est ainsi.

M. DE VERBOIS.

Mais c'est une horreur... une honte !

LÉONIE.

N'est-il pas vrai que c'est affreux ?
Aussi c'est sur vous que je compte
Pour nous raccommoder tous deux.

M. DE VERBOIS.

Eh mais, a-t-on idée de cette petite fille ! moi qui la regardais encore comme une enfant ! Explique-moi donc au moins comment cet amour-là est venu... toi à ta pension et lui à son lycée ?

LÉONIE.

Aussi nous ne pouvions nous aimer que les jours de congé, mais le reste du temps il m'écrivait.

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Et je voudrais bien savoir qui osait se charger d'une pareille correspondance.

LÉONIE.

C'était vous, bon papa.

M. DE VERBOIS.

Moi !

LÉONIE.

Vous veniez me voir tous les jours, et l'on vous donnait toujours quelque présent pour moi.

M. DE VERBOIS.

Eh bien?

LÉONIE.

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

On avait soin d'y glisser quelques lignes.

M. DE VERBOIS.

Vous osiez m'abuser ainsi !
Le croirait-on ? quels procédés indignes !

LÉONIE.

N'allez-vous pas me quereller aussi ?
Auprès de vous tout ce qui me désole
Peut aisément s'oublier, je le croi :
Qui voulez-vous qui me console,
Si vous vous fâchez contre moi?

M. DE VERBOIS.

Au fait, je suis là-dedans le plus coupable.

LÉONIE.

Il est bien sûr que c'est vous qui êtes la cause de cette inclination-là, (Pleurant.) et de tout le chagrin que j'ai aujourd'hui.

M. DE VERBOIS.

Comment! morbleu!

LÉONIE.

Je ne vous gronde pas, grand-papa, vous ne le saviez pas; mais occupez-vous de nous raccommoder tout de suite, c'est là le plus pressé.

M. DE VERBOIS, à part.

Pour un grand-père, me voilà dans une situation... (Haut.) C'est bon, mademoiselle, c'est bon, on verra ce qu'il faudra faire; mais surtout ne parlez pas de cela devant votre frère; cet enfant, cela lui donnerait des idées...

SCÈNE VII.

LÉONIE, M. DE VERBOIS, ADOLPHE.

ADOLPHE, hors de lui.

Grand-papa, je vous cherchais ; c'est plus fort que moi, je n'y tiens plus; et si vous me refusez, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle !

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, que ces manières-là ?

ADOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, bon papa, c'est si révoltant que vous-même vous allez en être indigné !

M. DE VERBOIS.

Je ne demande pas mieux, mon garçon ; mais avant tout, calme-toi, et parle posément. Voyons, de quoi s'agit-il ?

ADOLPHE.

Vous savez bien, Henriette de Saint-Vallier, la nièce de cet ancien fournisseur...

M. DE VERBOIS.

Oui, son oncle est mon voisin ; nous demeurons porte à porte.

ADOLPHE.

Et sa nièce est charmante !

M. DE VERBOIS.

C'est une aimable personne, douce, modeste et très-bien élevée.

ADOLPHE.

N'est-il pas vrai ? eh bien ! on va la marier à M. de Gercourt.

LÉONIE.

Comment ! ce monsieur si laid, qui a cinquante-cinq ans?

ADOLPHE.

Justement, et cela sous prétexte qu'il a vingt mille livres de rente.

M. DE VERBOIS.

J'en suis fâché ; cette pauvre Henriette est vraiment sacrifiée : un homme qui ne jouit d'aucune considération !

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Son opulence est encore un mystère ;
Tant de bonheur paraît peu naturel.
On dit qu'il vient d'acheter une terre,
On dit qu'il vient d'acheter un hôtel,
Un rang, un titre magnifique ;
Sur ses rivaux il a dû l'emporter,
Car il a tout... hors l'estime publique,
Que par bonheur on ne peut acheter.

ADOLPHE.

Vous voyez bien, bon papa, que vous êtes de mon avis et que c'est une indignité que nous ne pouvons pas souffrir !

M. DE VERBOIS.

Que nous ne pouvons pas souffrir !... et qu'est-ce que cela vous fait, monsieur? en quoi cela vous regarde-t-il?

ADOLPHE.

Comment, grand-papa, est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'aimais, que je l'adorais, que je ne pouvais pas vivre sans elle?

M. DE VERBOIS.

Et vous osez me faire un pareil aveu !

ADOLPHE.

A qui voulez-vous que je le dise, si ce n'est à notre meilleur ami? Oui, grand-papa, s'il faut renoncer à Henriette,

j'en mourrai sur-le-champ : je serais désolé de vous causer ce chagrin-là ; mais cela ne peut manquer, je vous en préviens. Tandis qu'au contraire, si je l'épousais...

M. DE VERBOIS.

L'épouser ? à votre âge !

ADOLPHE.

Cela ne vaut-il pas mieux que dans trois ou quatre ans ? vous jouirez plus tôt de notre bonheur ; car ma sœur et moi nous sommes décidés à nous marier le plus tôt possible, exprès pour vous : n'est-il pas vrai, Léonie ?

LÉONIE.

C'est ce que je tâchais tout à l'heure de faire entendre à grand-papa.

ADOLPHE.

Voyez-vous, voilà comme nous arrangions cela : vous nous donniez à chacun soixante mille francs...

M. DE VERBOIS.

Ah ! je vous donnais...

ADOLPHE.

Oui, c'était convenu avec ma sœur : n'est-ce pas, Léonie, c'est soixante mille francs que nous disions ?

M. DE VERBOIS.

Ah çà ! mes bons amis, il me semble que vous auriez dû me dire...

ADOLPHE.

Certainement, nous vous l'aurions dit ; attendez donc que j'aie fini : nous demeurions tous ensemble, nous ne vous quittions pas ; et quelle société vous auriez eue ! entouré de soins, de distractions... Et nos enfants donc... je suis sûr que ça n'aurait pas été comme nous, vous les auriez gâtés ceux-là... ah !

LÉONIE.

Grand-papa, vous souriez, vous êtes attendri.

M. DE VERBOIS.

Je ne dis pas non, mes enfants; mais avant tout il faut être raisonnable. (A Adolphe.) Quand le contrat de mariage d'Henriette doit-il avoir lieu?

ADOLPHE.

Aujourd'hui même.

M. DE VERBOIS.

Et es-tu aimé d'elle?

ADOLPHE.

Au contraire, bon papa, dans ce moment nous sommes brouillés à mort, sans qu'elle ait daigné me dire pourquoi; mais je crois en connaître le motif : (A demi-voix.) une autre dame à qui je faisais la cour, et elle l'aura su.

LÉONIE.

Fi, monsieur! pourquoi faisiez-vous la cour à une autre, puisque vous aimez Henriette?

ADOLPHE.

Pourquoi? pourquoi? tu n'entends rien à cela : on voit bien que tu es une demoiselle... bon papa me comprend bien.

M. DE VERBOIS.

C'est bon, c'est bon, monsieur. Écoute ici, Adolphe, et parlons raison : tu n'es pas sûr d'être agréé par la nièce. Vu ta jeunesse, tu seras refusé par l'oncle, et de plus c'est aujourd'hui que le mariage doit avoir lieu; tu vois donc bien qu'avec la meilleure volonté du monde, ce serait une extravagance à moi de chercher à rompre cette union, outre que cela me serait impossible.

ADOLPHE, d'un air embarrassé.

Ah! si vous le vouliez bien, vous n'auriez pour cela qu'un mot à dire.

M. DE VERBOIS.

Tu crois?

ADOLPHE.

Sans doute : on choisit M. de Gercourt, malgré son âge, parce qu'il a vingt mille livres de rente; mais vous, qui en avez trente de plus, si vous vous mettiez sur les rangs, vous seriez préféré.

M. DE VERBOIS, étonné.

Moi! (En riant.) J'avoue que je ne m'attendais pas à une pareille idée. Et qu'est-ce qui t'en reviendra à toi?

ADOLPHE.

D'abord que M. de Gercourt sera congédié, et que nul autre rival n'osera se présenter : ce sera à vous, après cela, à retarder le mariage et à gagner le plus de temps possible; j'en profiterai pour vieillir aux yeux de l'oncle, pour me justifier à ceux de la nièce, et alors, bon papa, vous me rendrez ma place; vous aurez fait la cour pour moi et j'épouserai pour vous.

LÉONIE, sautant avec joie.

Ah! le joli projet! j'aurai donc une sœur, une confidente!

M. DE VERBOIS.

Oui, mes enfants, tout cela est très-bien dans vos jeunes têtes : pour vous ce n'est qu'une espièglerie; mais un homme de mon âge ne peut pas se prêter à de pareils subterfuges, ce serait se jouer de M. de Saint-Vallier, d'une famille respectable.

ADOLPHE.

Comment, bon papa, vous refusez!

M. DE VERBOIS.

Très-positivement.

ADOLPHE.

Alors accablez-moi de toute votre colère : j'étais tellement sûr de votre consentement, que j'ai écrit ce matin en votre nom et sans vous consulter.

M. DE VERBOIS.

Comment! tu aurais osé...

4.

ADOLPHE.

Demander pour vous Henriette en mariage à M. de Saint-Vallier, son oncle. Et si vous me désavouez, c'en est fait de ma vie.

SCÈNE VIII.

Les mêmes ; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Saint-Vallier.

LÉONIE.

C'est lui qui vient vous rendre réponse.

ADOLPHE.

Songez-y bien, mon grand-papa, si vous le refusez, je n'y survivrai pas. Je vous demande pardon de vous manquer de respect à ce point-là ; mais au moment où vous direz non... (Courant à la croisée qui est à gauche.) tenez, cette croisée...

M. DE VERBOIS.

Adolphe ! Adolphe ! je vous ordonne de rester ici près de moi. (A part.) Je n'en ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IX.

Les mêmes ; M. DE SAINT-VALLIER.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah ! mon ami, mon cher neveu, votre lettre m'a pénétré de joie et de tendresse.

M. DE VERBOIS.

Monsieur...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ne vous dérangez donc pas... C'est ce qui pouvait nous arriver de plus heureux! une alliance aussi honorable! un mariage aussi convenable sous tous les rapports! Pourquoi diable aussi ne parliez-vous pas plus tôt? vous étiez bien sûr de mon consentement. Du reste, il n'y a pas de mal, puisqu'il était encore temps. Au reçu de votre lettre, j'ai tout rompu de l'autre côté.

M. DE VERBOIS.

Comment! vous vous êtes hâté...

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, mon cher ami, sur-le-champ!... M. de Gercourt est furieux, et moi j'en suis enchanté, parce que, s'il faut vous le dire, cet autre mariage ne me convenait pas. C'était malgré moi que je le faisais.

M. DE VERBOIS.

Malgré vous!

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, la force des circonstances, dont je vous parlerai tout à l'heure. Et puis une nièce de dix-huit ans à établir... Allez, mon cher gendre, vous saurez cela. Un chef de famille qui aime ses enfants est souvent bien embarrassé.

M. DE VERBOIS.

A qui le dites-vous!

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà! je viens prendre avec vous les petits arrangements préliminaires et indispensables. A quand la noce?

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, je voulais vous prévenir avant tout...

LÉONIE, *à M. de Verbois, à voix basse, montrant Adolphe.*

Ah! mon Dieu, bon papa, il s'approche de la croisée!

M. DE VERBOIS.

Adolphe !... (A M. de Saint-Vallier.) Je voulais vous dire, monsieur... que... j'étais décidé...

M. DE SAINT-VALLIER.

Décidé... à quoi ?

LÉONIE, bas à M. de Verbois.

Dieux... il touche l'espagnolette !

M. DE VERBOIS, vivement à M. de Saint-Vallier.

A épouser... monsieur... à épouser mademoiselle votre nièce.

ADOLPHE, s'approchant et serrant la main de M. de Verbois.

Ah ! grand-papa ! quelle reconnaissance...

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà ! pour parler d'affaires, vous connaissez mes arrangements avec M. de Gercourt... Je ne donne pas de dot.

M. DE VERBOIS.

Qu'à cela ne tienne.

M. DE SAINT-VALLIER.

Mon ami, mon estimable ami, je cours prévenir Henriette.

M. DE VERBOIS.

Un instant. Je dois avant tout vous prévenir d'une condition essentielle : il me faut d'abord le temps de plaire à votre nièce; car je ne l'épouserai que quand elle aura de l'amour pour moi. (Bas à Adolphe.) Tu vois que je ne m'engage à rien.

M. DE SAINT-VALLIER.

Je vous prends au mot, et ce mariage-là aura lieu plus tôt que vous ne croyez. Ma nièce me parlait sans cesse de vous, de votre bonté, de vos excellentes qualités. Il y a deux ou trois jours, vous deviez venir dîner à la maison : elle était d'une joie à laquelle je ne comprenais rien ; et quand on a appris que votre attaque de goutte vous empêchait de sortir,

elle a soudain changé de couleur, ses lèvres sont devenues tremblantes, et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

ADOLPHE, vivement.

Comment, monsieur! il serait possible!

M. DE SAINT-VALLIER.

Tout le monde l'a remarqué comme moi; et du reste de la soirée, impossible de dissiper sa tristesse.

ADOLPHE, bas à M. de Verbois.

Par exemple, grand-papa, vous ne m'aviez pas dit cela.

M. DE SAINT-VALLIER.

Ah çà! mon cher ami, je cours chez moi écrire un mot à mon notaire.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi donc retourner chez vous? passez dans mon cabinet.

M. DE SAINT-VALLIER.

Puisque vous me permettez d'en agir sans façon... c'est l'affaire d'un instant.

(Au moment où il va entrer dans le cabinet, Henriette en sort et se présente devant lui.)

SCÈNE X.

LES MÊMES; HENRIETTE.

M. DE SAINT-VALLIER.

Dieu! que vois-je?

ADOLPHE.

O ciel! Henriette...

M. DE VERBOIS.

Mademoiselle de Saint-Vallier!

M. DE SAINT-VALLIER.

Ma nièce... que je rencontre ainsi chez vous... dans votre cabinet !

HENRIETTE.

Mon oncle, pardonnez-moi ! (A M. de Verbois.) Ah ! monsieur ! daignez me protéger... Quand vous saurez...

M. DE SAINT-VALLIER.

Heureusement, aux termes où nous en sommes, il n'y a que demi-mal. (A M. de Verbois.) Mais vous sentez, mon cher ami, qu'après une aventure comme celle-là, il n'y a plus de retards possibles.

M. DE VERBOIS.

Comment !...

M. DE SAINT-VALLIER, bas.

Ce n'est pas à votre âge, j'espère, que vous voudriez passer pour un séducteur ?

M. DE VERBOIS.

Non, certainement, mais il me semble nécessaire de savoir, avant tout, comment mademoiselle votre nièce se trouve ici, et quel motif l'y amène.

M. DE SAINT-VALLIER.

Eh bien ! voyons, mademoiselle, expliquez-vous.

HENRIETTE.

Si mon oncle le permet, (A M. de Verbois.) c'est à vous, monsieur, que je voudrais le confier.

ADOLPHE, d'un ton piqué.

Il me semble que mademoiselle peut bien dire tout haut devant nous ce qu'elle voulait dire en tête-à-tête à mon grand-papa.

HENRIETTE, de même.

Justement, monsieur, c'est que je ne le dirai pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Et moi, je vous l'ordonne.

M. DE VERBOIS, à M. de Saint-Vallier.

Allons, de la douceur. (A Henriette.) Parlez, mon enfant, et ne craignez rien. Je vous promets, moi, de vous protéger et de vous défendre.

HENRIETTE.

Ah! c'est tout ce que je demandais! et je vois que j'avais raison de venir à vous : mon oncle m'aime beaucoup, mais...

M. DE VERBOIS, lui prenant la main.

Achevez, c'est lui qui vous l'ordonne.

HENRIETTE.

Mais je n'ai jamais eu d'autres volontés que la sienne.

AIR de Mlle DELAUNAY.

Pour ne pas lui désobéir,
Jugez donc quelle peine extrême!
Ce Gercourt que l'on veut que j'aime,
Gercourt à qui l'on doit m'unir!
J'aurais voulu qu'il pût me plaire;
Mais ne pouvant y parvenir,
Et craignant un arrêt sévère,
J'étais résolue à mourir...

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment, mademoiselle!

HENRIETTE, achevant l'air.

Pour ne pas vous désobéir.

(A M. de Verbois.) Lorsque j'ai pensé à vous, monsieur, qui êtes si bon que tout le monde vous aime et vous honore, et je venais vous prier de me sauver la vie en rompant ce mariage.

M. DE VERBOIS.

Si ce n'est que cela, mon enfant, c'est déjà fait.

M. DE SAINT-VALLIER.

Oui, tout est rompu; vous n'épouserez plus M. de Gercourt.

HENRIETTE, avec joie.

Il serait possible!

M. DE VERBOIS.

Ne vous réjouissez pas encore... c'est moi qui le remplace.

HENRIETTE, étonnée.

Vous, monsieur!

M. DE VERBOIS.

Je ne sais pas si vous l'aimez mieux.

HENRIETTE.

Ah! mille fois davantage!

M. DE VERBOIS.

Permettez cependant... Il faut vous avouer la vérité! je n'aurais peut-être pas pensé de moi-même à vous demander en mariage; c'est mon petit-fils Adolphe qui a eu cette heureuse idée.

HENRIETTE, avec émotion.

Comment! c'est monsieur qui a bien voulu songer à mon établissement! je le remercie des soins qu'il prend pour me donner à un autre. Du reste, il ne pouvait pas faire un choix qui me fût plus agréable.

ADOLPHE.

J'étais persuadé, mademoiselle, que, pourvu que ce ne fût pas moi, il vous conviendrait.

HENRIETTE.

Oui, monsieur, pourvu que ce fût quelqu'un qu'il fût possible d'estimer; quelqu'un qui ne se fît pas une gloire d'aimer et de tromper deux personnes à la fois.

ADOLPHE.

Ce n'est pas pour moi, sans doute, que mademoiselle dit cela! car, grâce au ciel, je n'aime personne.

HENRIETTE.

Et moi donc, croyez-vous que j'y pense?

M. DE VERBOIS.

Eh bien ! mes enfants, qu'y a-t-il donc?

M. DE SAINT-VALLIER.

Mais en effet, qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DE VERBOIS, sévèrement.

Cela veut dire que M. Adolphe oublie devant qui il est. (A M. de Saint-Vallier.) Et je crains bien, mon cher, que mes petits-enfants ne s'accordent difficilement avec la femme de leur grand-père. (A Henriette.) Écoutez-moi, mon enfant, j'ai fait rompre votre mariage avec M. de Gercourt, et par cela même, je ne peux pas me le dissimuler, je me suis engagé d'honneur envers votre père et envers vous : je vous épouserai donc, si vous le voulez, rien ne peut m'en dispenser; mais comme, dans le cas où je ne parviendrais pas à vous plaire, je ne me suis pas interdit le droit de présenter mon successeur, je vous l'offre aujourd'hui : choisissez entre le grand-père (Montrant Adolphe.) et le petit-fils. Eh bien ! mademoiselle, prononcez. Il me semble assez glorieux pour vous de voir à vos pieds deux générations.

AIR : Fragment du *Barbier de Séville.*

Allons, allons, prononcez vite.
Nommez-nous cet heureux vainqueur.

ADOLPHE.

Mais vraiment je crois qu'elle hésite;
Pour moi, d'honneur!
C'est très-flatteur.
Vous pouvez parler sans rien craindre!

HENRIETTE, à part.

Rien n'égale mon embarras.
(Haut.)
Eh quoi! vous voulez me contraindre?...

ADOLPHE.

Du tout, l'on ne vous force pas;

On peut bien, près d'une autre belle,
Trouver de quoi se consoler.

HENRIETTE.

Il ose encore, l'infidèle...
Eh bien! donc, puisqu'il faut parler...

TOUS.

Parlez, parlez, mademoiselle!

HENRIETTE, à M. de Verbois.

Eh bien! c'est vous
Que je choisis pour époux.

Ensemble.

ADOLPHE, M. DE SAINT-VALLIER, LÉONIE.

Dieu! quel événement!
Ah! le tour est piquant!
Oui, le tour est piquant;
Rien n'est égal vraiment
A mon étonnement.
Elle a du goût vraiment,
Elle fait le serment
De l'aimer constamment

M. DE VERBOIS.

De m'aimer constamment.

HENRIETTE.

Oui, je fais le serment
D'oublier cet amant
Qui ferait mon tourment,
Et je fais le serment
(Désignant M. de Verbois.)
De l'aimer constamment.

M. DE VERBOIS.

Y pensez-vous? un choix semblable!
Mais cela n'est pas raisonnable.

HENRIETTE.

Au contraire, voilà pourquoi
Je vous engage ici ma foi;

Vous seul possédez ma tendresse,
Et puisque vous m'avez ici
Juré d'être mon mari,
Je réclame votre promesse.

ADOLPHE, et M. DE VERBOIS.

Ah! je le voi,
C'est fait de moi!

M. DE SAINT-VALLIER.

L'autre noce était déjà prête;
Dans un moment, soyez-en sûr,
Nous pourrons commencer la fête;
Rien n'est changé que le futur.

M. DE VERBOIS.

Mais, monsieur, l'usage ordinaire...

M. DE SAINT-VALLIER.

On vous en dispense aujourd'hui,
Et je vais amener ici
Et votre femme et le notaire.

TOUS.

Dieu! quel événement! etc.

(M. de Saint-Vallier et Henriette sortent par le fond.)

SCÈNE XI.

M. DE VERBOIS, ADOLPHE, LÉONIE.

M. DE VERBOIS.

Eh bien! mes enfants?

LÉONIE.

A-t-on idée de cela? Comment! bon papa, c'est vous qu'elle aime!

M. DE VERBOIS.

Hélas! ma chère amie, voilà que je commence à le crain-

dre, et je te demande s'il est possible d'être aussi malheureux!

ADOLPHE.

Parbleu! je ne le suis peut-être pas plus que vous!... ce n'est pas d'être supplanté, cela arrive tous les jours, mais de l'être par son grand-papa!

M. DE VERBOIS.

Voilà pourtant, monsieur, ce que vous avez fait avec vos étourderies! Aller marier votre grand-père à une jeune personne de dix-huit ans...

ADOLPHE.

Comment! bon papa, est-ce que vraiment vous épouserez?

M. DE VERBOIS.

Fais-moi le plaisir de me dire comment je pourrais m'en dispenser? Tu as fait la demande en mon nom, j'y ai consenti, l'oncle m'a accepté, et la nièce m'adore; enfin tout est réuni contre moi!

ADOLPHE.

C'est égal, vous devez refuser, vous devez tout rompre Dieu! pourquoi ai-je eu cette idée-là! J'aime mieux maintenant qu'elle épouse M. de Gercourt.

LÉONIE.

Adolphe, y penses-tu?

ADOLPHE.

Oui, sans doute, ce serait une consolation; parce qu'enfin celui-là, je suis sûr qu'elle le détesterait: tandis que vous bon papa, tous les jours elle vous aimera davantage; elle finira par être heureuse avec vous; et alors qu'est-ce qu'elle regrettera? Ne le souffrez pas, je vous en prie; parlez à M. de Saint-Vallier.

M. DE VERBOIS.

(*AIR :* Ah! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Songez donc qu'il a ma promesse,

Puis-je y manquer pour la première fois?
Dans son honneur quand je le blesse,
De l'offenser qui m'a donné les droits?
Oui, quelque erreur que vous puissiez commettre,
Vous... à votre âge un tort est toléré;
Non pas au mien, car dès demain peut-être
Je puis partir sans l'avoir réparé.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; BABET.

BABET.

Ah! mon Dieu! monsieur, qu'est-ce que cela signifie? le portier de M. de Saint-Vallier s'est avisé de dire à notre portière, qui me l'a redit, que vous, monsieur, vous alliez... Mais je ne veux pas seulement vous répéter... aussi, je l'ai joliment reçue!

M. DE VERBOIS.

Comment, Babet!

BABET.

Non, monsieur, ç'a été plus fort que moi! on ne plaisante pas là-dessus, cela peut donner des idées. Aussi j'ai dit à cette bavarde de portière que, si elle osait jamais répéter... nous donnerions congé; n'est-ce pas, monsieur, j'ai eu raison?

M. DE VERBOIS.

Non, Babet, vous avez eu tort.

BABET.

Et pourquoi?

M. DE VERBOIS.

Parce que cette pauvre femme n'a dit que la vérité.

BABET.

Qu'ai-je entendu!... Comment! il serait possible?

M. DE VERBOIS.

Tenez, mes enfants, je ne vous le disais pas, mais voilà ce que je craignais le plus.

BABET.

Après quarante ans de service, monsieur me renvoie, ou c'est tout comme ; et vous croyez que je vous laisserai commettre une pareille injustice ! que moi, que vos enfants...

M. DE VERBOIS.

Eh ! ce sont eux qui en sont la cause.

ADOLPHE.

Oui, Babet ; ne parlons pas de cela, c'est notre faute, cherchons plutôt les moyens de le démarier.

BABET.

Des moyens ! il y en a cent. Est-ce que monsieur peut s'exposer aux railleries, aux quolibets !... monsieur ira donc à la noce en fauteuil ?

M. DE VERBOIS.

Je sais que les brocards vont fondre sur moi, mais enfin j'ai promis, et il vaut mieux passer pour un extravagant que pour un malhonnête homme.

LÉONIE.

Mais si nous pouvions faire que le refus vînt d'Henriette ou de son oncle ?

M. DE VERBOIS.

Oh ! alors, à la bonne heure.

LÉONIE.

Attendez... si bon papa l'effrayait sur son caractère : s'il faisait le méchant ?

M. DE VERBOIS, d'un ton très-doux.

Ah ! oui ! si je faisais le méchant...

ADOLPHE.

Bon papa ne pourra jamais... il se trahira tout de suite ; tu sais bien qu'il n'a jamais pu nous gronder.

BABET.

Il n'est que trop vrai! et voilà le mal; sans cela nous ne serions pas où nous en sommes. A son âge, aller faire une promesse de mariage! on ne doit promettre, monsieur, que ce qu'on peut tenir.

M. DE VERBOIS.

Il n'est pas question de cela. Babet, tu nous empêches de délibérer. Moi, j'ai une idée.

ADOLPHE.

Une idée pour rompre votre mariage?

M. DE VERBOIS.

Précisément. Il est certain, quoi qu'en dise Henriette, qu'elle ne m'aime pas beaucoup; malheureusement elle ne t'aime pas davantage; mais peut-être il se pourrait qu'un autre...

BABET, vivement.

C'est évident, elle en aime un autre.

ADOLPHE, hors de lui.

Il serait possible!... si je le savais, bon papa, ce ne serait pas comme avec vous, d'abord, cela ne se passerait pas ainsi.

M. DE VERBOIS.

Laissez-moi donc achever : je ne te dis pas qu'elle l'aime encore; mais si je cherchais, pour lui céder mes droits, un jeune homme aimable, spirituel... dis donc, Léonie, quelqu'un dans le genre de M. Auguste ?

LÉONIE.

Eh bien! par exemple, aller penser à Auguste! Il ne manquerait plus que cela.

M. DE VERBOIS.

Ce n'est pas là ce que je veux dire.

ADOLPHE.

C'est encore pire! pour ne plus voir Henriette, pour lu

choisir un jeune homme qui l'adorera, et dont elle deviendra folle; ma foi, non, autant que vous l'épousiez vous-même!

LÉONIE.

Pour ma part, je l'aime bien mieux.

ADOLPHE.

Et moi aussi : arrivera ce qui pourra, au moins nous serons tous malheureux.

BABET.

Comment! monsieur!

M. DE VERBOIS.

Tu le vois, Babet, ils sont tous contre nous.

ADOLPHE.

Qu'elle vienne maintenant, cela m'est égal.

M. DE VERBOIS.

Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser : l'oncle qui m'a menacé de revenir dans l'instant et de m'amener ici et le notaire, et la mariée, et toute la société; je ne peux cependant pas les recevoir ainsi!

BABET.

Ils ne lui laisseront pas le temps de respirer.

M. DE VERBOIS.

Babet, qu'est-ce que je vais mettre ? mon habit noir?

BABET.

Du tout, c'est trop sombre : l'habit fleur de pensée, les gants blancs et le bouquet, puisqu'il le faut.

LÉONIE.

Y penses-tu? les gants blancs et le bouquet pour signer un contrat.

BABET, à M. de Verbois.

Oui, monsieur, ce sera mieux : cela se fait ainsi; et surtout ne prenez pas ce vilain chapeau qui vous vieillit de dix ans.

ADOLPHE, à Babet.

Laisse donc faire. Au contraire, bon papa, prenez-le.

M. DE VERBOIS.

AIR d'une valse de MULLER.

Allons, Babet ; grand Dieu ! quelle journée !
Moi qui croyais renoncer aux amours,
Faut-il qu'hélas ! le flambeau d'hyménée
S'allume encore au déclin de mes jours !

On a bien vu des enfants, je l'espère,
Jusqu'aux autels traînés par leurs parents ;
Mais on n'a pas encor vu de grand-père
Sacrifié par ses petits-enfants !

Ensemble.

Allons, Babet : grand Dieu ! quelle journée ! etc.

(Il sort avec Babet.)

SCÈNE XIII.

LÉONIE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

C'est cela ; il va s'apprêter pour la cérémonie... et Henriette qui va arriver ! Et dans quelques instants tout sera fini. Ah! ma sœur ! je suis au désespoir.

LÉONIE.

Tu viens de dire que cela ne te faisait rien.

ADOLPHE.

Eh bien ! oui, on dit cela ; mais le plus terrible, c'est que, vois-tu bien, Henriette me déteste, je la déteste aussi ; et je suis sûr, malgré cela, que nous nous aimons tous deux ; mais elle n'en conviendra jamais, et elle est capable d'épouser mon grand-papa par obstination.

LÉONIE.

Attends, il y aurait peut-être alors un moyen...

ADOLPHE.

Ah! ma petite sœur, que je t'aime! mais tu sais que tu me dois cela : toutes les fois que tu étais brouillée avec Auguste...

LÉONIE.

Oui, oui, tu étais de son parti, parce que les hommes se soutiennent toujours. Mais c'est égal, il me semble que mon moyen doit réussir; il faut seulement nous concerter avec grand-papa, pour que de son côté il joue bien son rôle.

ADOLPHE.

Non, non, moi je ne suis pas d'avis de mettre grand-papa dans le complot; il faut le tromper le premier, sans cela il ne fera rien qui vaille.

LÉONIE.

A la bonne heure! cela change mon plan; mais n'importe! viens vite, car voilà la noce qui arrive.

ADOLPHE.

Mais du tout : moi je voudrais rester là pour être témoin de l'entrevue.

LÉONIE.

C'est impossible. Dans mon projet, il faut que tu ne sois pas là.

ADOLPHE, hésitant.

Dis donc, Léonie, j'ai peur que ton plan ne vaille rien.

LÉONIE.

Et moi, je te réponds du succès, pourvu que tu me suives et que tu m'obéisses.

(Elle emmène Adolphe avec elle; dans ce moment M. de Verbois entre, conduit par Babet.)

SCÈNE XIV.

BABET, M. DE VERBOIS, en grand costume de marié, le bouquet au côté.

M. DE VERBOIS.

J'avais cru entendre du bruit, et je craignais que ce ne fût déjà ma femme.

BABET.

Non, monsieur.

M. DE VERBOIS, à part.

Ma femme... ce mot-là me fait un mal... (Haut.) Qu'est-ce que j'ai donc fait de mes gants blancs ?

BABET, pleurant.

Les voilà, monsieur.

M. DE VERBOIS, les mettant.

Allons, Babet, ne pleurez pas ; quand une chose est sans remède, il faut se résigner. (Il s'essuie les yeux aussi.) Ma pauvre Babet !

(Il l'embrasse en sanglotant.)

BABET, sanglotant.

Puissiez-vous être heureux, monsieur ! moi, je n'ai pas idée que ça tourne à bien.

M. DE VERBOIS.

Pourquoi pas ? elle est très-douce.

BABET.

Oui, mais si jeune ! vous verrez qu'il vous arrivera malheur.

M. DE VERBOIS.

Ah ! ce n'est pas cela qui m'inquiète !

BABET.

Et moi, c'est ce qui m'effraye, parce que monsieur est d'une confiance...

M. DE VERBOIS.

Taisez-vous, Babet! voici mon oncle.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; HENRIETTE, en grande toilette de mariée, amenée par M. DE SAINT-VALLIER; UN NOTAIRE au fond.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous voyez, mon cher neveu, que je n'ai pas perdu de temps; on vous amène un notaire, et avant que toute la société arrive, nous ferons bien, je crois, de rédiger les principaux articles.

M. DE VERBOIS.

Chargez-vous de ce soin, je m'en rapporte à votre prudence. (Bas à Babet.) Regarde donc, Babet, quel air doux et modeste!... Sais-tu que ma femme est très-jolie?

BABET, d'un air d'humeur.

Je vous demande, dans un pareil moment, de quoi monsieur va s'occuper!

M. DE SAINT-VALLIER.

Comment! mon cher ami, vous ne voulez pas assister...

M. DE VERBOIS.

Je désirerais, pendant ce temps, avoir avec ma future un instant d'entretien.

M. DE SAINT-VALLIER.

C'est trop juste; nous allons passer avec monsieur (Montrant le notaire.) dans votre cabinet. On peut bien laisser le marié et la mariée en tête-à-tête. Vous voyez, mon cher neveu, quelle confiance j'ai en vous!

M. DE VERBOIS.

J'en serai digne, mon cher oncle.

M. DE SAINT-VALLIER.

Vous avez ici les papiers indispensables, les certificats, l'acte de naissance?...

(Il sort avec le notaire.)

M. DE VERBOIS.

Dans le carton vert, sur mon bureau.

BABET.

L'acte de naissance!

M. DE VERBOIS.

Oui, Babet, c'est nécessaire.

BABET.

A quoi bon? on sait bien que monsieur est majeur.

(M. de Verbois fait signe à Babet de s'éloigner; celle-ci sort en murmurant, et après l'avoir exhorté par ses gestes à rompre ce mariage : M. de Verbois l'engage à rester tranquille et à s'en rapporter à lui.)

SCÈNE XVI.

M. DE VERBOIS, HENRIETTE.

M. DE VERBOIS.

J'ai désiré, mademoiselle, rester seul avec vous, pour vous demander si depuis que vous m'avez choisi pour époux vous avez bien fait toutes vos réflexions.

HENRIETTE.

Oui, monsieur. (A part.) Quoi qu'il arrive, j'aurai ce courage.

M. DE VERBOIS, à part.

Allons, il n'y a pas moyen de lui faire avouer. (Haut.) Il me semble cependant que vous avez les yeux rouges, que vous avez pleuré. Écoutez, ma chère amie, si vous avez

changé d'avis, dites-le-moi, ne craignez pas de me faire de la peine.

HENRIETTE.

Qui? moi? puis-je hésiter? votre mérite, vos qualités...

M. DE VERBOIS.

Certainement, j'ai, comme vous le dites, de très-bonnes qualités; mais voilà bien longtemps que je les ai, et il y a ainsi dans le monde une foule d'excellentes choses à qui leur date seule fait du tort.

AIR de La Sentinelle.

Sans vous troubler, répondez, mon enfant;
Là, franchement, se peut-il que l'on m'aime?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas? je vois si rarement
Cette bonté, cette douceur extrême...

M. DE VERBOIS.

J'avais pourtant compté sur un refus;
Car à mon âge unir nos destinées...

HENRIETTE, *achevant l'air.*

Votre âge, je n'y pensais plus;
Mon cœur, en comptant vos vertus,
Avait oublié vos années.

D'ailleurs, je n'ai pas d'autre moyen de vous prouver ma reconnaissance: mes soins, ma tendresse embelliront vos vieux jours.

M. DE VERBOIS, *à part.*

Cette chère enfant! Il est de fait que, considéré ainsi, le mariage n'est pas une chose aussi effrayante... moi qui me plains si souvent d'être seul.

HENRIETTE.

Je serai votre fille d'adoption; je passerai ma vie auprès de vous.

M. DE VERBOIS.

Auprès de moi ! A mesure que je la regarde, je ne trouve plus qu'il soit si ridicule de se marier : c'est à mon âge surtout qu'on a besoin d'une compagne, d'un guide, d'un appui : autant me laisser conduire par elle que par Babet, qui me grondait toujours! et si j'étais sûr qu'il n'y eût pas quelque attachement secret...

HENRIETTE.

Moi, monsieur, je n'en ai plus, je vous le jure, je vous l'atteste; et si je vous épouse, (A demi-voix.) c'est que je ne veux plus aimer personne.

DUO.

AIR d'HAYDN.

M. DE VERBOIS.

En formant ces nœuds pleins d'attraits,
Eh quoi ! jamais vous n'aurez de regrets?

HENRIETTE.

Oui, monsieur, je vous le promets,
Je ne peux rien regretter désormais !

M. DE VERBOIS.

L'espérance
Alors rentre en mon cœur.

HENRIETTE, à part.

Je commence
A trembler de frayeur.

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Je vois bien qu'on peut plaire à tout âge.

HENRIETTE.

Ah! grand Dieu ! soutenez mon courage.

M. DE VERBOIS.

Venez donc, hâtons ce doux instant,

Car tout est prêt et le notaire attend.
(Montrant la porte à droite.)
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi! déjà?

M. DE VERBOIS.

Votre père nous bénira.
Il est là.

HENRIETTE.

Quoi! déjà?

M. DE VERBOIS.

D'où vient donc cette frayeur-là?
J'ai senti votre main tressaillir.

HENRIETTE.

Qui... moi? je suis prête à vous obéir.

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Quels instants
Séduisants!
Ils me rappellent mon printemps.

HENRIETTE.

Quels tourments
Je ressens!
Comment lui dire mes tourments?

AIR : Fragment du trio du *Calife de Bagdad.*

Ensemble.

M. DE VERBOIS.

Oui, la raison aura beau dire,
Comme autrefois, moi, je soupire;
Et d'espérance et de bonheur
Je sens encor battre mon cœur!

HENRIETTE.

Mais maintenant comment lui dire?
Il n'est plus temps. Ah! quel martyre!

Et de tourments et de frayeur
Je sens, hélas! battre mon cœur!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; LÉONIE, qui est entrée par la droite et qui fait semblant d'arriver par le fond.

LÉONIE.

Grand-papa! grand-papa! si vous saviez... un malheur affreux!

M. DE VERBOIS.

Qu'est-ce que c'est?

LÉONIE, feignant de pleurer.

Adolphe, ce vilain, ce méchant frère... il nous quitte pour toujours!

M. DE VERBOIS et HENRIETTE.

Comment!

LÉONIE.

Oui. Voyant que vous lui enleviez celle qu'il n'a jamais cessé d'aimer, il n'a pu supporter l'idée d'avoir son grand-papa pour rival, et dans son désespoir il s'est engagé.

HENRIETTE.

Engagé!

LÉONIE, pleurant toujours.

Dans les dragons. Il part dans une heure.

M. DE VERBOIS.

Il se pourrait! (Regardant Henriette, qui est tombée sur un fauteuil.) Ah! mon Dieu! et cette malheureuse enfant!

LÉONIE.

Eh bien! la mariée qui se trouve mal.

M. DE VERBOIS.

Il ne manquait plus que cela. (Criant.) Babet, Babet! de l'eau de Cologne, de l'eau de mélisse!... Est-ce que personne ne viendra?

(Il sort.)

LÉONIE, courant au cabinet où est son frère.

Moi, je connais un meilleur spécifique. Adolphe, Adolphe!

SCÈNE XVIII.

LÉONIE, ADOLPHE, HENRIETTE, toujours dans le fauteuil.

ADOLPHE, courant se jeter à ses pieds.

Dieu! mon Henriette!

HENRIETTE, d'une voix faible.

Adolphe! je ne le verrai plus.

ADOLPHE.

Chère Henriette, il est près de vous.

HENRIETTE.

Que vois-je!

ADOLPHE.

Un coupable qui attend son arrêt. Ma sœur a imaginé cette ruse pour essayer de me sauver; mais si vous refusez de me rendre votre tendresse, je partirai, Henriette, j'y suis décidé; j'irai me faire tuer.

HENRIETTE, avec un mouvement de crainte.

Adolphe!

LÉONIE.

Pardonnez-lui, c'est vous seule qu'il aime.

HENRIETTE.

Ne me trompez-vous pas?

ADOLPHE.

Et vous, ne m'avez-vous pas oublié?

HENRIETTE.

Hélas! je n'ai pas pu; et c'est malgré moi que je vous aime encore.

(Adolphe qui est à ses pieds saisit sa main et l'embrasse; dans ce moment, M. de Saint-Vallier et le notaire sortent du cabinet à droite, et Babet, tenant à la main un flacon, sort par la gauche.)

M. DE SAINT-VALLIER.

Qu'est-ce que je vois là!

BABET.

Un jeune homme aux pieds de la mariée! (Henriette se lève du fauteuil où elle était et court à son oncle. Pendant ce temps Babet se laisse tomber dans le fauteuil qu'Henriette vient de quitter.) Quel scandale! Je disais bien à monsieur qu'il lui arriverait malheur. Ah, mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; M. DE VERBOIS, arrivant du même côté que Babet et avec un flacon.

M. DE VERBOIS, allant au fauteuil.

Eh bien! eh bien! est-ce que cela va plus mal? Tenez, ma petite. (Apercevant Babet.) C'est toi, Babet! à ton âge, est-ce que tu t'évanouis encore?

BABET.

Il n'y a peut-être pas de quoi! Si vous saviez, monsieur, tout à l'heure, à cette place... votre future...

ADOLPHE.

Mais tais-toi donc !

BABET.

Comment! que je me taise, que je me taise quand il s'agit de l'honneur de monsieur! (A M. de Verbois.) Imaginez-vous qu'ils s'aiment encore. (A Henriette.) Oh! mademoiselle! je l'ai entendu... ce n'est pas moi que l'on trompe.

M. DE VERBOIS.

Il serait possible! (A part.) Et moi qui avais pu un instant me faire illusion. A quoi sert donc d'avoir soixante-dix ans?

BABET.

J'étais bien sûre que monsieur en serait indigné.

M. DE VERBOIS, souriant.

Je ne me sens pas de joie. Venez, venez, mes enfants, venez m'embrasser. Cette fois, ma chère Henriette, vous ne pouvez plus vous dédire, il y a des témoins. Et vous, monsieur de Saint-Vallier, vous savez nos conventions; je signerai toujours au contrat, mais comme aïeul paternel. (A part.) Ouf! je l'échappe belle; et si l'on m'y rattrape...

HENRIETTE, ADOLPHE et LÉONIE.

Cher grand-papa! mon bon papa!

M. DE VERBOIS.

A la bonne heure, voilà le seul titre qui me convienne Babet, je reviens à toi.

BABET, essuyant une larme.

Dieu soit loué, il ne se mariera pas !

VAUDEVILLE.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

LÉONIE.

Quel sort heureux nous attend ici-bas!
En les guidant nous soutiendrons vos pas,

Près de vous désormais nous resterons sans cesse,
Nos plaisirs vous rendront vos plaisirs de jeunesse;
Et grâce à tous nos soins, grâce à notre tendresse,
Vous ne vieillirez pas.

M. DE SAINT-VALLIER.

Auteurs nouveaux, auteurs à grand fracas,
Qui de Schiller de loin suivez les pas,
De l'immortalité vous rêviez la chimère;
Déjà s'évanouit votre gloire éphémère;
Et malgré deux cents ans, ô Racine! ô Molière!
Vous ne vieillissez pas.

ADOLPHE.

Du temps passé, que l'on vante ici-bas,
Le temps présent ne dégénère pas;
Nous saurons conserver notre antique héritage.
On aimait la beauté, nous l'aimons davantage,
Et la gloire chez nous est toujours du même âge,
L'honneur ne vieillit pas.

M. DE VERBOIS.

De la vieillesse on médit ici-bas;
On a grand tort! Quant à moi j'en fais cas.
Il est pour elle aussi des plaisirs qu'on ignore;
Aux jours de son déclin retrouvant son aurore,
On sait qu'en cheveux blancs Ninon disait encore :
Le cœur ne vieillit pas.

BABET.

Je fus jadis, mais je le dis tout bas,
Vive, coquette et brillante d'appas!
Quand sous le poids des ans aujourd'hui ma main tremble,
Je regarde monsieur : même sort nous rassemble;
Et lorsque l'on est deux à vieillir... il me semble
Que l'on ne vieillit pas.

HENRIETTE, au public.

De notre aïeul, messieurs, songez, hélas!
Qu'un rien ici peut causer le trépas,

Car vous n'ignorez pas qu'il est octogénaire ;
Mais il peut, grâce à vous, prolonger sa carrière :
Tant qu'il aura chez nous le bonheur de vous plaire,
Il ne vieillira pas.



LA

LOGE DU PORTIER

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

THÉATRE DU GYMNASE. — 14 Janvier 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SELMAR, négociant, maître de la maison	MM. DORMEUIL.
PHILIPPE, valet de chambre	GONTIER.
M. RAYMOND, propriétaire à Marseille	ÉMILE.
ADOLPHE, son neveu	VICTOR.
MORODAN, cocher de M. Raymond	BERNARD-LÉON.
PIED-LÉGER, facteur de la poste aux lettres	ÉMILIEN.
LAFLEUR	—
Mme JACOB, la portière	Mmes KUNTZ.
LE PETIT JACOB, son fils	VIRGINIE DÉJAZET.
ANNETTE, femme de chambre	GRÉVEDON.

A Paris.



LA
LOGE DU PORTIER

Le vestibule d'un hôtel. — Au fond, la porte cochère. A gauche, sur le premier plan, la loge du portier; sur le second, un escalier dérobé. A droite sur le premier plan, le grand escalier d'honneur, avec une rampe en fer et en cuivre doré. Au coin de l'escalier, et sur le devant du théâtre, un grand poêle. Une grande lampe, non allumée, descend de la voûte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, enveloppé d'un quiroga, et descendant l'escalier avec précaution.

Sept heures viennent de sonner, et je puis sortir, je crois, sans être aperçu... Comment! les portes de l'hôtel ne sont pas encore ouvertes! il me semblait de là-haut avoir entendu... mais non, cette maudite portière est là qui dort tranquillement. Ces gens-là sont d'une paresse! Et si les autres domestiques venaient à s'éveiller... je n'ose maintenant remonter par ce petit escalier que je connais si bien. Annette, la femme de chambre, n'aurait qu'à m'entendre,

tout serait perdu. Quand j'y pense, quelle situation est la mienne ! Être obligé de me cacher, d'avoir recours au mystère, moi, avec les droits et le titre que j'ai ! (On entend frapper.) Qui vient de si bon matin? (Il se cache contre la rampe de l'escalier. On frappe de nouveau.) Cette fois, il faudra bien que l'on ouvre.

JACOB, qu'on ne voit pas et qui est dans la loge.

Ma mère, est-ce que vous n'entendez pas? voilà la seconde fois que l'on frappe.

Mme JACOB, dans la loge.

Eh bien! lève-toi, et va tirer les gros verrous.

JACOB.

Ce n'est pas la peine : il était si tard hier que je ne les ai pas mis, ç'a été plus tôt fait.

ADOLPHE, à part.

Voilà une maison bien gardée... (On frappe de nouveau.) Allons, ils n'en finiront pas.

JACOB.

Mais tirez donc le cordon; on fait un tapage qui va réveiller ces dames.

(On entend tirer le cordon, la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE II.

PIED-LÉGER, avec sa boîte aux lettres ; ADOLPHE, toujours caché.

PIED-LÉGER, allant à la loge et frappant aux carreaux.

Mère Jacob, mère Jacob, c'est le facteur.

AIR du Ballet des Pierrots.

Eh bien! quand serez-vous levée?
Peut-on s'éveiller aussi tard!

ADOLPHE, à part.

A merveille! son arrivée
Pourra protéger mon départ.
Enfin, grâce à lui, je m'esquive;
On voit souvent de ces jeux-là,
Et c'est parce que l'un arrive
Que bien souvent l'autre s'en va.

(Il sort par la porte qui était restée ouverte.)

PIED-LÉGER, se retournant et l'apercevant sortir.

Voilà un des bourgeois de l'hôtel qui est matinal. (Il frappe de nouveau à la loge.) Eh bien ! madame Jacob, vous réveillerez-vous? Elle ne répondra pas... c'est pire que la Belle au bois dormant!

SCÈNE III.

PIED-LÉGER, Mme JACOB, paraissant, le petit JACOB.

Mme JACOB.

Eh bien! monsieur Pied-Léger, qu'y a-t-il?

PIED-LÉGER.

Il y a que, depuis une heure, vous me faites attendre à la porte; j'en ai l'onglée, et la distribution en souffre. Voilà d'abord vos journaux. (Cherchant parmi ceux qu'il a.) Monsieur Selmar, négociant, rue de la Chaussée-d'Antin.

Mme JACOB.

Y sont-ils tous les trois?

PIED-LÉGER.

Eh! oui, y compris *le Journal des Modes*. Mais savez-vous, madame Jacob, qu'excepté vous on se lève de bon matin dans votre maison? Au moment où j'entrais, il y avait un monsieur qui descendait l'escalier.

Mme JACOB.

M. de Selmar serait déjà sorti ! à cette heure ! à pied ! cela n'est pas possible.

PIED-LÉGER.

Je vous dis que je l'ai vu... un petit, enveloppé dans un *quiroga*.

Mme JACOB.

Un petit... et M. de Selmar est grand, et puis !... (A son fils.) dis donc, Jacob, est-ce que monsieur a un *quiroga?*

JACOB.

Est-ce que je le sais ! ne me parlez pas de manteaux et de pelisses ; moi, ça m'embrouille.

AIR : Tenez, moi je suis un bon homme. (*Ida.*)

C'te mode nouvelle à moi m' semble
Devoir produire des abus,
Par ce moyen tout l' mond' se r'semble,
Jeunes et vieux sont confondus :
Et l'autre soir vous savez comme
C'te jeun' dame, en sortant d'ici,
S'en allait avec un bel homme
Qu'elle avait pris pour son mari.

Mme JACOB.

Il faut cependant que ce soit monsieur, car il n'y a pas d'autre personne dans la maison ; l'hôtel entier n'est habité que par M. de Selmar et sa femme... et mademoiselle Gabrielle, leur fille ; pas d'autres locataires.

PIED-LÉGER.

Ce serait en effet assez bizarre. (Il regarde dans la loge.) Ah ! mon Dieu ! votre pendule va-t-elle bien ? Ma levée de huit heures qui devrait être terminée ! voilà vos lettres, nous réglerons une autre fois.

Mme JACOB.

Dites donc, monsieur Pied-Léger, vous viendrez un de ces jours faire la partie de *loto*... Lundi nous recevons ; une

soirée tranquille, sans cérémonie, le cidre et les marrons; nous causerons des nouvelles du quartier.

PIED-LÉGER.

Justement j'en ai de bonnes : vous savez bien, la portière du numéro 9...

Mme JACOB.

Cette jeune veuve?

PIED-LÉGER.

Ah! bien oui! je vous apporterai une lettre de faire part... la mère et l'enfant se portent bien. A ce soir, madame Jacob, à ce soir, après la dernière levée.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

Mme JACOB, JACOB, se mettent à déjeuner.

Mme JACOB.

Voilà une aventure bien singulière, et qu'il faut absolument que j'éclaircisse.

(Elle cherche à entr'ouvrir les lettres, et à lire malgré le pli.)

SCÈNE V.

JACOB, dans la loge; Mme JACOB, M. RAYMOND, couvert d'une redingote brune.

Mme JACOB, à M. Reymond qui entre.

Qu'y a-t-il? Que demandez-vous?

RAYMOND.

C'est une lettre qu'on m'a dit de remettre à M. de Selmar; on attend la réponse.

Mme JACOB.

M. de Selmar n'y est pas. Quand je dis qu'il n'y est pas, c'est-à-dire qu'il pourrait bien y être, car moi je ne l'ai pas vu sortir. (A part.) Mais voilà un bon moyen pour connaître la vérité. (Haut.) Voulez-vous prendre la peine d'attendre? je vais porter moi-même la lettre à M. de Selmar. (A part.) S'il est là-haut, il est bien évident que ce n'est pas lui qui tout à l'heure... Alors nous saurons peut-être quel est ce beau jeune homme qui ne demeure point ici et qui sort de si bon matin. (Haut à Raymond.) Je suis à vous. (A son fils.) Jacob, reste là, et garde bien la porte.

JACOB, criant.

Oui, ma mère.

SCÈNE VI.

JACOB, dans la loge; M. RAYMOND.

RAYMOND.

Il paraît que madame Jacob, c'est la portière. Mais comment ne sait-elle pas si son maître est absent ou non? Je crains bien alors que mon plan ne réussisse pas, et que ce déguisement... Après tout, qu'est-ce que je risque? dans ma position...

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Riche et garçon, j'avais pour espérance
Un seul neveu; mais l'ingrat m'a quitté ;
Et je me trouve, au sein de l'opulence,
Sans nul parent, sans amis, sans gaîté.
Être heureux seul, cela ne peut suffire!
Il faut encor, pour contenter son cœur,
Un autre cœur à qui l'on puisse dire :
Je suis heureux, partagez mon bonheur.

On m'a écrit au fond de ma province pour me proposer

une alliance honorable, une fortune solide, une jeune personne douce, aimable, modeste, enfin parfaite, comme toutes les demoiselles à marier; mais qui me prouvera qu'on m'a dit la vérité? Faut-il en croire mes correspondants ou aller aux informations?... Moi j'ai toujours été un peu romanesque, un peu bizarre; j'aime mieux m'en rapporter à moi qu'aux autres, j'aime mieux écouter qu'interroger. Me voici dans l'hôtel du beau-père, et je pense que, pour la guerre d'observation que je médite, il n'y a pas de position plus favorable que la loge du portier : c'est le seul endroit où l'on sache fidèlement ce qui se passe au premier; c'est la partie officielle de la maison. Aussi j'y établis pour aujourd'hui mon quartier général, et, d'après les rapports favorables ou contraires, je formerai ma demande ou je reprendrai la poste... Qui descend le grand escalier?... C'est la femme de chambre; ce doit être, si je ne me trompe, un puissant auxiliaire.

SCÈNE VII.

AYMOND, ANNETTE, descendant le grand escalier; JACOB.

ANNETTE, allant à la loge.

Jacob, les lettres de madame?

JACOB.

Voilà, mademoiselle Annette; ces gens-là sont bien heureux d'avoir appris l'écriture! si j'en savais autant, je vous écrirais tous les jours.

ANNETTE.

A moi, Jacob?

JACOB.

Mais c'est la faute de ma mère, qui ne veut pas que j'aille à la classe du soir.

ANNETTE.

Il me semble que vous pouvez vous en passer, puisque j'ai la complaisance de vous donner de temps en temps des leçons d'écriture.

JACOB.

Oui, mais c'est si rarement! je finirai par oublier.

ANNETTE.

Eh bien! tantôt, au boudoir de madame, où je travaille toute la matinée...

JACOB, avec joie.

Ah! oui, mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Et surtout ne passez pas par le grand escalier et par l'antichambre : il y a toujours là Philippe, le valet de chambre, et les autres domestiques. Ce n'est pas certainement qu'on fasse du mal; mais il n'est pas nécessaire que tout le monde sache... Ces gens-là sont si mauvaises langues!

JACOB.

Oui, surtout ce M. Philippe. Allez, j'ai de bons yeux, je suis sûr qu'il vous fait la cour, et qu'il ne vous est pas indifférent. Dieu! que je suis malheureux!

ANNETTE.

Allons, Jacob, vous êtes un enfant, vous n'êtes pas raisonnable.

RAYMOND, à part.

C'est clair, le fils de la portière aime la femme de chambre; intrigue subalterne qui ne me regarde pas.

JACOB.

Aussi, si ma mère l'avait voulu, il y a longtemps que j'aurais pris du service.

ANNETTE.

Du service, Jacob?

JACOB.

Oui, je voulais me faire jockey, pour rapprocher les distances; mais madame Jacob a des idées d'orgueil et de fierté; elle dit que quand, depuis cinquante ans, on est portier de père en fils, il ne faut pas déroger; elle fait des phrases; elle dit comme ça que la livrée ne vaut pas l'indépendance du cordon... est-ce que je sais? elle a un tas de raisonnements qui seront cause que là, devant mes yeux, je vous verrai en épouser un autre. Dieu! ce M. Philippe, que je le déteste! Il est bien heureux d'être valet de chambre; si j'avais le bonheur d'être son égal!

ANNETTE.

Jacob, je vous ordonne d'être sage, de vous modérer. Déjà ce matin je n'ai pas été contente de vous; je vous défends bien de recommencer. Si ces enfantillages-là vous arrivent encore...

JACOB.

Comment! mademoiselle Annette, qu'est-ce que j'ai donc fait?

ANNETTE.

Je vous ai bien entendu de grand matin dans le corridor; qu'est-ce que cela signifie? Vous savez bien que ma chambre est à côté de celles de ces dames, et vous allez marcher, vous arrêter devant ma porte, soupirer, et surtout vous faites un bruit en descendant le grand escalier...

RAYMOND, à part.

Oh! oh!

JACOB.

Moi, mademoiselle!

ANNETTE.

Oui, sans doute : croyez-vous que je n'ai pas distingué es pas d'un homme?

JACOB.

Ce n'était pas moi, je vous le jure; et la preuve, c'est que je dormais, et que je rêvais à vous.

ANNETTE.

Ce n'était pas vous?

JACOB.

Attendez, m'y voilà! il n'y a pas de doute, c'était le monsieur de ce matin, le jeune homme au beau manteau.

ANNETTE.

Un jeune homme qui sortait de chez nous, à une pareille heure!

RAYMOND, à part, avançant.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

JACOB, à Annette.

C'est ma mère! taisez-vous, je vous raconterai tout cela.

RAYMOND, de même.

Eh bien! à la bonne heure! voilà un commencement qui promet.

SCÈNE VIII.

Les mêmes; Mme JACOB, descendant le grand escalier.

Mme JACOB.

Je n'ai pu entrer chez monsieur; mais il paraît que décidément il y est, car madame m'a dit positivement qu'elle venait d'entrer dans son cabinet, où il était à travailler; qu'il ne voulait recevoir personne ce matin, (A Raymond.) et que vous n'auriez de réponse que sur les dix heures. Ainsi, mon cher, repassez dans la matinée.

RAYMOND.

C'est qu'on m'a dit de ne revenir qu'avec la lettre de M. de Selmar.

Mme JACOB.

C'est donc bien important! En ce cas, vous ne risquez rien d'attendre, si vous avez le temps.

RAYMOND.

Oh! je ne demande pas mieux.

JACOB.

Tenez, mettez-vous là, près du poêle, et puis, si vous savez lire, voilà les journaux pour vous amuser.

RAYMOND.

Pour m'amuser!

ANNETTE.

Ah! donnez-moi *le Journal des Modes*.

RAYMOND.

Mais ils ne sont pas décachetés.

JACOB, les déployant.

Tiens, qu'est-ce que cela fait? Ici, on les lit toujours avant les maîtres : ça, le sou pour livre et la bûche, c'est le fixe de notre état.

RAYMOND, à part.

AIR du vaudeville de *L'Ecu de six francs.*

Voilà tout ce que je désire!
Ce journal me sert à souhaits;
Avec soin feignons de le lire,
Et prêtons l'oreille aux caquets :
Pour s'instruire c'est la recette,
Et je vais, quelle rareté!
Apprendre ici la vérité
Tout en lisant une gazette.

ANNETTE, montrant Raymond.

Dites donc, madame Jacob, il a l'air d'un brave homme, il y aurait conscience à lui faire perdre son temps; renvoyez-le.

Mme JACOB.

Et pourquoi ?

ANNETTE.

C'est que monsieur ne lui donnera pas réponse aujourd'hui.

Mme JACOB.

Puisque madame m'a dit...

ANNETTE.

C'est égal, je vous atteste, moi, que monsieur n'est pas ici; et même je vous dirai plus, il n'y a pas couché.

RAYMOND, à part.

Comment! mon beau-père!...

Mme JACOB.

Il se pourrait! et d'où le savez-vous?

ANNETTE.

De Philippe, qui est entré ce matin dans sa chambre, dont la porte était fermée à double tour; mais il avait sa double clef, et il m'a assuré que rien n'était dérangé dans l'appartement.

RAYMOND, ayant l'air de lire le journal, et avançent la tête.

Un instant! redoublons d'attention.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PHILIPPE.

Mme JACOB.

C'est M. Philippe. (Allant à lui.) Comment! mon cher ami, monsieur a passé la nuit dehors, et nous n'en savions rien?

PHILIPPE.

Chut! il y a là-dessous un mystère, mais nous le découvrirons.

RAYMOND, à part.

A merveille! voilà un autre corps d'armée qui vient au secours.

PHILIPPE.

D'abord, on fait tout au monde pour cacher le départ de monsieur.

Mme JACOB.

Je crois bien, puisque madame m'a dit tout à l'heure qu'il s'était renfermé dans son cabinet.

PHILIPPE.

Et à moi, elle m'a dit qu'il était sorti, il y a un quart d'heure, pour aller déjeuner en ville, rue Pigalle ; et, en ma présence, elle a donné l'ordre à Lafleur d'aller le prendre avec le cabriolet un peu avant dix heures.

Mme JACOB.

C'est en effet à cette heure-là que madame m'a dit qu'il rendrait la réponse à ce brave homme (Montrant Raymond.) qui est là pour une affaire très-importante. (A Raymond.) N'est-ce pas?

PHILIPPE.

Un instant; procédons par ordre. Il y a quelques jours que j'ai porté une lettre à l'agent de change de monsieur qui, en la lisant, s'est écrié d'un air mécontent : « Attendre à aujourd'hui, lorsque nous sommes en baisse! » D'où j'ai conclu que monsieur faisait vendre ses rentes, et les faisait vendre avec perte.

Mme JACOB.

C'est évident.

PHILIPPE.

Donc, il y était obligé; donc, il avait besoin d'argent.

ANNETTE.

Mais monsieur a donné un bal la semaine dernière.

PHILIPPE.

Raison de plus!

AIR : Tout ça passe en même temps.

Telle est la règle aujourd'hui :
Un banquier dans la détresse
Annonce un grand bal chez lui,
A venir chacun s'empresse ;
Il s'esquive avec adresse
Au doux bruit des instruments ;
L'honneur, les danseurs, la caisse,
Tout ça saute... en même temps.

Ce n'est rien encore ; je conduis monsieur hier matin en cabriolet chez un de ses amis ; je remarque dans la cour une chaise de voyage toute prête, et j'aperçois au bout de la rue des chevaux de poste, qu'on avait envoyé chercher, et qui arrivaient. « Philippe, me dit monsieur, vous ne vien- « drez pas me prendre, je vais faire des adieux à un ami qui « part, je ne reviendrai à l'hôtel que pour dîner ; mais si je « n'étais pas rentré à cinq heures, qu'on ne m'attende pas. » Je n'ai rien dit, parce que ce pouvait être vrai, mais maintenant je me rappelle son air un peu embarrassé, un passeport qu'il y a quelques jours j'ai été faire viser pour Rouen, son appartement où il n'a pas mis les pieds... Il n'y a plus de doute, monsieur n'était pas hier à Paris.

Mme JACOB.

Donc, il a été à Rouen pour affaire de commerce.

PHILIPPE.

Il sera revenu cette nuit et arrivé ce matin rue Pigalle, où il est censé avoir déjeuné, et où Lafleur doit aller le reprendre. Voilà son itinéraire mot pour mot, et il est impossible que cela ait pu se passer autrement.

TOUS.

Il a raison.

RAYMOND, *à part.*

D'où je conclus que mon beau-père est mal dans ses affaires.

Mme JACOB.

Ce n'est pas tout, et nous avons bien d'autres nouvelles : un jeune homme est sorti ce matin de l'hôtel.

TOUS.

Un jeune homme!

ANNETTE.

Un jeune homme! et comment?

JACOB.

AIR de Toberne.

Maintenant je devine.
Hier soir dans c' logis
On frappe à la sourdine;
Pour monsieur je l'ai pris :
J'avais cru reconnaître...

PHILIPPE.

A qui donc se fier?
Le prendre pour ton maître!

JACOB.

On s' tromp' quoique portier.
Qui sait! l'on s'est peut-être
Trompé d' même au premier.

TOUS, à voix basse.

Comment! il se pourrait!
Voilà, voilà tout le secret!

ANNETTE.

Justement. J'y suis à mon tour : c'est lui que j'aurai entendu ce matin dans le corridor, sur les sept heures; ce qui est très-désagréable, parce qu'enfin, quoiqu'on ne soit qu'une femme de chambre, on tient à sa réputation.

PHILIPPE.

Attendez donc : un jeune homme d'une taille moyenne?

Mme JACOB.

Précisément; le facteur l'a dit.

PHILIPPE.

M'y voilà peut-être.

Mme JACOB.

Vous savez donc ?...

PHILIPPE.

Rien encore, mais nous n'en sommes pas loin.

TOUS.

Écoutons tous.

RAYMOND, à part.

C'est fini, ils vont trop m'en apprendre.

PHILIPPE.

Je revenais l'autre semaine, à pied, lundi dernier, le jour où j'avais été à cette noce ; il était quatre heures du matin ; en approchant des murs du jardin, j'aperçois un homme qui en descendait lestement. Je ne peux pas trop vous dire ce que j'éprouvai en ce moment ; mais par un mouvement involontaire, j'ouvrais la bouche pour crier *au voleur !* lorsqu'un geste menaçant m'arrête juste à la première syllabe. « Tais-toi, je ne suis point un voleur ; mais je t'assomme si « tu parles. » Je ne réponds que par mon silence. « Tiens, « voilà deux louis ; prends, et, sur ta tête, ne me suis pas. » Et il s'éloigne rapidement.

TOUS.

Eh bien?

PHILIPPE.

J'ai pris les deux louis, et je l'ai suivi, mais de loin ; il s'est arrêté ici près, rue Saint-Lazare, maison du débit de tabac, a frappé à une allée ; la porte s'est refermée, et quelques minutes après j'ai vu de la lumière au second.

RAYMOND, à part, écrivant sur son calepin.

Rue Saint-Lazare, maison du débit de tabac, au second. C'est là qu'il faut maintenant établir mon quartier général. Diable ! une allée. C'est fâcheux ! il n'y aura pas de portière ;

mais il y a des voisins. (Il se lève.) Pardon, madame, je reviendrai dans une heure.

(Madame Jacob tire le cordon, il sort.)

ANNETTE.

Quelles pouvaient être les intentions de ce jeune homme?

PHILIPPE.

Il n'y a pas à hésiter : il venait pour madame, ou pour mademoiselle. Mais la circonstance d'aujourd'hui... monsieur qui se trouve à Rouen, vous entendez... tandis qu'une autre personne se trouve ici; vous comprenez... Tout cela me fait croire que c'est pour madame.

Mme JACOB.

Enfin, nous saurons bien.

PHILIPPE.

Sans doute, car c'est ici que s'éclaircissent tous les mystères.

AIR de la ronde du Solitaire.

Qui connaît les nouvelles
De tout notre quartier?
Par des récits fidèles
Qui va les publier?
Qui sait que la lingère
Passe en cabriolet?
Qui sait que la laitière
Met de l'eau dans son lait
C'est notre portière
Qui sait tout, qui voit tout
Entend tout, est partout.

TOUS.

Oui, c'est la portière
Qui sait tout, qui voit to
Entend tout, est partou

PHILIPPE.

Écoutez, le bruit d'un cabriolet! il s'arrête. C'est monsieur qui rentre.

(On entend au dehors : Porte, s'il vous plaît!)

JACOB.

Maman, je vais ouvrir la porte.

SCÈNE X.

LES MÊMES; M. DE SELMAR, LAFLEUR.

M. DE SELMAR, parlant à Lafleur.

Non, ce n'est pas la peine de rentrer le cabriolet, qu'il attende à la porte, je ressortirai peut-être tout à l'heure. (Descendant le théâtre, et à part.) Tout s'est passé à merveille : parti hier pour Rouen, revenu ce matin; et personne ne s'en est seulement douté. Quand on le veut bien, on est toujours maître de ses secrets. Moi je ne me confie jamais à mes domestiques; aussi, ils ne savent rien de mes affaires. Allons, la perte ne sera pas aussi considérable que je le croyais. Que je trouve ce matin seulement une soixantaine de mille francs, je fais face à tout, et mon crédit n'aura pas éprouvé la moindre atteinte.

AIR du vaudeville des Habitants des Landes.

Qu'un négociant fléchisse,
Ou qu'un mari soit trompé;
Qu'un autre nous éblouisse
Par un crédit usurpé;
C'est du secret, du mystère,
Que tout dépend dans Paris
En amour, comme en affaire,
Pour les banquiers, les maris,
Tout va bien (*Bis.*)
Quand personne ne sait rien,

Tout va bien
Quand personne ne sait rien.

TOUS, à part.

Tout va bien,
Il ne peut nous cacher rien.

M. DE SELMAR.

Bonjour, Annette; je ne t'ai pas vue ce matin, je suis sorti de bonne heure.

ANNETTE.

C'est vrai, monsieur.

M. DE SELMAR, à madame Jacob.

Mes journaux? (Jacob les lui donne.) Voyons la rente.

PHILIPPE, qu'on a vu causer avec Lafleur, s'approchant d'Annette, lui dit tout bas.

Eh bien! tout s'est passé comme je vous l'avais dit; je ne me suis pas trompé d'une syllabe; mais les maîtres sont d'une confiance, d'une bonhomie!... Ce n'est pas nous qu'on abuserait ainsi.

ANNETTE.

Non, sans doute.

JACOB, bas à Annette.

Vous ne m'avez pas dit à quelle heure, au boudoir?

ANNETTE, vivement.

A trois heures, par le petit escalier, et taisez-vous!

M. DE SELMAR.

Il n'y a pas de lettres?

Mme JACOB.

En voici une qu'un commissionnaire a apportée, et qui doit être importante, car il a attendu deux heures et ne s'en est allé que quand il a eu perdu patience.

M. DE SELMAR, à part, après avoir parcouru la lettre.

Ah! mon Dieu! c'est de la part de ce riche propriétaire de Marseille, celui qu'on nous a proposé pour gendre! (Haut.

Et il ne m'a pas trouvé, et on l'a fait attendre! (A madame Jacob.) S'il revenait quelqu'un de la part de M. Raymond, ou bien si M. Raymond venait lui-même, qu'on le fasse monter sur-le-champ, qu'on le conduise dans mon cabinet. Entendez-vous, Philippe, et avec les plus grands égards.

(Il sort par le grand escalier.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; excepté M. de Selmar.

PHILIPPE.

M. Raymond! qu'est-ce que cela veut dire?

Mme JACOB.

Connaissez-vous cela?

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu! non.

JACOB.

Ni moi.

ANNETTE.

Ni moi; je n'en ai jamais entendu parler.

(Ils sont tous quatre réunis, et forment un groupe.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; M. RAYMOND, en habit de ville très-riche.

RAYMOND, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, restez à vos chevaux; je n'ai pas besoin qu'on me suive, je m'annoncerai bien moi-même. (Aux quatre domestiques qui se retournent.) M. de Selmar est-il rentré?

PHILIPPE.

Oui, monsieur. (Le regardant.) Ah ! mon Dieu!

ANNETTE, de même.

Comment ! il se pourrait ?

Mme JACOB.

C'est le monsieur de tout à l'heure.

JACOB.

C'est le commissionnaire !

RAYMOND, froidement.

Voulez-vous bien me conduire vers lui, et annoncer M. Raymond ?

PHILIPPE.

Comment ! vous êtes M. Raymond ?

ANNETTE, aux trois autres.

C'est M. Raymond.

JACOB et Mme JACOB.

M. Raymond !

RAYMOND.

Oui, lui-même. (A part.) Je conçois leur surprise ; et voilà un événement qui ouvre un vaste champ aux conjectures. Heureusement je n'ai rien à craindre : je ne suis pas leur maître ; et comme ils ne me connaissent pas, je puis, je crois, défier leur curiosité.

PHILIPPE, se rangeant, et montrant l'escalier.

Si monsieur veut prendre la peine de monter, Lapierre, qui est dans l'antichambre, annoncera monsieur.

(Raymond sort par le grand escalier.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; excepté Raymond.

PHILIPPE, les rassemblant tous autour de lui.

Eh bien! mes amis, concevez-vous ce que cela veut dire? Voilà bien une autre aventure!

Mme JACOB.

Ce matin, en commissionnaire, et une heure après, en beau monsieur!...

JACOB.

Je voudrais bien savoir s'il était déguisé ce matin, ou s'i l'est maintenant.

PHILIPPE.

Quel qu'il soit, nous découvrirons ce mystère, il y va de notre honneur; et, pour moi, je pense d'abord... (On entend une sonnette.) C'est monsieur qui m'appelle. Il n'y a rien d'insupportable comme les maîtres; ils vous sonnent toujours quand on est occupé.

ANNETTE.

C'est égal, ce M. Raymond avait des intentions; et puisqu'il est venu déguisé, mon avis est que... (On entend une autre sonnette.) C'est madame qui a besoin de moi. Là, c'est comme un fait exprès! je vous demande s'il y a moyen de rien savoir!

(Les deux sonnettes se font entendre en même temps.)

Mme JACOB.

Mais allez donc; monsieur et madame s'impatientent.

AIR : Quel carillon.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre!
Quel carillon
Retentit dans la maison!

JACOB.

Il part, c'est bon !
Au boudoir je vais me rendre;
Attention !
N'oublions pas la leçon.

TOUS.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre !
Quel carillon
Retentit dans la maison !

(Philippe et Annette montent par le grand escalier, Jacob se glisse par le petit.)

SCÈNE XIV.

Mme JACOB, seule.

Je n'en reviens pas. Et comment pénétrer ce mystère? Dire qu'il était là tantôt avec une simple redingote brune, et maintenant (Allant à la porte, et regardant dans la rue.) un bel équipage, deux chevaux gris, deux laquais et un cocher d'une ampleur ! il paraît qu'on ne maigrit pas à son service. (A la cantonade.) Entrez donc, monsieur, entrez donc! vous devez avoir froiddans la rue; et si vous vouliez vous chauffer un instant au poêle...

SCÈNE XV.

Mme JACOB, MORODAN, en grosse redingote garnie de fourrure.

MORODAN, entrant.

Ma foi, madame, ce n'est pas de refus; mais c'est que j'ai là mes bêtes. (Parlant au dehors.) Là, là, Petit-Gris! Saint-Jean, veillez un peu à mes chevaux.

Mme JACOB.

Monsieur ne nous avait pas encore fait l'honneur de venir nous voir.

MORODAN, s'asseyant près du poêle.

Non, madame : nous sommes arrivés depuis peu de Marseille, et nous y retournons bientôt, car je crois que nous ne sommes ici que pour nous marier.

Mme JACOB.

Vous marier!

MORODAN.

A ce que m'a dit Saint-Jean, le domestique de monsieur; car je ne suis à son service que depuis trois jours; il m'a pris dans *les Petites Affiches*, une feuille purement littéraire, avec laquelle je suis habituellement en rapport; oui, c'est là que monsieur a trouvé ma notice : « *Morodan, cocher-expert, connu pour aller vite.* » Avec moi, il faut ou qu'on verse ou qu'on arrive, je ne connais que cela.

Mme JACOB.

Vous dites donc que vous allez vous marier? M. Raymond, votre maître, est donc veuf?

MORODAN.

Non, nous sommes garçon, toujours à ce que m'a dit Saint-Jean. Monsieur avait un neveu avec qui il s'est brouillé, et qu'il est venu, je crois, chercher à Paris.

Mme JACOB.

Vous y êtes donc établi dans ce moment?

MORODAN.

Oui, nous demeurons rue de Tournon, n° 32; la maison est à nous, et justement, dans ce moment, nous avons besoin d'un portier.

Mme JACOB.

Ah! vous avez besoin... (A part.) Maudit cocher! il n'arrivera pas.

MORODAN, parlant de sa place, aux chevaux.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vous disais! entendez-vous le démon! Ohé! oh! là, là. Ce Petit-Gris ne peut pas rester en place : aussi, c'est la faute de monsieur, qui ce matin nous a fait attendre deux heures au détour de la rue.

Mme JACOB.

Comment! ce matin vous l'avez attendu? Sur les neuf heures, n'est-ce pas?

MORODAN.

Oui, mais c'est une aventure, un déguisement; il ne faut pas dire...

Mme JACOB.

Je sais ce que c'est. Il est arrivé ici en redingote brune, en petite perruque.

MORODAN.

Je vois que vous êtes au fait. Eh bien! alors, dites-moi donc ce que cela veut dire?

Mme JACOB, à part.

Il s'adresse bien!

MORODAN.

Il y avait une heure que je rongeais mon frein, quand monsieur est accouru. « Vite, rue Saint-Lazare, au débit de tabac... » fouette cocher! Nous arrivons : monsieur se précipite dans la boutique; et, du haut de mon siége, j'entends qu'on demande des renseignements sur un jeune homme qui demeure dans la maison, au second étage.

Mme JACOB.

Je comprends, il nous aura écoutés : c'est le *quiroga*.

MORODAN.

Le *quiroga!*

Mme JACOB.

Oui, oui, allez toujours.

MORODAN.

« Monsieur, reprend la marchande de tabac, le jeune homme dont vous parlez n'est pas rentré hier. »

Mme JACOB.

Je crois bien, c'est cela même; nous y sommes.

MORODAN.

« Mais voici un petit mot qu'il a envoyé à onze heures du soir : *Qu'on ne m'attende point, je ne rentrerai pas.* » Monsieur prend le billet, le regarde. « Dieux! s'écrie-t-il, quelle écriture, il serait possible! »

Mme JACOB.

Il a dit cela?

MORODAN.

Ces propres paroles : « Quelle écriture! il serait possible! »

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Soudain nous nous mettons en route,
Et jusqu'ici je l'ai conduit;
Mais dans la voiture sans doute
Il aura r'pris son autre habit.
Tout confondu,
Quand je l'ai vu
En beau monsieur redescendre impromptu,
J' dis : Quels chang'mens!
Si tant de gens
Qui roul'nt carrosse, ou derrière ou dedans,
De mon maître imitant l'allure,
Allaient, s'éveillant en sursaut,
Se trouver des gens comme il faut
En descendant d' voiture!

Je vous le demande maintenant, qu'est-ce que cela signifie?

Mme JACOB.

Eh bien! je me le demande aussi; mais patience, nous sommes sur la bonne route, nous y arriverons.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; PHILIPPE, descendant vivement l'escalier

PHILIPPE.

Madame Jacob, madame Jacob, j'ai des nouvelles.

Mme JACOB.

Et moi aussi.

PHILIPPE, montrant Morodan qui s'est assis auprès du poêle.

Quel est ce cocher étranger?

Mme JACOB.

Il est de la maison de ce M. Raymond.

PHILIPPE, le saluant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur...

MORODAN, se levant et saluant aussi.

Monsieur, c'est moi qui...

PHILIPPE.

Je vous en prie, je suis chez moi : restez donc.

MORODAN.

Du tout, j'ai l'habitude d'être assis ; si vous vouliez prendre mon siége...

PHILIPPE.

Ne faites donc pas attention, je passe ma vie à être debout. Je crois avoir déjà eu l'honneur de voir monsieur ; n'avons-nous pas dîné ensemble chez ce prince russe?

MORODAN.

C'est mon avant-dernière maison. Nous nous sommes aussi rencontrés quelquefois à l'Opéra.

PHILIPPE.

L'année dernière ; cette année, nous sommes abonnés aux Bouffons.

MORODAN.

Et vous avez bien raison; j'aime mieux ce théâtre, la salle est plus petite, et il fait plus chaud... sous le péristyle.

Mme JACOB.

Eh! messieurs, vous parlerez spectacle une autre fois. (A Philippe.) Racontez-moi vite ce que vous savez. Vous pouvez tout dire devant monsieur; c'est un bon enfant.

PHILIPPE.

Ah! c'est un bon enfant; eh bien! mes amis, le maître de monsieur est un prétendu; il vient pour épouser mademoiselle.

Mme JACOB.

Eh! nous le savons de reste.

PHILIPPE.

Mais l'explication a été chaude, car on entendait leurs voix de l'antichambre.

Mme JACOB.

Et vous n'avez pas écouté?

PHILIPPE.

J'étais de là, l'oreille contre la porte. « Monsieur, (A Morodan.) disait votre maître, on m'a trompé sur votre fortune; je sais que dans ce moment vous êtes gêné. — « Monsieur, disait M. de Selmar, il n'est pas nécessaire de « parler si haut; je vois que vous refusez de vous allier à « nous, mais ce n'est pas une raison pour me perdre. — « Au contraire, je viens pour vous sauver, et j'ai cent mille « francs à votre service; mais c'est à une condition... »

Mme JACOB.

Eh bien! cette condition?

MORODAN.

Oui, quelle est-elle?

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas entendue, car monsieur venait à la porte

qu'il a ouverte. « Philippe ! » Vous comprenez bien que j'étais déjà à dix pas de là, assis près de la croisée, tenant à la main *le Solitaire*, et feignant de dormir, comme quelqu'un qui aurait lu. « Philippe ! » J'étends les bras, je me frotte les yeux... « Descendez et défendez ma porte, je n'y « suis pour personne. — Et nous, reprend votre maître, « passons chez ces dames. » Alors... (On frappe.) Hein, qui est-ce qui frappe ?

Mme JACOB, *tirant le cordon sans regarder.*

C'est égal, allez toujours.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ADOLPHE.

ADOLPHE.

M. de Selmar ?

PHILIPPE, *le regardant.*

Ah ! mon Dieu ! si je ne me trompe...

ADOLPHE.

M. de Selmar ?

Mme JACOB, *à part.*

N'oublions pas la consigne. (*Haut.*) Monsieur est sorti.

ADOLPHE.

Sorti !

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Tu mens, coquin !

PHILIPPE, *à demi-voix.*

Monsieur me reconnait ; moi aussi, je reconnais monsieur. Lundi dernier, la nuit, le mur du jardin... oh ! je n'ai rien dit.

ADOLPHE, lui donnant une bourse.

Prends, et tais-toi.

PHILIPPE.

Je prends, et je me tais. (Bas.) Monsieur est chez lui.

ADOLPHE, de même.

C'est bon. (Haut à madame Jacob.) Vous dites donc que monsieur ne reçoit pas ; il y a pourtant une voiture à la porte.

Mme JACOB.

C'est égal, dès que monsieur dit qu'il n'y est pas. (A part.) Est-il obstiné !

PHILILPE, bas.

C'est la voiture d'un futur.

ADOLPHE.

Un futur !

PHILIPPE, bas.

Il vient pour épouser.

ADOLPHE, à part.

Épouser ! c'est ce que nous verrons... Mais je suis bien bon, n'ai-je pas la clef? et cet escalier dérobé... (Haut.) Adieu, adieu, mes amis ; puisque votre maître n'est pas visible, je reviendrai demain.

(Il fait semblant de sortir par le fond, et se glisse par le petit escalier.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES ; excepté Adolphe.

Mme JACOB.

Eh bien donc, monsieur Philippe, continuez, puisqu'enfin le voilà parti.

PHILIPPE.

Parti... Ah ! madame Jacob !

Aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir?

Mme JACOB.

Comment !

PHILIPPE.

Il est monté par le petit escalier.

Mme JACOB.

Vous l'avez vu ?

PHILIPPE.

Oui, sans doute. Il parait qu'il connaît le chemin ; et puisqu'il faut tout vous dire, c'est le jeune homme de l'autre soir, le monsieur aux louis d'or.

Mme JACOB.

J'y suis ; c'est le manteau de ce matin, ce monsieur qui venait pour...

PHILIPPE.

Ou pour... car nous ne savons pas encore au juste ; mais, je vous le demande, madame Jacob, quelles mœurs !

MORODAN.

C'est pourtant vrai, quelles mœurs ! Ce n'est pas dans notre classe que...

PHILIPPE.

Moi, je ne loge pas au premier, je ne suis qu'un laquais ; mais, si j'épouse Annette, c'est que je sais à quoi m'en tenir. Mademoiselle Annette est la sagesse même.

Mme JACOB.

Oh ! oui, la sagesse même. Où donc est ce petit Jacob ? (Appelant.) Jacob !... Moi qui avais une commission à lui donner !

SCÈNE XIX.

LES MÊMES ; ANNETTE.

ANNETTE.

Ah ! mes amis ! si vous saviez, l'émotion et surtout la surprise...

PHILIPPE.

Eh bien ! Annette ? ma chère Annette ! elle se trouve mal !

Mme JACOB.

Tenez, c'est des vapeurs dans le genre de madame.

ANNETTE.

Ce ne sera rien. Le flacon de ma maîtresse, dans mon tablier...

PHILIPPE, prenant le flacon dans la poche d'Annette.

Le voilà... elle revient.

ANNETTE.

Dans un autre moment, il y aurait eu de quoi se trouver mal tout à fait... Imaginez-vous que, tout à l'heure, dans le boudoir de madame, où j'étais à travailler seule, voilà que tout à coup nous entendons, c'est-à-dire j'entends madame qui crie : « Annette ! Annette ! ouvrez, pourquoi êtes-vous enfermée ? »

PHILIPPE.

Vous étiez enfermée !

Mme JACOB.

Mais où donc est Jacob ? je croyais qu'il était là !

ANNETTE.

Oui, je ne sais comment, par inadvertance. Enfin je me dépêche le plus possible ; j'ouvre, et je vois ma maîtresse et sa fille, avec monsieur et cet étranger... M. Raymond.

PHILIPPE.

Comme je vous le disais tout à l'heure, ils étaient passés chez ces dames.

ANNETTE.

« Annette... sortez, » me dit ma maîtresse, et la porte se referme.

PHILIPPE.

Il fallait faire comme moi, écouter.

ANNETTE.

Impossible, ils parlaient à voix basse ; mais que disaient ils ? voilà ce que je ne pouvais deviner ; aussi la curiosité, l'impatience, d'autres idées encore, tout cela réuni fait que je n'y puis plus tenir ; je tourne le bouton de la porte, et j'entre audacieusement. « Madame a sonné ? — Du tout, mademoiselle. — Je demande pardon à madame, je suis certaine d'avoir entendu sonner. — Vous vous êtes trompée, laissez-nous. » Dans ce moment, la porte, que j'avais laissée tout contre, s'ouvre avec fracas ; un jeune homme se précipite...

MORODAN.

Parbleu ! celui de tout à l'heure.

PHILIPPE.

Je vous disais bien qu'il était monté.

ANNETTE.

En l'apercevant, mademoiselle jette un cri...

MORODAN.

Décidément c'était pour mademoiselle.

ANNETTE.

Mais le jeune homme regarde l'étranger.

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu ! ils vont se battre !

MORODAN.

Mon maître, se battre ! (A Philippe.) Monsieur, voilà nos deux maisons brouillées.

ANNETTE, ayant l'air de reprendre haleine.

Le jeune homme regarde l'étranger, s'élance vers lui... Celui-ci lui tend les bras, et ils s'embrassent tous deux, tandis que monsieur, me poussant par les épaules, me met hors du cabinet, et tout cela si rapidement que j'ai à peine le temps de me reconnaître ; je descends, je me trouve mal, et voilà.

PHILIPPE.

AIR de Turenne.

Mais que veut dire ce mystère ?
Et quels sont ces deux inconnus ?

ANNETTE.

Est-ce son fils ?

Mme JACOB.

Est-ce son père ?

MORODAN.

Attendez donc !... je n'y suis plus.

TOUS.

Nos soins seraient-ils superflus?

Mme JACOB.

Faut-il souffrir que par de tels outrages
Un maître ainsi blesse nos intérêts ?

PHILIPPE.

Garder pour eux tous leurs secrets,
C'est presque nous voler nos gages.

C'est fini ; au moment où nous croyions tenir le fil, le voilà plus embrouillé que jamais, et nous n'y sommes plus.

MORODAN.

Il est de fait que vous n'y êtes plus.

Mme JACOB.

Et dire que nous ne pourrons pas pénétrer ce mystère !

SCÈNE XX.

LES MÊMES; JACOB.

JACOB, *descendant le petit escalier.*

Ma mère, madame Jacob... ohé... les autres !

Mme JACOB.

Ah ! le voilà enfin... Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

JACOB.

Allez, de fameux événements ! et je peux vous en apprendre, car je connais toute la manigance.

TOUS.

Il serait possible !

Mme JACOB, *le caressant.*

Quand je vous le disais, est-il gentil ! Parle donc, mon enfant.

TOUS.

Eh ! oui, parle vite.

PHILIPPE.

Mais par quel moyen as-tu appris ?...

JACOB.

Par quel moyen ? ça c'est mon secret à moi, vous ne le saurez pas; mais pour celui de nos maîtres, c'est différent Imaginez-vous donc que M. Adolphe, qui vient d'arriver, est le neveu de M. Raymond.

ANNETTE.

Son neveu !

MORODAN.

Notre neveu !

JACOB.

Eh! oui vraiment! il était dans la disgrâce de son oncle, au sujet d'un mariage qu'il avait refusé à Marseille. Alors, il était venu ici à Paris, et il était tombé amoureux de mademoiselle.

Mme JACOB, à Philippe.

Amoureux de mademoiselle, vous le voyez.

PHILIPPE.

Parbleu! c'est moi qui vous l'ai dit.

MORODAN.

Du tout, vous disiez de madame.

ANNETTE.

Laissez-le donc achever.

JACOB.

Étant sans fortune, et brouillé avec son oncle, il n'osait pas lui parler de son amour et demander son consentement; d'un autre côté, M. de Selmar lui aurait refusé sa fille. Alors, depuis quelques jours, et sans en parler à personne, ils s'étaient mariés secrètement.

TOUS.

Secrètement!...

ANNETTE.

Vous voyez, monsieur Philippe, avec vos idées... moi j'étais bien sûre que ma maîtresse...

JACOB.

Là-dessus, des reproches, des explications, des pardons avec des sanglots; mon père! ma fille! et ainsi de suite. Finalement, il a été convenu que, pour l'honneur de la famille, cela serait tenu secret; que le mariage ne serait censé avoir lieu qu'aujourd'hui; qu'on allait tout préparer pour cela, et qu'on ne parlerait pas des soixante mille francs que M. Raymond doit prêter à notre maître. Alors, ils se sont tous réconciliés et sont enfin sortis du boudoir; (Bas à Annette.) heureusement pour moi, car j'étouffais.

ANNETTE, bas, d'un air d'intérêt.

Comment ! vous étouffiez ?

JACOB, de même.

Oui, cette armoire, où vous m'aviez fait cacher, était s étroite!

ANNETTE, de même.

Taisez-vous, voici ces messieurs.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES; M. DE SELMAR, M. RAYMOND, ADOLPHE.

M. DE SELMAR.

Mon cher Raymond, mon cher Adolphe, si vous saviez combien je suis heureux de cette alliance ! mais vous sentez comme moi que la plus grande discrétion...

RAYMOND.

Moi, d'abord, je vous réponds de mes gens.

M. DE SELMAR.

Moi des miens; et la bonne raison, c'est qu'ils ne savent rien.

PHILIPPE, à Adolphe.

J'espère que monsieur est content de moi, et que maintenant qu'il va être notre maître, il ne m'oubliera pas.

M. DE SELMAR.

Comment ! Philippe, vous savez...

PHILIPPE.

Oui, monsieur : les bonnes nouvelles se répandent vite, et comme madame nous avait promis que le jour du mariage de mademoiselle...

M. DE SELMAR.

En effet. Eh bien ! quand ma fille se mariera, ce qui ne va pas tarder, nous verrons.

PHILIPPE.

Ah ! monsieur, je suis tranquille; c'est comme si c'était déjà fait.

M. DE SELMAR.

Hein ! qu'est-ce que cela signifie?

PHILIPPE.

Que, quand même nous connaîtrions la vérité, ce n'est pas avec des domestiques aussi fidèles et aussi dévoués à leurs maîtres qu'il y a jamais rien à craindre.

RAYMOND, bas à M. de Selmar.

Ils sont au courant de tout.

M. DE SELMAR.

Puisque vous étiez si bien instruits, pourquoi dès hier ne m'avoir pas averti ?

ANNETTE.

Monsieur sait bien qu'hier c'était impossible.

M. DE SELMAR, troublé.

Ah ! c'était... Allons, ils n'en ont pas manqué un.

RAYMOND.

Ce n'est pas étonnant; si vous aviez pris les mêmes précautions que moi...

Mme JACOB, faisant la révérence à M. Raymond.

Puisque monsieur n'a pas de portier pour sa maison de la rue de Tournon, n° 32, s'il voulait prendre mon fils Jacob...

RAYMOND.

Comment ! vous savez qui je suis ?

Mme JACOB.

Qui ne connaît M. Raymond, riche propriétaire de Marseille ?... J'ose croire que monsieur en serait content, et que pour le zèle, l'activité et la discrétion...

RAYMOND.

Oui, il est à bonne école.

M. DE SELMAR, bas à Raymond.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? et quel parti faut-il prendre pour échapper à la maligne curiosité de ces argus ?

RAYMOND.

Aucun, mon cher ami ; et puisqu'on ne peut se soustraire à cette surveillance intérieure, à cette inquisition domestique ; puisqu'il est impossible de leur cacher aucune de nos actions, tâchons qu'elles soient toujours telles qu'on n'y puisse rien blâmer, et rappelons-nous toujours ce poëte qui disait :

« La loge du portier
« Est le vrai tribunal où se juge un quartier. »

VAUDEVILLE.

AIR : Dieu ! que c'est beau ! (*La Petite Lampe merveilleuse*)

RAYMOND, à Jacob.

De mon hôtel je te crois digne
D'être portier : sois donc heureux ;
Mais retiens bien cette consigne :
Quand il viendra quelques fâcheux,
Ferme bien la porte sur eux :
Mais lorsque vient l'humble mérite,
Quand la beauté me rend visite,
Sur-le-champ en portier discret :
Le cordon s'il vous plaît !

M. DE SELMAR.

Qu'une maison soit opulente,
Que le maître occupe un emploi ;
Soudain l'amitié diligente
Frappe à la porte... Ouvrez, c'est moi ;
Croyez à mon zèle, à ma foi ;
Mais le jour du malheur arrive,
Soudain l'amitié fugitive
S'écrie, en faisant son paquet
Le cordon s'il vous plaît.

PHILIPPE.

Des demandeurs la foule est grande,
Et même chez nos grands seigneurs
Chacun en veut, chacun demande
Ou de l'argent ou des honneurs.
L'un voudrait avoir une place,
L'autre, se courbant avec grâce,
Dit, en présentant son placet :
Un cordon, s'il vous plaît!

MORODAN.

Moi, j'en conviens, de la Turquie
J'aime assez les goûts et les mœurs;
On y vit sans cérémonie,
On y meurt plus gaîment qu'ailleurs;
Sitôt qu'un muet vous arrête,
Loin de fuir pour sauver sa tête,
On dit, en baissant son collet :
Le cordon, s'il vous plaît!

JACOB, au public.

Que de portiers, dans leur paresse,
Craignent de tirer le cordon!
Moi, messieurs, je voudrais sans cesse
Avoir du monde à la maison;
Aussi, messieurs, je vous exhorte
venir souvent à ma porte
Dire en prenant votre billet :
Le cordon, s'il vous plaît!



L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU

OU

LA CHANSON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET VARNER.

Théatre du Gymnase. — 25 Février 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE VALCOUR, chef de division	MM. DORMEUIL.
M. DUMONT, chef de bureau.	PRÉVAL.
VICTOR, jeune employé	ALFRED.
BELLE-MAIN, vieil expéditionnaire. . . .	BERNARD-LÉON.
EUGÉNIE, fille de M. de Valcourt.	Mlle MINETTE-LAFORÊT.

DEUX GARÇONS DE BUREAU.

Dans un ministère.



L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU

OU

LA CHANSON

L'intérieur d'un bureau, dont le fond est occupé par une grande tablette contenant des cartons et des dossiers. — A la droite du spectateur dans le fond, la porte d'entrée qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le mur extérieur, le mot : *Escalier*, écrit en gros caractères. A gauche une croisée. Sur un plan plus avancé, à droite, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division, 3e bureau,* M. Dumont, *chef.* Sur le même plan, à gauche, une autre porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division. Le cabinet du chef de division est à droite.* — Une grande table au fond. A gauche une table. A droite une autre table garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé de bureau, cartons, papiers, encrier, plumes, canif, grattoir. Un vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté une petite manne d'osier pour mettre les vieux papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, devant la table à gauche, et écrivant.

Personne encore au ministère ! il est à peine huit heures, et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes créan-

ciers s'établissent de si bon matin à ma porte que je suis forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien son bon côté, et si tous les employés étaient aussi exacts que moi... il faudra que je soumette cette idée-là à Son Excellence. (Écrivant.) Recette pour faire arriver les commis de bonne heure: Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... ma foi, ce plan me sourit, et il faut que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi je ne connais que cela: quand on est au bureau, il faut s'occuper.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier!
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche... sur le papier.
O perspective aimable et séduisante!
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR, BELLE-MAIN, le parapluie et une liasse de papiers sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

VICTOR.

Eh! c'est M. Belle-Main, notre expéditionnaire!

BELLE-MAIN, en entrant, accroche son chapeau à un portant.

Est-ce que je serais en retard? (Regardant sa montre.) Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà! monsieur Victor, vous avez donc été diminué?

VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais: « C'est peut-être là-dessus que « M. le chef de division doit prendre les fonds de cette gra- « tification que l'on me promet depuis cinq ans, » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

VICTOR.

Je comprends; mais comment, vous, monsieur Belle-Main, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple; cela vous est bien dû.

BELLE-MAIN.

M'en préserve le ciel! tenez, jeune homme, vous voyez ce bureau et ce fauteuil; il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire mon canif, mes plumes et mon parapluie; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres, combien j'en ai vu entrer et sortir; combien cette main a copié de lettres de diminutions, suppressions et réformes définitives! tout a été changé, ou renversé, tout, excepté mon fauteuil, qui, malgré ces oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui; je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.

VICTOR.

Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété?

BELLE-MAIN.

Jamais.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Loin d'imiter maint camarade
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade,
Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain,
Qu'il eût bravé
Sans ce poste élevé.
Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs :
Ne soyons rien... pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients ?

BELLE-MAIN.

Sans doute : ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas ; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration ; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment, Belle-Main, il serait possible ! vous êtes amoureux ?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire depuis quatre heures du soir jusqu'à... et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six ; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment, mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte ?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien ! mon cher, priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, *vivement.*

Non pas.

VICTOR, *montrant son fauteuil.*

Sur place, une gratification tous les ans ; je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant ; comme vous y allez !

VICTOR.

Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous ; ce n'est pas avec cent louis de traitement (*A part.*) et mille écus de dettes (*Haut.*) qu'on peut demander en mariage une jeune personne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rentes.

BELLE-MAIN.

Peut-être.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Monsieur le chef vous trouve du mérite;
Il vous salue, et d'un air amical !
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal;
Pour avancer c'est là le principal :
Trop heureux les commis ingambes !
Ah ! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans mes jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

VICTOR.

C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus. (Belle-Main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes, et se dispose à écrire.) Au fait, ce cher Belle-Main a raison ; je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division, mais il me reçoit avec plaisir; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger, parce que, comme tant d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (Il fouille dans sa poche.) Où l'ai-je donc mise ? (Il cherche encore.) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (Il cherche dans ses poches.) Il me semble que je l'avais sur moi ; non, je me rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier *tellière*. Ce sera comme l'autre jour : cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse... (Feuilletant plusieurs papiers.) Ah ! (Avec joie.) J'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

AIR : Vers le temple de l'hymen. (Amour et mystère.)

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins, je le soupçonne;
Il n'a dû venir personne,
Courons, et reprenons-les.
Sans cela, mauvaise affaire;
Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant :
Monsieur, ne vous en déplaise,
Vous chantiez, j'en suis fort aise,
Eh bien! sautez maintenant.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête!... Hein! j'entends un équipage. (Il se lève et va regarder par la fenêtre.) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration, (Montrant son parapluie.) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (Regardant par la porte qui est en face de la croisée.) Eh mais! c'est M. de Valcour, et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire.

(Il retourne à son bureau.)

SCÈNE IV.

BELLE-MAIN, à son bureau; M. DE VALCOUR, suivi d'un GARÇON DE BUREAU qui tient son portefeuille et des papiers, EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de Son Excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

Le sujet servait un peu mes efforts.

M. DE VALCOUR.

C'est clair : tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

EUGÉNIE.

Est-ce juste, aussi ! Vous le recevez, vous lui faites accueil, il conçoit des espérances, et maintenant...

M. DE VALCOUR.

AIR du vaudeville du Jaloux malade.

Tiens, Victor a trop de jeunesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra parvenir.

M. DE VALCOUR.

Il n'a pas l'ombre de richesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il voudra s'enrichir.

M. DE VALCOUR.

Il est léger, plein d'imprudence;

Lorsqu'il travaille, c'est, je croi,
A tout autre chose qu'il pense...

EUGÉNIE.

Ah! tant mieux; c'est qu'il pense à moi.

Enfin tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

M. DE VALCOUR, la caressant.

Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit?

EUGÉNIE.

Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

M. DE VALCOUR.

Du goût, un peu de littérature, le tort d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

EUGÉNIE.

Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

M. DE VALCOUR.

Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit; mais ici, je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi et peu assidu. (Apercevant Belle-Main.) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (Allant à lui.) Bonjour, mon cher Belle-Main; voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.

Ce sera fait, monsieur, si on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il était arrivé avant moi; vous voyez son chapeau.

AIR : Quand j' n'ai pas l' sou.

Depuis trois jours son ardeur est extrême;
C'est le modèle des commis;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis !
De la plus humble des demeures
Fort ponctuel à m'exiler,
Vers mon bureau quand on me voit aller,
Chaque bourgeois se dit : Voilà neuf heures,
Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même ?

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, à M. de Valcour.

Vous l'entendez. (A Belle-Main.) Ah! mon Dieu! monsieur, que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! monsieur le chef de division a daigné vous dire officiellement?...

EUGÉNIE, à Belle-Main avec timidité.

Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais les honneurs; si j'osais vous prier...

M. DE VALCOUR, bas à sa fille.

Aujourd'hui; y pensez-vous?

BELLE-MAIN.

Me prier, mademoiselle, de quoi?

EUGÉNIE.

De venir demain passer la soirée.

M. DE VALCOUR.

Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plusieurs lettres d'invitation que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

M. DE VALCOUR.

Cependant vous les avez copiées?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur; mais je ne les ai pas lues.

M. DE VALCOUR.

Adieu, mon cher Belle-Main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau, priez-le de m'attendre ici, je lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (A sa fille.) Viens, ma chère Eugénie.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

EUGÉNIE, à Belle-Main.

Adieu, monsieur, à demain.

BELLE-MAIN.

Certainement, mademoiselle. (A part.) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (Haut et saluant Eugénie.) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux (En ce moment, Eugénie, qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-

main ait fini sa phrase.) avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (Levant les yeux et s'apercevant qu'Eugénie est entrée.) et cætera; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

SCÈNE V.

BELLE-MAIN, seul.

Quel bonheur! aller passer demain la soirée chez le chef de division!... depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en faveur; et voilà une belle occasion pour toucher deux mots de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (Il prend une plume, qu'il taille et qu'il apprête tout en parlant.) Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant, on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingote de Louviers, le pantalon pareil, et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

AIR : Ah! que de chagrins dans la vie. (*Lantara.*)

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer :
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.

(Il va s'asseoir au bureau.)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation d'*homme*

discret, qui a son côté utile, (Montrant les papiers qui sont sur son bureau.) parce que tout le monde s'adresse à moi; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les I; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever...

(Il écrit et, lisant ce qu'il écrit, il continue.)

« Et pour éviter mainte erreur,
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur...

(Interrompant son ouvrage.)

Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela.

(Il continue d'écrire.)

« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur...
« De lire les lettres qu'il signe. »

(Il écrit toujours en parlant.)

Ce n'est pas que M. Dumont ne soit un très-brave homme, intègre, délicat, mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire; j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu. Ah! mon Dieu! voilà une tache d'encre, quand j'en étais au dernier mot!

SCÈNE VI.

BELLE-MAIN travaillant, DUMONT.

DUMONT, encore sur l'escalier.

C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

BELLE-MAIN.

J'entends, je crois, notre chef de bureau.

DUMONT, entrant et toujours à la cantonade.

Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (A part.) j'ai dîné hier chez lui, (A la cantonade.) et ce petit qui vient quelquefois... (A part.) diable, je dois dîner chez lui demain! (A la cantonade.) Du reste, je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les dîners en ville; pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze et un estomac de fer; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

BELLE-MAIN.

Monsieur...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est?

BELLE-MAIN.

M. le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

DUMONT.

C'est bien; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

BELLE-MAIN, à part.

Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. (Haut.) J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

DUMONT.

Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... vous n'aurez donc jamais d'activité?

BELLE-MAIN.

Ma foi, monsieur, j'en ai pour douze cents francs; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin... (Prenant un papier sur le tas.) je vous prie seulement de regarder cette majuscule, comme c'est détaché. Que diable! pour

m'apprécier il ne faut que des yeux; (A part.) mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse.

DUMONT, regardant.

Oui, pas mal; c'est assez net; mais quel est ce travail que vous venez de terminer?

BELLE-MAIN.

Celui-là? oh! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, prenant le papier et lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

DUMONT, à part.

Est-il possible! une chanson contre le ministre! quelle indignité!

AIR de Turenne.

Qui le croirait? malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps!
(A Belle-Main.)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents.

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, à part.

Lui! de l'esprit! qui s'en serait douté
Depuis vingt ans qu'il dissimule?

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN, à part.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quelqu'un qui en vaille la peine. (A Dumont.) Je vous ferai observer, monsieur, que c'est moi, Belle-Main, expéditionnaire; douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

DUMONT.

Il y a commencement à tout, monsieur; vous connaissez très-bien le motif.

BELLE-MAIN.

Moi, monsieur?...

DUMONT.

Il suffit, monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Vous me permetrez bien, monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai, d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas après vingt ans d'exactitude que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort par la porte de l'escalier.)

SCÈNE VII.

DUMONT seul, lisant la chanson.

Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire?... où diable l'esprit va-t-il se nicher? Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement... (Riant.) Ah! ah! c'est qu'elle est fort drôle! une âpreté, un

mordant... Pour quelqu'un qui le connaît, c'est d'une vérité... il y aurait de quoi faire un proverbe. S'il n'était plus en place, je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah ! c'est M. le chef de division.

(Il cache la chanson.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR.

Ah! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

DUMONT.

Comme vous voilà en grande tenue !

M. DE VALCOUR.

Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez combien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle ?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris ?

M. DE VALCOUR, mystérieusement.

De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, étonné.

Est-il possible?

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade; rien n'est plus sûr.

DUMONT, d'un air de doute.

Sûr! mais sûr?

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, d'un air de conviction.

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, à part.

Plus de doute. (Haut.) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix : de grandes vues, une tête vaste; il a été deux fois directeur général et deux fois destitué; voilà des titres, et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (En confidence.) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, de même.

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail...

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux...

DUMONT.

Défiant...

M. DE VALCOUR.

Ombrageux.

DUMONT.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre, (Prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche.) on peut vous divertir.

M. DE VALCOUR.

Comment ?

DUMONT.

Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit...

M. DE VALCOUR.

Qu'est-ce que cela ?

DUMONT, souriant, à l'oreille.

Une chanson.

M. DE VALCOUR, la prenant.

Une chanson, sur notre ex-ministre?

DUMONT, se frottant les mains.

Sur notre ex-excellence !

M. DE VALCOUR, la parcourant.

Parfait, c'est une pièce délicieuse... oh ! mais, c'est lui ! quel est cet air-là ?

DUMONT.

Je l'essayais tout à l'heure sur celui de *Femmes, voulez-vous éprouver*.

M. DE VALCOUR.

Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (Chantant.)

« Pour prévenir plus d'une erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe. »

(Riant.)

C'est que c'est vrai ! l'autre jour encore...

DUMONT.

Mais surtout, le suivant.

M. DE VALCOUR.

Oui, j'y suis.

« Pour être admis auprès de lui,
« Il faut être en grande tenue...

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume,
« La vérité n'entre jamais,
« Sans doute à cause du costume. »

Celui-là est très-fin ! vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (Le regardant.) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi !

M. DE VALCOUR.

Vous-même.

DUMONT.

Allons donc!

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez?

M. DE VALCOUR, riant.

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (Ils rient tous deux.) Allons, convenez-en, que diable ! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance !

M. DE VALCOUR.

Comment donc ! Saint-Phar aime beaucoup les chansons ; ce sont des titres...

AIR du vaudeville du Piége.

Il les tourne fort joliment ;
Rappelez-vous que sa muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

DUMONT.

Mais vous savez que malgré les efforts
Et des loges et du parterre,
La pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie.

(Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.)

DUMONT.

Comment ! vous daignez...

M. DE VALCOUR.

Laissez donc ! des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

SCÈNE IX.

M. DE VALCOUR, au bureau, écrivant, DUMONT, BELLE-MAIN, avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes, et une grande règle.

BELLE-MAIN, à part.

Me voilà ! Après vingt années de services, je sors de mon administration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

DUMONT, l'apercevant.

Eh bien ! qu'est-ce donc que cet attirail?

BELLE-MAIN.

Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce ;

vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vas. Par exemple, c'est la première fois, depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

DUMONT, le regardant avec bonté.

Ce pauvre Belle-Main!

BELLE-MAIN.

Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être même ma place.

DUMONT, lui frappant sur l'épaule.

Comment! vraiment vous avez pris au sérieux?... Allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

BELLE-MAIN.

Que dites-vous?

DUMONT.

Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

BELLE-MAIN.

C'est ce que je me disais, monsieur; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

DUMONT, lui montrant ses effets.

Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec M. le chef de division; un travail...

M. DE VALCOUR, écrivant toujours.

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh! je m'en rapporte à vous. (A Belle-Main.) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné?

BELLE-MAIN, montrant sa flûte, qu'il se dispose à manger.

Non, monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. (A part.) Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, achevant d'écrire.

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, surpris.

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, allons, c'est très-bien, vous ne vous épargnez pas.

DUMONT, riant à contre-cœur.

Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret?

M. DE VALCOUR.

Cela va sans dire. Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites; et, loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

DUMONT.

Vous êtes trop bon; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de Son Excellence; sans cela...

M. DE VALCOUR.

Bien, mon ami; de l'esprit, cela ne gâte rien; mais de la délicatesse avant tout; et ces sentiments-là vous font honneur.

DUMONT.

AIR du Ménage de garçon.

Ah! monsieur, quel plaisir j'éprouve!
Pour moi c'est un bien grand succès
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite et mes couplets.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.

(Il entre dans son bureau, à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE VALCOUR, seul.

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal; mais c'était écrit avec une négligence... cela avait grand besoin d'être retouché, d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les pensées ne sont rien, c'est la manière de les présenter qui fait tout; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume...

Ce n'est pas cela, c'est...

« Ne connaissant pas la coutume,
« La vérité n'entre jamais.

Il n'y a pas de comparaison; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée.

(Il a l'air de corriger encore quelques mots.)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOUR, écrivant toujours; VICTOR, dans le fond.

VICTOR, entrant sans voir M. de Valcour.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons; impossible de retrouver ces maudits couplets! et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment! quel sera surtout celui de M. de Valcour! C'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR, l'apercevant.

Eh! c'est M. Victor, notre jeune poëte. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère.

VICTOR, s'inclinant.

Certainement, monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai là quelques couplets, sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur. (Prenant le carnet; à part.) Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

VICTOR, balbutiant.

Elle est écrite de votre main.

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal; vous ne pouvez peut-être pas lire, mais quand on compose...

VICTOR.

Quoi! vous seriez...

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment! monsieur, ces couplets sont de vous?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins ; ainsi donc, votre avis?

VICTOR, à part.

Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi le modeste. (Haut.) Ma foi, monsieur, je les trouve charmants.

M. DE VALCOUR, gaiement.

Vrai?

VICTOR.

Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis; je me permettrai seulement une observation : ces couplets sont très-piquants, mais en même temps très-hardis; et ne craignez-vous pas?...

M. DE VALCOUR.

Pourquoi donc craindre? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et de qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

VICTOR.

Monsieur, je n'oserai jamais.

M. DE VALCOUR.

Est-ce que vous auriez moins de courage que moi?

VICTOR, à part.

Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai, mais des affaires importantes...

VICTOR, gravement.

Oui, des affaires d'administration...

M. DE VALCOUR.

Et puis je n'osais pas trop rentrer dans le salon ; il doit y avoir bien du changement dans ce moment, n'est-il pas vrai ?

EUGÉNIE.

Sans doute : quand je suis arrivée, la figure de l'huissier était aussi lugubre que son habit; le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants : jamais je ne l'ai vu si sévère ; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et tout en causant avec moi de sa campagne et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie, elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence !

EUGÉNIE.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible !

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais, on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, reprenant vivement le carnet des mains de Victor.

Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

M. DE VALCOUR, très-ému.

Rien, rien; je vous expliquerai tout à l'heure... (A Eugénie.) Eh bien, après ?

EUGÉNIE.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Cette nouvelle a chassé la tristesse :
Le précepteur caresse les enfants,
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier, que l'influence gagne,
D'un ton plus fier les annonce déjà;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra.

VICTOR, à part.

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle

importance est le secret que je vous ai confié; vous seul en êtes instruit; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets, et déjà, sans doute, vous les avez oubliés?

VICTOR.

Du tout; il est des vers que l'on retient si aisément!

M. DE VALCOUR.

Quoi! vous pourriez abuser...

VICTOR.

Jamais, monsieur; le père d'Eugénie peut être sûr de ma discrétion, et sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre : car je savais déjà les couplets par cœur; je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

M. DE VALCOUR.

Du tout, du tout, mon ami; (A part.) ah! maudite mémoire! (Haut.) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez Son Excellence. (A Eugénie.) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (Eugénie entre dans le cabinet.) Ah! mon Dieu! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation surtout, quelle imprudence! si l'on allait mal interpréter... mais le désinviter serait pire encore; allons, une mesure générale. (A Victor.) Mon cher Victor, courez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade; croyez, mon cher Victor, que je reconnaîtrai un jour votre zèle, et surtout votre silence; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

VICTOR.

Ah! monsieur... (A part.) j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOUR, seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.

C'est une chose affreuse! cette maudite chanson... je n'y suis pour rien; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à Son Excellence!

SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR, DUMONT, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets, et s'il vous était agréable d'en avoir...

M. DE VALCOUR, d'un air froid et sévère.

Comment! monsieur, des copies?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, monsieur? est-ce là ce dont nous sommes convenus? répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef!

DUMONT.

Mais, monsieur, vous disiez tout à l'heure...

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous en avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, monsieur ; c'était moi...

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe ? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître ; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qu'il en adviendra.

(Il entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

DUMONT, seul.

Eh ! mais, Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était enchanté de ces couplets ! (Il regarde par la croisée.) Ah ! mon Dieu, ces équipages dans la cour ! et M. le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour ! J'y suis !... la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne : aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit !... est-on bête comme cela ? Heureusement, on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire agir. (Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une

plume, comme pour se disposer à écrire, puis se levant tout à coup, il continue.) Mais il y a une justice, et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau, et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah ! voici M. Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, entrant sans voir Dumont.

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (Apercevant Dumont.) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure, je suis à vous.

(Il s'assied auprès de la table et écrit quelques lettres, sans faire attention à ce que dit Belle-Main.)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

AIR : Le choix que fait tout le village. (*Les Deux Edmond.*)

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encore au sein de mon bonheur!
(Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.)
Ce vieil habit couvert de cicatrices
Vient malgré moi réveiller ma pitié;

Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café, où j'ai fait un petit *extra*... quarante-cinq sous, pour mon déjeuner; le carafon de Beaune, et le beefsteak de la gratification. Dieu ! m'en suis-je donné !

DUMONT, sans se lever.

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, stupéfait.

Pourquoi donc cela ?

DUMONT, se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là.

BELLE-MAIN.

Hein ! qu'est-ce que vous me dites donc?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair ; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là...

BELLE-MAIN.

Moi, des vers !

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson ?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons !... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire !

DUMONT.

Oh ! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur ; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de

compromettre ses collègues ou ses chefs ; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression! au moment même où j'avais la certitude... Ah çà! monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela? je suis d'un tempérament calme et pacifique et par mon état je suis habitué à rester en place; mais si une fois je me révolutionne... Qu'est-ce que c'est donc que cela ? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore ; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

BELLE-MAIN, *tout à fait hors de lui.*

Oui, monsieur, je ne connais plus rien! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression définitive... Non, monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (*S'asseyant.*) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici M. le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (Prenant son parapluie.) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, entrant sur la scène d'un air rêveur.

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'a fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (Un garçon paraît.) Prévenez ma fille qui m'attend là, dans mon cabinet. (A Victor, qui entre.) Eh bien! mon cher Victor?

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; VICTOR, puis EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (A Eugénie, qui sort du cabinet.) Allons, ma fille, partons. (Il se dispose à sortir avec Eugénie, Belle-Main s'avance pour le saluer.) Eh bien, mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR, à Belle-Main.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers... à ce pauvre Belle-Main !

M. DE VALCOUR, le regardant.

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité, ce matin, votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi ?..

DUMONT, tirant un papier de sa poche.

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment ! c'est pour cela qu'on le renvoie ? Un instant, je ne le souffrirai pas ; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

M. DE VALCOUR, bas à Victor.

Victor, de grâce, songez à votre promesse, (Montrant Eugénie.) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, monsieur, à quoi je m'expose en parlant ; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, avec feu.

Je la dirai, et je le puis sans compromettre personne, car je suis le seul coupable... C'est moi qui l'ai faite.

TOUS.

Vous !

M. DE VALCOUR, à part.

Je respire. (Bas à Victor.) Bien, bien, jeune homme! je reconnaîtrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré ; je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi ! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur ?

VICTOR.

Pourquoi pas ? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite ; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme! cela peut avoir des suites graves ; car, enfin, voilà monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, surpris, regardant M. de Valcour, qui baisse les yeux.

Quoi ! monsieur, c'est vous ?

M. DE VALCOUR, déconcerté.

Que voulez-vous ? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris ; moi, j'ai présenté les choses du bon côté ; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; UN GARÇON DE BUREAU.

LE GARÇON, à M. de Valcour, lui remettant une lettre.

De la part de Son Excellence.

M. DE VALCOUR, prenant la lettre.

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, lisant.

« Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez « adressée, et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. « Je trouve les couplets charmants, quoique un peu durs; « mais quelque forme que prenne la vérité pour se pré- « senter, elle doit toujours être accueillie *avec ou sans cos-* « *tume...* »

DUMONT.

Je reconnais bien là monseigneur; cet homme-là a un esprit!...

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait est charmant. (Continuant la lecture de la lettre.) « Je vous charge de découvrir l'auteur de cette « chanson : il m'a rendu service en me signalant des abus, « et, quel qu'il soit, il mérite une récompense. Je vous prie « donc de m'en proposer une pour lui, etc., etc. »

VICTOR.

Est-il possible !

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, lui donnant une poignée de main.

Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher ; on l'a injustement soupçonné, on lui doit une réparation. Je propose au ministre six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, élevant au ciel ses mains qui tiennent encore le parapluie.

O mademoiselle Charlotte !

M. DE VALCOUR, à Victor.

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de Son Excellence ; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (Montrant Eugénie.) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, faisant le geste d'écrire.

Dieu ! m'en voilà-t-il en perspective ! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite !

DUMONT.

Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître !

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée !

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée !

VAUDEVILLE.

BELLE-MAIN, au public.

AIR : T'en souviens-tu ?

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend,
Car le bonheur dont on nous gratifie

De vous encor dépend en cet instant;
Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime tous;
Daignez, messieurs, pour que je reste en place,
Venir souvent en prendre une chez nous.



TRILBY

OU

LE LUTIN D'ARGAIL

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CARMOUCHE.

Théatre du Gymnase. — 13 Mars 1823.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
JOB MAC-LOF, secrétaire du comte d'Athol.	MM.	BERNARD-LÉON.
JEN-KINS.		ALEXIS.
MÈRE DOUGAL.	Mmes	KUNTZ.
JEANNIE, sa filleule, jeune orpheline . . .		FLEURIET.
TRILBY.		MINETTE-LAFOREST.

JEUNES FILLES. — VIEILLES FEMMES. — PAYSANS.

En Écosse.



TRILBY

OU

LE LUTIN D'ARGAIL

L'habitation de la mère Dougal. — A droite du spectateur, une porte conduisant à la chambre de mère Dougal ; du même côté et sur le second plan une alcôve avec des rideaux ; au fond, la porte d'entrée ; à côté de cette porte une grande croisée ; à gauche, sur le premier plan, la porte d'une autre chambre ; sur le second plan une grande cheminée garnie de tout ce qui est nécessaire au foyer.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, tableau d'une veillée villageoise. — MÈRE DOUGAL est assise dans un grand fauteuil ; à ses côtés JEN-KINS et UNE JEUNE FILLE ; ils occupent la gauche du théâtre. A droite, JEANNIE et DEUX JEUNES FILLES forment un autre groupe. Dans le milieu, DES JEUNES PAYSANNES, occupées à différents ouvrages. DES PAYSANS sont debout derrière les jeunes filles.

JEN-KINS.

Eh bien ! mère Dougal, racontez donc toujours.

JEANNIE.

Oui, ma marraine... C'est amusant... ça fait peur.

MÈRE DOUGAL.

AIR du Mea culpa.

Premier couplet.

Des loups-garous et des démons,
Mes enfants, craignez l'artifice ;
Est un lutin, dans ces cantons,
D'autant plus rempli de malice
Qu'il est jeune, aimable et joli.

TOUTES LES FEMMES.

Dites, dites vite, quel est-y ?
Quel est son nom ?

MÈRE DOUGAL.

C'est Trilby.

TOUTES.

C'est Trilby !

MÈRE DOUGAL.

Deuxième couplet.

Aux femmes il en veut toujours,
Près d'elles il veille et sautille,
Aux veuv's il joue de malins tours,
Des vieill's il cache la béquille,
Aux filles il donne un mari.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Dites, dites vite, quel est-y ?
Quel est son nom ?

MÈRE DOUGAL.

C'est Trilby.

TOUTES.

Quoi ! c'est Trilby !

MÈRE DOUGAL.

Oui, mes enfants, tout le monde vous le dira comme moi, en Écosse, c'est ce qu'on appelle un démon familier, un lutin domestique, tantôt bon, tantôt mauvais; il ne quitte pas l'intérieur de la maison, se tient d'ordinaire dans l'âtre de

la cheminée; c'est lui qui préside aux entretiens de deux vieux amis, aux récits de la veillée, ou aux querelles du ménage.

JEN-KINS.

J'espère que dans le pays il doit avoir de l'occupation!

MÈRE DOUGAL.

C'est encore lui qui apparaît quelquefois aux jeunes filles qui doivent se marier.

JEN-KINS.

Eh bien! voilà Jeannie votre filleule, qui doit épouser cette semaine M. Job Mac-Lof, le secrétaire du château.

UNE JEUNE FILLE.

C'est vrai, Jeannie... si tu allais le rencontrer!

JEANNIE, un peu troublée.

Le rencontrer... Oh! il n'y a pas de danger.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Dieu! que j'aurais peur à ta place.

DEUXIÈME JEUNE FILLE.

Si tu le vois, tu nous le diras.

JEN-KINS.

Et à moi aussi, n'est-ce pas? et puisque nous sommes sur ce sujet, mère Dougal, je ne conçois pas comment miss Jeannie qui, quoique pauvre, descend d'une famille noble... consent à épouser M. Mac-Lof.

MÈRE DOUGAL.

Ça ne te regarde pas.

JEN-KINS.

Si ses parents vivaient encore, eux qui étaient si fiers de leur tribu, ils n'auraient jamais consenti...

MÈRE DOUGAL.

Te tairas-tu!... Il ne s'agit pas de M. Mac-Lof, mais de Trilby.

TOUTES LES FEMMES.

Eh oui! c'est de Trilby.

PREMIÈRE JEUNE FILLE.

Dites donc, mère Dougal, sait-on comment il est fait?

MÈRE DOUGAL.

On assure que c'est un lutin couleur de feu, qui a autour de la tête une couronne d'étincelles.

TOUS.

Serait-il possible!

JEANNIE, souriant.

Ah bien! oui, on dit cela dans le pays, et je le croyais comme vous, mais ce n'est pas vrai.

MÈRE DOUGAL.

Comment! ce n'est pas vrai! et d'où le savez-vous?

JEANNIE.

Mais c'est que, ma marraine...

MÈRE DOUGAL.

Eh bien! me répondrez-vous?

JEANNIE.

C'est que je l'ai vu!

TOUTES, se levant précipitamment.

Elle l'a vu!

JEN-KINS, s'éloignant d'elle.

Oh! mon Dieu!

JEANNIE.

Hier, en conduisant mes chèvres blanches vers la grotte de Staffa, je pensais à ce M. Mac-Lof, que ma marraine veut que j'épouse...

MÈRE DOUGAL.

Et pourquoi pas? vous descendez de la famille des Mac-Ivor, la première du pays, c'est vrai; mais depuis longtemps vous êtes orpheline, sans fortune, réduite à habiter avec

moi cette chaumière, et M. Mac-Lof est secrétaire de monseigneur !

JEANNIE.

Je ne dis pas non, ma marraine... et la preuve, c'est que j'ai consenti et que je vous obéis. Je ne veux pas être plus longtemps à votre charge; mais, tout en rêvant à ces idées-là, je m'étais assise au pied d'un arbre.

AIR : Celle que j'aime tant ! (AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

Premier couplet.

Tout à coup à mes yeux, ô suave merveille !
Apparaît un génie... oui, je crois voir encor
Son front ceint de bleuets et son écharpe d'or,
Et sens comme un baiser qui soudain me réveille !

Deuxième couplet.

Tremblante de frayeur, je respirais à peine :
« Va, ne crains rien, dit-il, tu vois en moi Trilby;
« Je suis ton bon génie, et t'annonce un mari ;
« Que ne puis-je donner ma place pour la sienne ! »

Muette de surprise, je me penchais pour mieux l'écouter : « Adieu, Trilby veille sur toi. » Ce furent ses derniers mots; et il avait déjà disparu à travers les arbres de la forêt; mais en rentrant, à chaque pas, je croyais le rencontrer... Ce matin, je croyais le voir encore, et, au moindre bruit que j'entends, il me semble que c'est lui.

(Mac-Lof entr'ouvre la porte du fond.)

TOUTES, poussent un cri et se sauvent.

Ah !

SCÈNE II.

LES MÊMES; MAC-LOF.

MAC-LOF.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

MÈRE DOUGAL.

C'est vous, Mac-Lof, vous m'avez fait une peur !... Nous étions là à parler de Trilby, et nous avons cru...

MAC-LOF.

C'est cela, vous m'avez pris pour lui.

JEANNIE.

Oh ! non, pas moi.

MAC-LOF.

Je ne conçois pas, mère Dougal, que vous ayez l'esprit aussi faible.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Croire aux lutins, croire à leur existence,
Je le permets aux gens de ce pays :
Mes lumières, mon éloquence
Ne les ont pas encore convertis ;
Sur ce point chacun d'eux ignore
Mes leçons, mes superbes discours,
Mais aux esprits pouvez-vous croire encore,
Vous qui m'entendez tous les jours ?

JEN-KINS.

Comment ! monsieur Mac-Lof, vous ne croyez pas à Trilby ?

MAC-LOF.

Quelle question ! je suis peut-être assez superstitieux pour donner là-dedans ! Par exemple, je ne dis pas, je crois aux sorciers de Macbeth et à la Dame blanche d'Avenel, parce que ce sont des lutins comme il faut, dont il est question

dans les palais et dans les châteaux; mais votre Trilby, un lutin subalterne et vulgaire, un esprit follet, qui habite les chaumières et qui se mêle bourgeoisement des affaires de ménage... Cela fait pitié.

JEN-KINS.

Eh bien! est-ce que c'est une raison pour le mépriser? si nous ne sommes pas assez riches pour en avoir un autre, est-ce que c'est notre faute?

MAC-LOF.

Taisez-vous.

AIR de Turenne.

Oui, jusqu'ici je fus trop débonnaire,
J'aurai recours aux moyens de rigueur.

LES JEUNES FILLES.

Contre Trilby que prétendez-vous faire?

MAC-LOF.

Le dénoncer à monseigneur.
Dans tous les lieux dont il est maître,
Je fais afficher dès demain :
De par milord, défenses au lutin
D'oser jamais y reparaître.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Comment! monsieur Mac-Lof, vous voudriez...

MAC-LOF.

Oui, mesdemoiselles, il faut en imposer aux lutins, farfadets et esprits follets; et il n'y a pour cela qu'une bonne loi contre le vagabondage... Mais, quoique la soirée ne soi-pas avancée, je vous conseille de rentrer chez vous, d'autant que j'ai à parler à la mère Dougal.

UNE JEUNE FILLE.

Le vilain homme! vouloir chasser Trilby!

TOUTES.

Adieu, monsieur Mac-Lof.

MAC-LOF.

C'est bon, c'est bon ; surtout fermez bien la porte.

(Jen-Kins, les paysans et les paysannes sortent.)

SCÈNE III.

MAC-LOF, MÈRE DOUGAL, JEANNIE.

MAC-LOF.

Eh bien! mère Dougal, nos affaires vont bien; j'ai fait part à monseigneur de mon mariage; je ne pouvais pas m'en dispenser, c'est de lui que dépend mon sort.

MÈRE DOUGAL.

A-t-il donné son consentement?

MAC-LOF.

Il a été enchanté... « Savez-vous, m'a-t-il dit, que Jean-
« nie descend des Mac-Ivor, que malgré son manque de
« fortune, il n'est aucun de nous qui ne fût fier d'une pa-
« reille alliance? aussi, je vous donne à cette occasion deux
« mille *jacobus* de gratification. »

MÈRE DOUGAL.

Deux mille *jacobus!* hein, Jeannie! quel mariage!

MAC-LOF.

Oui, c'est bien le meilleur maître qui existe, et puis la considération qu'il a pour moi... Quoique riche et homme d'esprit, vous ne croiriez pas qu'il est très-souvent de mon avis... Il est vrai que je suis toujours du sien, ce qui fait me consulte assez volontiers.

MÈRE DOUGAL.

Et quand veut-il que le mariage ait lieu?

MAC-LOF.

Voilà, par exemple, ce qui est encore vague et indéterminé.

MÈRE DOUGAL.

Et pourquoi cela ?

MAC-LOF.

C'est que monseigneur, qui est retenu dans son fauteuil par un accès de goutte, ne veut pas entendre parler de noce ou de fête avant qu'on ait ramené au château lord Arthur, son fils et mon élève, qui est disparu depuis hier.

MÈRE DOUGAL.

Qu'est-ce que vous m'apprenez donc là? On disait qu'il venait d'achever ses études à Edimbourg et que depuis trois jours à peine il était arrivé dans le pays... Et où est-il allé ?

MAC-LOF.

Courir le monde pour son plaisir, car il est parti avec quelques camarades de collége, et les poches chargées d'or. Je vous le demande, où le trouver ? et quand même je le rencontrerais, il est fort douteux qu'il consente à me suivre, car je suis le précepteur, mais il est le maître.

MÈRE DOUGAL.

C'est fâcheux ; moi qui avais préparé le festin des fiançailles, et qui allais le surveiller...

MAC-LOF.

Ne dérangez rien... il reviendra quand il pourra ; je vais, en attendant, passer chez le tabellion pour le contrat... Ah ! à propos, mère Dougal, vous avez reçu ces trente bouteilles de vin de Porto ?

MÈRE DOUGAL.

Oui, oui, je vous remercie.

MAC-LOF.

Il n'y en a pas de meilleur dans la cave de monseigneur... je connais le bon coin.

JEANNIE.

Comment ! ma marraine, vous me laissez seule ici?

MAC-LOF.

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?

JEANNIE.

Je ne sais, mais, malgré moi, j'ai peur... S'il allait venir !

MAC-LOF.

Eh ! qui donc ?

JEANNIE.

Trilby.

MAC-LOF.

Hein... qu'est-ce qu'elle dit ?

MÈRE DOUGAL.

Rien... c'est une petite sotte qui a peur de tout... Restez ici, miss Jeannie, entendez-vous ? et n'oubliez pas que vous appartenez maintenant à M. Mac-Lof, et que vous êtes sa fiancée.

JEANNIE.

Oui, ma marraine, je tâcherai de m'en souvenir.

MAC-LOF.

Adieu, mistress Dougal, dans un instant je reviens avec le contrat.

(Il sort par le fond et mistress Dougal par la droite.)

SCÈNE IV.

JEANNIE, seule.

Elle est bonne, ma marraine. (Répétant ce qu'elle a dit.) « C'est une petite sotte qui a peur de tout. » Je voudrais bien l'y voir... quand Williams, le fils du fermier, vient ici le soir, et qu'il s'en retourne un peu tard... elle craint toujours pour lui quelque mauvaise rencontre... et elle ne veut pas que moi... Dieu! si j'allais me trouver là face à face... allons... bannissons ma frayeur et n'y pensons plus, si c'est possible...

Voyons, occupons-nous... si je rallumais ce foyer qui s'éteint... non... c'est là qu'il se tient d'ordinaire... voilà mon rouet... travaillons.

AIR nouveau de M. Castelli.

Premier couplet.

Ma mère,
Naguère,
Me disait encor :
Le travail, ma chère,
Est un vrai trésor.
A ses lois docile,
Et soir et matin,
Il faut que sans fin
Je tourne, je file,
Il faut que sans fin
Je file mon lin.

Deuxième couplet.

Fillettes
Jeunettes,
Craignez les esprits,
Alors que vous êtes
Seules au logis.
Pour rendre inutile
Leur mauvais dessein,
Il faut que sans fin
Je tourne, je file,
Il faut que sans fin
Je file mon lin.

Ah! mon Dieu!... j'ai cru entendre du bruit. (Allant au fond du théâtre et ouvrant la fenêtre.) Il me semble avoir entendu marcher, près de cette fenêtre... non, personne. En vérité je ne sais pas maintenant pourquoi j'avais peur!... il avait l'air si doux, si aimable... il ne voudrait pas me faire de mal... D'ailleurs il ne viendra pas!... il m'est apparu une fois par hasard... mais ce n'est pas une raison... il y a tant

d'autres jeunes filles dans le pays ! (Retournant la tête.) Ah ! Trilby... Trilby !

(Trilby s'élance de la fenêtre qui est restée ouverte; il a une robe d'azur, une écharpe d'or et une couronne de bleuets sur la tête.)

SCÈNE V.

JEANNIE, TRILBY.

TRILBY.

AIR de La Clochette.

Me voilà!... me voilà!
Puisque ta voix m'appelle,
Me voilà, me voilà!
Que me veux-tu, ma belle?
Me voilà ! me voilà ! me voilà !

JEANNIE.

Ah ! mon Dieu... (Criant à voix basse et comme si l'émotion l'empêchait de se faire entendre.) A moi, à moi !... à mon secours !...

TRILBY.

Veux-tu déjà me forcer à disparaître?... Qu'ai-je donc de si terrible, et que peux-tu craindre de moi ?

JEANNIE.

Je ne puis vous écouter, je suis fiancée à un autre.

TRILBY.

En quoi puis-je blesser ses droits?... je ne demande rien que de t'obéir ; tu me verras sans cesse occupé à te plaire, à prévenir tes vœux.

AIR : Vainement Almaïde. (*La Caravane.*)

Quelle crainte est ici la tienne?
Sans frayeur contemple mes traits ;
Jenny, Jenny, sois ma souveraine,
Je suis ton esclave à jamais.
De ces lieux, grâce à mon zèle,

La plus riche sera toi,
Car, pour en être la plus belle,
Tu n'as pas besoin de moi.

JEANNIE.

Quoi! vous m'obéirez... vous serez à mes ordres!

TRILBY.

Toujours... à chaque instant.

JEANNIE.

Et qu'est-ce que vous demandez pour cela?

TRILBY.

Un regard, un sourire.

JEANNIE.

Allons... il n'est pas trop exigeant... mais c'est égal, monsieur, je refuse... je ne veux pas faire un marché avec un lutin.

TRILBY.

Eh bien! Jeannie, je ne te demande rien, laisse-moi seulement auprès de toi, laisse-moi te regarder.

JEANNIE.

Je consentirais peut-être si j'étais sûre qu'on ne vous verra pas... et que moi seule...

TRILBY.

Je te le promets! invisible à tous les yeux, je veillerai sans cesse sur tes moindres actions; quand des sons mélodieux arriveront à ton oreille, ce sera moi; si le vent agite les boucles de tes cheveux, ce sera moi.

JEANNIE.

Quoi! vous serez toujours là?

TRILBY.

Sans doute.

AIR de contredanse.

Vif et léger,
Mais toujours sage,

L'amour m'engage
A voltiger;
Et sur la rose
Je me repose,
Sans la flétrir
Ou la cueillir.

Pendant la nuit j'envoie aux belles
Doux souvenirs, songes d'amour!
Par moi, les maris sont fidèles,
Et les amants s'aiment toujours.

Vif et léger, etc.

Je fuis les hivers et la neige,
Je chéris l'aspect du printemps;
Aussi, celles que je protége
Par mes soins ont toujours quinze ans.

JEANNIE, réfléchissant.

Toujours quinze ans!

TRILBY.

Vif et léger, etc.

JEANNIE.

Toujours sage... eh bien... voilà qui me décide... puisque vous ne demandez pas de gages... je vous prends à mon service... mais vous serez très-obéissant?

TRILBY.

Il vous suffira de prononcer trois fois mon nom, trois fois, entendez-vous... et je serai auprès de vous.

MAC-LOF, en dehors.

C'est bien, nous vous attendrons.

TRILBY.

Eh! mais, je connais cette voix.

(Jeannie et Trilby remontent le théâtre, et pendant que Jeannie regarde par la fenêtre, Trilby entre dans l'alcôve à droite et se cache derrière les rideaux.)

JEANNIE.

C'est M. Mac-Lof, mon prétendu... Trilby, partez. (Regardant autour d'elle et ne le voyant pas.) Comme il m'a obéi!...

SCÈNE VI.

JEANNIE, MAC-LOF.

MAC-LOF.

Voilà toujours le contrat tout dressé que je vais porter à votre marraine... Maître Fergus, le tabellion, vient souper avec nous ainsi que quelques paysans du canton, que j'ai priés d'être témoins, et au dessert, vous serez mistress Mac-Lof ! Qu'en dites-vous, ma belle enfant ?

JEANNIE.

Je n'ai rien à dire, monsieur. (A part le regardant.) C'est étonnant; il me semble maintenant plus laid que tout à l'heure!

MAC-LOF.

Quand je pense que dans quelques instants cette jolie petite main sera ma propriété exclusive!

JEANNIE, à part, pendant que Mac-Lof relit le contrat à voix basse.

Je ne sais pourquoi, mais lui, le notaire et le contrat, je voudrais les voir bien loin. Trilby m'a dit que je n'avais qu'à commander. J'ai bien envie, lui et le tabellion, de les envoyer sur le clocher du village voisin... Oh! non... ils auraient trop peur.

MAC-LOF.

Eh bien! ma belle enfant, qu'avez-vous à me regarder ainsi?

JEANNIE, le regardant toujours.

Rien, monsieur. (A part.) Je vais seulement prier Trilby de changer sa figure... car je ne pourrai jamais m'habituer à celle-là.

MAC-LOF.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Premier couplet.

Répondez-moi, de cette rêverie
N'aurais-je pas sujet d'être jaloux?
Mais à qui donc pensez-vous, je vous prie?

JEANNIE.

Ne craignez rien, je m'occupe de vous.
(A part.)
Gentil Trilby, puisqu'il faut que je l'aime,
Viens l'embellir... entendez-vous, Trilby?

(Pendant la ritournelle de l'air elle écoute attentivement, puis se retourne vers Mac-Lof et fait un geste de surprise en l'apercevant.)

C'est une horreur!... il est toujours le même;
Eh! quoi! Trilby ne m'a pas obéi?

MAC-LOF.

Oui, je serai pour vous toujours le même,
Dans tous les temps vous me verrez ainsi.

Deuxième couplet.

Mon cœur palpite et ma tête se monte;
Sur cette main, qui doit m'appartenir,
Souffrez au moins que je prenne un à-compte.

JEANNIE.

Non, non, monsieur, je n'y puis consentir.
(A part.)
Ah! pour le coup, il paraîtra peut-être;
Pour l'empêcher, venez vite, Trilby.

(Pendant la ritournelle elle écoute encore, Mac-Lof a pris sa main, qu'il baise, et Trilby ne paraît pas.)

Quoi! ce baiser ne l'a pas fait paraître,
Ah! c'en est fait, je ne crois plus en lui

MAC-LOF.

De mes transports je ne suis plus le maître,
Disposons tout pour être son mari.

(Il sort à droite du côté où est mère Dougal.)

SCÈNE VII.

JEANNIE, seule.

Voilà donc ce Trilby, qui devait être si attentif, si docile... pour la première chose que je lui demande... je suis d'une colère !... qu'il y vienne maintenant.

SCÈNE VIII.

JEANNIE, TRILBY.

TRILBY, qui est sorti doucement du cabinet et qui se trouve à côté d'elle.

Me voilà... Jeannie.

JEANNIE, effrayée.

Ah! mon Dieu! d'où est-il donc sorti ?... C'est vous, monsieur... il est bien temps... vous arrivez toujours quand on ne veut pas vous voir.

TRILBY.

Jeannie, pardonnez-moi.

JEANNIE.

Du tout, monsieur, c'est bien la peine d'avoir quelqu'un à ses ordres, pour qu'il ne vous obéisse pas !... Où étiez-vous? auprès de quelque jeune fille du voisinage? tandis que vous m'aviez promis de ne jamais me quitter ! arrangez-vous, mais je tiens à l'exactitude.

TRILBY.

Aussi, je suis toujours resté près de vous... mais j'avais oublié de vous dire qu'il ne m'est pas permis de paraître quand il y a un mari ou quelque chose d'approchant... comme un fiancé, un prétendu.

JEANNIE.

Comment? c'est pour cette raison! il fallait donc m'en instruire... de sorte que maintenant vous resterez toujours ici?

TRILBY.

Oui, toujours.

JEANNIE, à part, allant fermer la croisée.

C'est égal... c'est plus sûr... (A Trilby.) Eh bien! que faites-vous donc?

TRILBY, qui est allé à la table et écrit.

Voilà pour Mac-Lof et pour votre mère... ce sont des caractères magiques... un talisman qui empêchera Mac-Lof de vous épouser.

JEANNIE.

Comment? vous auriez ce pouvoir!

TRILBY.

Sans doute, et celui de te donner un autre époux, si tu le désires.

JEANNIE.

Puisque vous n'aimez pas les maris... et que vous ne pouvez pas vous trouver avec eux...

TRILBY.

Peut-être qu'avec un de mon choix, ce serait différent! Dites-moi, Jeannie... afin de bien nous entendre, comment voulez-vous qu'il soit?

JEANNIE.

Eh! quoi! ce serait possible!

TRILBY.

Certainement! voulez-vous qu'il ait une taille imposante?

JEANNIE, le regardant.

Non...

TRILBY.

Qu'il ait des cheveux noirs?

JEANNIE, le regardant toujours.

Non...

TRILBY.

Enfin, expliquez-vous.

JEANNIE.

Je n'oserais... mais puisque vous pouvez tout... lisez dans ma pensée.

TRILBY, hésitant.

Eh bien... vous voudriez que... votre mari... me ressemblât...

JEANNIE.

O ciel! qui vous l'a dit?

TRILBY.

Ne vous effrayez pas, je tâcherai de vous obéir... mais... malgré mon pouvoir... je ne vous réponds pas qu'il vous aime jamais autant que moi.

JEANNIE.

Eh quoi! Trilby, vous m'aimez?

TRILBY.

Et pourquoi pas?... Est-il défendu à un lutin d'être amoureux?

JEANNIE, s'éloignant de lui.

Comment, monsieur, vous êtes décidément un lutin?

TRILBY.

Qu'y a-t-il donc d'étonnant? c'est un état comme un autre.

JEANNIE.

Et si quelque sorcier de village allait dire des paroles pour vous renvoyer?

TRILBY.

Jamais! aucun pouvoir ne peut me faire sortir d'ici. Il n'y a que toi, Jeannie, toi seule; si jamais tu me dis : Va-t'en! Trilby disparaîtra pour toujours; mais tu ne le diras pas, n'est-il pas vrai?

DUO de Une Heure de mariage.

N'aimer que toi, t'aimer sans cesse,
Ici-bas, voilà mon destin;
Ainsi, pardonne à ma tendresse.

JEANNIE.

Voyez quel effronté lutin!

TRILBY.

N'aimer que toi, t'aimer sans cesse,
Ici-bas, voilà mon destin ;
Et rien n'égale ma tendresse,
Par ce baiser j'en fais serment.

JEANNIE, le repoussant.

Trilby, finissez à l'instant!

TRILBY.

Un lutin n'est pas un amant.

JEANNIE.

Finissez donc.

TRILBY.

O doux moment!

JEANNIE.

Je vous répète...

TRILBY.

Ah! c'est charmant!

Ensemble.

TRILBY.

N'aimer que toi, t'aimer sans cesse,
Ici-bas, voilà mon destin.

JEANNIE.

N'aimer que moi, m'aimer sans cesse!
Non, non, vous me pressez en vain.

(A la fin de ce duo, Trilby embrasse Jeannie.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; JEN-KINS.

JEN-KINS, ouvrant la porte du fond et apercevant Trilby auprès de Jeannie.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu?

TRILBY, allant vers lui.

Qui ose nous interrompre?

JEN-KINS, tombant par terre, devant la porte du cabinet, à gauche.

C'est fait de moi... Au secours! au secours!

JEANNIE, allant vers lui.

Jen-Kins, Jen-Kins, te tairas-tu?

(Pendant ce temps, Trilby est entré dans le cabinet, en sautant par dessus le corps de Jen-Kins.)

JEN-KINS.

Au secours! au secours! il est ici!

SCÈNE X.

JEANNIE, JEN-KINS, MÈRE DOUGAL, MAC-LOF, PAYSANS, PAYSANNES qui arrivent par la porte du fond.

MAC-LOF.

Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il donc? A-t-on jamais vu crier de la sorte! (A Jen-Kins qu'on a relevé.) Eh! comme te voilà pâle et tremblant!

JEN-KINS.

Il n'y a peut-être pas de quoi! Trilby qui était là et qui embrassait votre future.

MAC-LOF, commençant à trembler.

Serait-ce vrai, Jeannie?

JEANNIE, tout émue.

Est-ce que je sais? Il a passé si vite qu'à peine... je l'ai aperçu.

JEN-KINS.

Oui; il s'est tout à coup changé en flamme bleuâtre, et il est entré sous terre ou dans ce cabinet.

MAC-LOF.

Comment! il serait possible!

MÈRE DOUGAL.

Qu'est-ce que c'est que cela?... J'y vais moi-même, moi... qui n'ai rien à craindre... et nous verrons.

(Elle entre dans le cabinet.)

MAC-LOF, aux paysans.

Je vous demande si cela ne devrait pas vous faire honte?... des gaillards de votre espèce... vous souffrez qu'une femme... (A mère Dougal qui sort du cabinet.) Eh bien! mère Dougal?

MÈRE DOUGAL, sortant du cabinet.

Il ne sait ce qu'il dit. Personne... et tout est exactement fermé. Il est vrai qu'il y a une grande croisée qui donne sur la campagne.

JEN-KINS.

Quand il n'y en aurait pas, qu'est-ce que ça fait, puisque ça peut passer, quand ça veut, par le trou de la serrure!

MAC-LOF, reprenant de l'assurance.

C'est-à-dire que tout cela n'est qu'un jeu de votre imagination, et que vous vous êtes figuré... (Regardant sur la table.) Ah! mon Dieu!... non, non, mère Dougal, le lutin a passé par ici... Ceci est pour vous. (Lui donnant un papier.) et voilà qui est pour moi. (Lisant, à part.) « Si Mac-Lof persiste à vouloir « épouser Jeannie, je lui tordrai le cou la première fois qu'il « descendra dans le petit caveau pour y boire le vin de

« Porto de monseigneur. *Signé :* TRILBY. » Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MÈRE DOUGAL, lisant de son côté, à part.

« Si tu donnes ta fille à Mac-Lof, je raconterai certaine « aventure... Songe à Williams, et tremble. *Signé :* TRILBY. »

JEANNIE.

Eh bien! ma marraine, qu'avez-vous donc ?

MÈRE DOUGAL.

Ce que j'ai... Il est entré ici... tous les fléaux vont fondre sur nous.

AIR de Robert le Diable.

Nos blés vont périr par la pluie.

MAC-LOF.

Votre chaumière brûlera.

MÈRE DOUGAL.

Tu vas cesser d'être jolie.

JEANNIE.

Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait là ?

MAC-LOF.

Tous les maux viendront à la suite.

JEANNIE, effrayée.

Eh ! mais déjà mon cœur palpite.

MÈRE DOUGAL.

Sais-tu ce que c'était ?

JEANNIE.

Non, mon cœur l'ignorait.

MAC-LOF.

Eh bien ! avec cet air aimable...

JEANNIE.

Eh bien, c'était. .

MAC-LOF.

C'était le diable.

Ensemble.

MAC-LOF et MÈRE DOUGAL.

Ah ! mon Dieu, je me meurs !
Que veut-il ? je l'ignore.
Combien va-t-il encore
M'arriver de malheurs ?

JEANNIE.

Ah ! grands dieux, quelle peur !
Que dois-je craindre encore ?
D'un trouble que j'ignore
Je sens battre mon cœur.

MAC-LOF.

Peut-être même est-il encore ici ?

JEANNIE.

Cela se pourrait bien.

MAC-LOF.

Si je me rappelais certaine formule, que je savais autrefois, et qui a toujours donné congé aux lutins les plus tenaces...

JEANNIE.

Eh ! mon Dieu ! il n'est pas besoin de tant de peine... Il est ici ; mais il m'a dit que, si je le bannissais, il ne reviendrait plus.

AIR de M. HEUDIER.

MAC-LOF.

Et votre cœur encore hésite ?
Savez-vous quel sort vous attend ?
Croyez-moi ; parlez, parlez vite,
Ou craignez un prompt châtiment.

MÈRE DOUGAL.

Oui, pour nous soustraire à sa rage,
Il faut le bannir de ces lieux.

JEANNIE.

Je le voudrais et ne le peux.

MAC-LOF.

Entendez-vous gronder l'orage ?
Le ciel le commande.

JEANNIE.

Grand Dieu!

(Hésitant.)

Puisqu'il le faut, Trilby, va-t'en.

TRILBY, paraissant à la fenêtre du fond en dehors et jetant sa couronne de bleuets.

Adieu!

(Mère Dougal et Mac-Lof, qui se retournent, ne l'aperçoivent que par derrière. Jeannie tombe sur une chaise.)

Ensemble.

JEANNIE.

Rien n'égale ma douleur,
Je sens fuir tout mon courage.
Il s'éloigne... Ah ! quel dommage !
Rien ne peut plus toucher mon cœur.

MAC-LOF et MÈRE DOUGAL.

Rien n'égale mon bonheur,
Il est parti, du courage!
Et dans tout le voisinage
Poursuivons le séducteur.

TOUS.

Poursuivons, poursuivons le séducteur !

(Il sortent par la porte du fond.)

SCÈNE XI.

JEANNIE, seule.

C'en est fait... il m'a dit adieu ! Il ne reviendra plus... Ils ont beau dire que c'est un esprit malfaisant... Pauvre

Trilby, il était si gentil ! Il m'aimait tant ! et comment ai-je payé ses services?... Je l'ai chassé. La pluie tombe par torrents, et maintenant il est dehors, errant dans la campagne, lui qui d'ordinaire se tenait chaudement, près du foyer !... Pauvre petit ! Ah ! mon Dieu, l'orage redouble... C'est Trilby qui se venge... et ma mère, qui disait qu'après son départ tout serait fini, que je serais plus tranquille... Hélas! rien ne s'apaise... L'orage dure toujours... (Montrant la fenêtre.) là-bas, (Mettant la main sur son cœur.) et ici... Oui, j'éprouve encore les mêmes tourments... Ah ! mon Dieu ! (Avec un mouvement de joie.) Est-ce que par hasard il serait revenu? (Regardant autour d'elle avec émotion et écoutant.) Mais il ne voudra plus reparaître. Il est fâché contre moi ; il a jeté sa couronne... Du moins elle ne me quittera plus... Et peut-être un jour viendra-t-il la reprendre. (Elle l'arrange en bouquet et le met à son côté.) Ma marraine n'est pas là... je suis seule, si je l'appelais? (A voix basse.) Trilby ! (Allant à l'autre côté du théâtre et avec un peu d'impatience.) Trilby! Vous voyez bien, monsieur, qu'il n'y a personne.

AIR de BLANGINI.

Reviens, Trilby,
Vers moi daigne descendre;
Je ne veux plus d'amant ni de mari.
Trilby, Trilby, s'il faut enfin se rendre,
Eh bien, je t'aime. Ah! du moins pour l'entendre,
Reviens, Trilby.

SCÈNE XII.

JEANNIE, MAC-LOF.

MAC-LOF.

Grâce au ciel... Il n'en est plus question.

JEANNIE.

Grand Dieu ! qu'est-il arrivé?

MAC-LOF.

Il est arrivé que je me suis montré : j'ai mis à ses trousses tous nos villageois qui, armés de torches et de gaules, se sont mis à sa poursuite dans toutes les directions.

JEANNIE.

Est-ce qu'on lui aurait fait mal?

MAC-LOF.

Ah bien ! oui... Impossible de l'atteindre... Il est léger comme un chamois, et on ne l'a seulement pas aperçu... Mais cette chasse lui servira de leçon ; et si maintenant il s'y hasarde jamais...

JEANNIE, à part.

Le beau chef-d'œuvre ! ils me l'auront effarouché, et il ne reviendra plus jamais.

MAC-LOF.

Ah çà ! la mère Dougal m'a dit qu'il y avait ici quelqu'un du château qui devait m'attendre.

JEANNIE.

Je n'ai vu personne.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES ; ARTHUR, habillé en seigneur écossais, précédé de deux domestiques.

ARTHUR

C'est bien, attendez-moi, et prenez soin de mon cheval.

MAC-LOF.

Ciel ! que vois-je ? Monseigneur mon élève !

ARTHUR.

Bonjour donc, mon cher précepteur. J'ai fait un voyage charmant... Les aventures les plus incroyables... Je vous

raconterai cela un jour... Cela pourra peut-être vous divertir.

MAC-LOF.

Comment donc!... Je m'en ferai un devoir.

JEANNIE, qui jusque-là est restée rêveuse et les yeux fixés à terre.

Ah ! mon Dieu !

MAC-LOF.

Eh bien ! qu'avez-vous donc?

JEANNIE.

Rien... mais c'est que monseigneur... Je vous demande pardon, je n'aurais jamais pu penser... Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... (A Mac-Lof.) Vous êtes bien sûr que c'est sir Arthur, le fils de milord ?.. Vous le connaissez ?

MAC-LOF.

Parbleu ! si je connais mon élève... (A Arthur.) Ah çà ! nous retournons au château ?

ARTHUR.

Non.

MAC-LOF.

Comment ! non !... J'ai promis à votre père de vous y ramener : mon mariage en dépend.

ARTHUR.

C'est justement pour cela que je suis venu vous trouver ; et je retournerai au château, si vous avez de l'esprit.

MAC-LOF.

Il me semble qu'à ce compte, vous devriez y être déjà.

ARTHUR.

Voici de quoi il s'agit : il faut que vous remettiez à mon père cette lettre dans laquelle je lui déclare que je suis amoureux.

MAC-LOF.

Comment, monseigneur mon élève... vous vous êtes permis ?. .

ARTHUR.

J'ai suivi votre exemple... Je ne vous nomme point celle que j'aime. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle n'a pour elle que sa beauté, sa naissance et mon amour... Mais je compte sur vos talents pour déterminer mon père...

MAC-LOF.

Permettez!... de la beauté... de la naissance et de l'amour, avec une dot comme celle-là, il va falloir un supplément de moyens oratoires.

ARTHUR.

Ce sont vos affaires... Mais si vous ne réussissez pas... je pars, et vous pouvez dire adieu à votre élève et à votre mariage.

MAC-LOF.

Mon mariage!... Dites donc, Jeannie?... Eh bien, à quoi pense-t-elle?.. (Bas à Jeannie qui regarde toujours Arthur.) Prenez donc garde, ce n'est pas honnête de regarder ainsi monseigneur.

(S'adressant à Arthur.)

AIR de la valse des *Comédiens*.

Vous me chargez d'un important message
Daignez attendre ici l'événement.
De mes talents je saurai faire usage
Puisqu'en ce jour mon hymen en dépend.

JEANNIE, regardant toujours Arthur.

C'est là sa voix, son air et son langage.

MAC-LOF, à Jeannie.

Adieu, je pars, et je reviens soudain.

JEANNIE, regardant toujours Arthur.

Est-ce étonnant! comment croire qu'un pago
Ait, à ce point, tous les traits d'un lutin?

Ensemble.

JEANNIE.

Oui, de Trilby je crois revoir l'image,

Et malgré moi je tremble en y pensant.
Mais je m'abuse, hélas! et quel dommage!
Ce n'est pas lui, quoiqu'il soit ressemblant.

ARTHUR.

Vous remplirez cet important message;
Je sais combien vous êtes éloquent.
Vous parlerez pour notre mariage,
De mon côté, moi, j'en vais faire autant.

MAC-LOF.

Vous me chargez d'un important message;
Daignez attendre ici l'événement.
De mes talents je saurai faire usage,
Puisqu'en ce jour mon hymen en dépend.

SCÈNE XIV.

JEANNIE, ARTHUR.

JEANNIE.

Ah! mon Dieu! nous voilà seuls.

ARTHUR.

Votre prétendu nous a laissés... dites-moi, Jeannie... (Il fait un pas vers elle, elle recule.) Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

JEANNIE.

Rien, monseigneur... mais je n'ose approcher... la crainte... le respect... (A part.) En vérité, il est impossible de se ressembler à ce point-là... (Haut.) Enfin, c'est la première fois que vous venez dans cette chaumière... et il me semble...

ARTHUR, timidement.

Que nous nous sommes déjà vus?... oui, et depuis ce moment, je vous aime... je cherche tous les moyens de vous plaire.

JEANNIE.

Que dites-vous, monseigneur?

ARTHUR, de même.

L'amour m'avait inspiré un projet bizarre... extravagant... qui devait plutôt frapper votre imagination que toucher votre cœur... mais ce cœur est le seul bien où j'aspire... je sens maintenant, Jeannie, que je ne puis vivre sans vous... et c'est pour cela que je viens d'envoyer Mac-Lof demander à mon père la permission de vous épouser.

JEANNIE.

Il se pourrait... vous, milord... vous le maître de ces domaines... vouloir m'épouser!...

ARTHUR.

Cela vous étonne?...

JEANNIE.

Oh! non... car je me rappelle maintenant que Trilby m'avait bien promis pour aujourd'hui même un mari.

ARTHUR.

Il vous avait promis...

JEANNIE.

Oui... un mari qui lui ressemblerait.

ARTHUR.

Eh bien!... vous a-t-il tenu parole ?

JEANNIE.

Que trop... et je conçois maintenant le trouble que j'éprouve.

ARTHUR, lui prenant la main.

Jeannie!

JEANNIE.

Laissez-moi... monseigneur... laissez-moi... ce n'est pas ma faute... mais vous venez trop tard, et je n'aimerai jamais que Trilby.

ARTHUR, souriant.

Vraiment... regarde pourtant... je suis presque un autre lui-même.

JEANNIE, le regardant.

Oui... voilà ces traits charmants que j'aimais en lui.

ARTHUR.

C'est moi maintenant qui veux t'obéir, prévenir tous tes vœux.

JEANNIE, de même.

Comme Trilby.

ARTHUR.

C'est moi qui jure de t'aimer toujours.

JEANNIE.

Comme Trilby... Ah! de grâce, répondez-moi... est-ce vous?... est-ce lui?

ARTHUR.

C'est nous deux.

AIR de Téniers.

Arthur, Trilby, ne font qu'un, je l'atteste;
On t'abusait.

JEANNIE.

Que dites-vous? ô ciel!

ARTHUR.

Je renonce au pouvoir céleste,
Je ne suis plus rien qu'un simple mortel.
Mais un mortel peut te donner sa vie,
De t'épouser il peut former le vœu;
Et je me dis, te voyant si jolie :
Ah! quel bonheur de n'être pas un dieu!

SCÈNE XV.

LES MÊMES; MÈRE DOUGAL, MAC-LOF, PAYSANS et PAYSANNES.

MAC-LOF.

Victoire, victoire! Ce n'est pas sans peine... mais enfin,

je l'ai emporté... du doucereux... de l'entraînant, du pathétique... le cœur, la tête... j'ai tout attaqué... votre père s'est rendu... (S'essuyant le front.) et moi aussi.

ARTHUR.

Quoi, mon cher gouverneur ! il se pourrait !

MAC-LOF.

Ah ! mon Dieu, oui ! pourvu qu'il vous voie et qu'il vous embrasse, votre père consent à tout, et vous permet d'épouser celle que vous aimez...

ARTHUR.

Ah ! Jeannie, tu seras donc ma femme !

MAC-LOF.

Hein ! qu'est-ce que cela veut dire ? et qu'est-ce que je vois ?

ARTHUR.

Celle que j'aime, et que vous avez eu la bonté et l'adresse de demander pour moi en mariage.

MÈRE DOUGAL.

Quoi ! monsieur Mac-Lof, c'est vous qui êtes cause que monseigneur épouse ma fille ? quelle générosité !... et comment jamais... notre reconnaissance...

MAC-LOF.

Il s'agit bien ici de vos remerciements... mes talents oratoires m'ont joué là un vilain tour... trop d'esprit, trop d'éloquence, voilà ce qui m'a perdu.

TOUS.

AIR : Chœur du *Calife de Bagdad.*

Célébrons sa puissance,
Et que Trilby, dans ce pays,
Chasse par sa présence
Tous les malins esprits !

JEANNIE, au public.

Air du vaudeville du Colonel.

Tous les lutins que les sorciers honorent
Dans les livres sont très-connus;
Approche-t-on ? soudain ils s'évaporent.
Veut-on les voir? il n'en existe plus.
Des curieux ils craignent la présence...
Bien différent est le nôtre ce soir;
Il ne peut avoir d'existence
Qu'autant que vous viendrez le voir.

TOUS.

Célébrons sa puissance, etc.



LE

PLAN DE CAMPAGNE

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. — 14 Avril 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VERT-BOIS, marchand de draps.	MM. ARMAND.
DOUCET.	KLEIN.
DENIS.	DORMEUIL.
DIDIER, secrétaire du prévôt des marchands, amant de Cécile.	ALFRED.
LARAMÉE, soldat	GABRIEL.
CÉCILE, fille de Vert-Bois.	Mlle ADELINE.

DEUX COUSINS de M. Vert-Bois.

A Paris.



LE

PLAN DE CAMPAGNE

Une petite salle attenant au magasin de Vert-Bois. — Porte au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOUCET, DENIS, DEUX COUSINS de M. Vert-Bois.

(Au lever du rideau, Doucet est assis sur une table, sur laquelle est étendue une carte géographique piquée de grandes épingles. Denis et les deux cousins sont debout.)

DENIS, à Doucet.

Allez toujours... tous les parents ne sont pas encore arrivés! et M. Vert-Bois, le père de la mariée, n'est pas encore prêt.

TOUS.

Oui... oui, continuez...

DOUCET.

Voyez-vous, qu'on me donne trente mille hommes... je réponds de tout, et voici comme nous arrangerons cela: nous établissons d'abord un camp retranché dans les plaines de Westphalie... vous suivez les lignes de circonvallation,

de là nous déboucherons sur deux colonnes... avec armes et bagages, toujours en suivant le cours du Weser.

DENIS, appuyé sur sa canne.

Ah çà! monsieur Trente Mille Hommes, vous croyez donc décidément que nous allons passer le Rhin?...

DOUCET.

Comment, vous en êtes encore là, mon cher Denis! (A demi-voix.) Il y a eu un conseil hier à Versailles... je sais cela d'un garçon tapissier qui a placé lui-même les fauteuils dans la salle du conseil.

DENIS.

Au fait, voilà qui est officiel!

DOUCET, se levant.

Ah! dites donc, une autre nouvelle qui vous intéresse... une promotion...

DENIS.

Militaire?

DOUCET.

Non, une promotion civile : ce cher M. Vert-Bois, comme le plus ancien marchand de draps de la rue Saint-Jacques, va être nommé syndic de sa communauté.

DENIS.

En vérité!...

DOUCET.

M. le prévôt des marchands doit le faire venir aujourd'hui pour lui annoncer sa nomination.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

C'est une place honorifique
Qu'à ses talents on devait confier;
Depuis vingt ans qu'il tient boutique,
Il habille tout le quartier.
Les promenades sont peuplées
Des plus beaux draps mesurés par sa main,

Il en est fier, et le dimanche enfin,
Au Luxembourg il voit dans les allées
Circuler tout son magasin.

Aussi il ne faut pas en parler, pour le surprendre tantôt au dessert...

DENIS.

Êtes-vous heureux... d'être comme cela au fait de toutes les nouvelles !...

DOUCET.

Il le faut bien, quand on ne me les dit pas, je les devine, et je dois m'entendre un peu en administration civile et militaire, depuis vingt ans que je fais la guerre au Luxembourg.

DENIS.

Oui, autour de l'arbre de Cracovie... Dites-moi donc, on vous appelle partout M. Trente Mille Hommes; est-ce que c'est votre véritable nom?

DOUCET.

Du tout, je suis Doucet de mon nom patronymique, mais plus généralement connu sous celui de M. Trente Mille Hommes, sobriquet honorable, qui est une conséquence de mon système... Je prétends qu'avec trente mille hommes on doit tout faire, comme je vous le démontrais tout à l'heure, parce que tout dépend non pas du nombre, mais de la science des positions et de l'habileté des manœuvres. Supposez une armée dans une plaine... la voilà... avec mes trente mille hommes, je m'empare successivement de toutes les hauteurs; lorsque je suis maître des positions... nous approchons tout doucement, dans le plus grand silence... et à un signal convenu, par exemple un coup de canon... (Il ferme la main.) en avez-vous vu échapper un seul?... C'est de cette manière que, l'année passée, j'avais bloqué le roi de Prusse avec mes trente mille hommes... ah! il était pincé... malheureusement Louis XV a fait la paix!

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

De plus d'un combat formidable,
C'est à moi que l'on doit les plans ;
Avec ma canne et sur le sable
J'ai tracé vingt retranchements.
J'ai fait campagne
En Allemagne,
Où j'ai suivi la guerre de Trente Ans !

DENIS.

Mais à ce compte,
C'est une honte,
On doit vous mettre aux rangs
Des vétérans !

DOUCET.

A la pension de retraite
Tout comme un autre j'aurais droit,
Car j'ai presque perdu l'œil droit
A lire la gazette.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; VERT-BOIS.

VERT-BOIS.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc, vous autres ?... mon gendre Brocantin vient d'arriver avec sa mère... monsieur Doucet, monsieur Denis, allez donc les recevoir...

DOUCET.

Eh bien ! n'étiez-vous pas là ?...

VERT-BOIS.

J'ai affaire au magasin... et puis je n'entends rien à tous ces compliments... je ne sais parler qu'à mes pratiques.

DOUCET.

Oui, l'éloquence du comptoir !

VERT-BOIS.

Comme vous dites ; si on me sort de là... je m'embrouille... tandis que vous, monsieur Trente Mille Hommes, qui êtes un beau parleur...

DOUCET.

J'y vais... j'y vais... comme étant de la famille du futur, c'est à moi de tenir la conversation.

VERT-BOIS.

Surtout, je vous en prie, ne parlez pas de politique comme vous faites toujours... ça fait du tort à une maison... il y a un domestique de madame de Pompadour, que j'habillais ordinairement, et qui va chez le voisin à présent... j'ai peur que ce ne soit à cause de vous...

DOUCET.

Je vous reconnais bien là ! vous avez peur de tout... Allons, venez, cousins, je vais vous faire part, ainsi qu'à ces dames, d'un siége que je médite... (En s'en allant.) Voyez-vous, qu'on me donne trente mille hommes...

(Ils sortent en causant.)

SCÈNE III.

VERT-BOIS, DENIS.

VERT-BOIS.

C'est ça... encore une bataille ! ils mettraient tout sens dessus dessous dans une maison. Là... voilà encore ma belle carte toute piquée d'épingles.

DENIS.

Ne dérangez donc pas... c'est un camp retranché...

VERT-BOIS.

Et vous aussi, beau-frère... je vous demande de quoi vous vous mêlez.

DENIS.

Je me mêle... que j'aime à être au courant des choses... c'est instructif et amusant de prendre des villes... de se promener sur la carte...

VERT-BOIS.

Eh ! allez vous promener sur les boulevards neufs, ça vous fera plus de bien.

DENIS.

Au fait, vous ne devez pas me comprendre... vous qui, en fait de géographie, ne connaissez que la rue Saint-Jacques et le Luxembourg... Ainsi, parlons d'autre chose... vous mariez aujourd'hui votre fille unique... la voilà établie, j'espère que vous allez songer au repos et me céder votre fonds comme vous me l'avez promis.

VERT-BOIS.

Oui ! mon ami, mais depuis j'ai réfléchi : me retirer du commerce... quitter mon comptoir, n'être plus qu'un simple particulier, après avoir été quarante ans marchand de draps... c'est impossible !... qu'est-ce que je deviendrais?

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Dans mon comptoir il faut que je me tienne,
C'est mon bonheur, ma vie et mon destin ;
Mon seul chagrin, c'est qu'un jour par semaine
Il faut, hélas ! fermer mon magasin !
Dès samedi je suis mélancolique,
Dimanche je suis désolé ;
Mais le lundi quand j'ouvre ma boutique,
C'est le retour de l'exilé.

DENIS.

Eh bien ! beau-frère... je vous en avais offert cinquante mille livres... le prix que vous y avez mis... je vous en offre soixante... avec une pareille somme vous pouvez aspirer à tous les honneurs de la bourgeoisie.

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

C'est une fortune honorable,
On peut briller avec cela
Sous le costume de notable,
De marguillier et cœtera.

VERT-BOIS.

Pour moi le bonheur n'est pas là,
Qu'ai-je besoin que l'on me prône?
Qu'ai-je besoin d'habits brillants?
Quand on en vend depuis trente ans,
On doit savoir ce qu'en vaut l'aune.

DENIS.

Comme vous voudrez... mais songez que plus tard, je ne vous ferai pas d'aussi belles propositions!... vous ne savez donc pas le bruit qui court à Versailles?...

VERT-BOIS.

Je ne suis pas de Versailles, je ne suis pas de Paris... je suis de la rue Saint-Jacques, je ne me mêle de rien que de mon commerce... la pluie et le beau temps, tout me convient, tout est bien... je me réjouis quand il fait chaud, parce que cela fait débiter le silésie, le bouracan et le camelot; je me frotte les mains quand il fait froid, parce que cela fait partir la ratine, le louviers et les velours; j'aime la paix parce qu'elle fait vendre des habits de cour; j'estime la guerre parce qu'elle fait vendre des uniformes; sur ce, je suis bien votre serviteur.

DENIS.

Eh bien! où allez-vous donc?

VERT-BOIS.

Chez M. le duc de Brissac, qui doit renouveler ses livrées et qui m'a dit de lui porter des échantillons à midi précis.

DENIS.

Au moment de signer le contrat, quand toute la famille est rassemblée!

VERT-BOIS.

J'aime mieux faire attendre la famille qu'une pratique; d'ailleurs, c'est l'affaire de cinq minutes... je n'ai que le Luxembourg à traverser et je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DENIS, seul.

Impossible de lui faire entendre raison... cependant ce magasin me conviendrait à merveille, dans ce moment-ci surtout où il est impossible que les draps n'augmentent pas d'un tiers... et lui qui ne s'informe jamais de rien, dans son imprévoyance politique, va faire fortune sans s'en douter... Hein!... c'est Cécile, ma petite nièce, la mariée...

SCÈNE V.

DENIS, CÉCILE.

DENIS.

Eh bien! mon enfant, est-ce que l'on signe?... me voilà...

CÉCILE, tristement.

Pas encore, heureusement!

DENIS.

Comment, pas encore!

CÉCILE.

Ah! mon oncle, je suis bien assez malheureuse déjà!... j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'accoutumer au neveu de M. Trente Mille Hommes... mais pas possible.

DENIS.

Tu t'y feras.

CÉCILE.

Du tout.

AIR : C'est bien le plus joli corsage. (*Ninon chez madame de Sévigné.*)

Pendant la première semaine,
J'en conviens, il me déplaisait.

DENIS.

Eh bien ?

CÉCILE.

Au bout de la quinzaine,
Je le haïssais tout à fait.
Jugez d'après un tel prélude,
Quand je le verrai chaque jour...

DENIS.

La haine alors devient de l'habitude,
Et l'habitude
Parfois, dit-on, mène à l'amour.

Et puis, Vert-Bois le veut... écoute donc, c'est ton père.

CÉCILE.

Je ne dis pas non... mais ce pauvre Didier...

DENIS.

Qu'est-ce que c'est que Didier?

CÉCILE.

Un garçon très-aimable, qui ira loin... il est déjà secrétaire de M. le prévôt des marchands, et certainement c'était un parti bien plus avantageux.

DENIS.

Puisque ton père l'a refusé... c'est que le jeune homme ne convenait pas, et je dois être de son avis.

CÉCILE.

Du tout ; il ne l'a seulement pas vu .. dès les premiers

mots d'un ami commun, il a rompu toutes les négociations!... vous entendez bien que M. Didier le père, qui est employé dans les bureaux de M. de Choiseul, et qui jouit d'une certaine considération, voulait pousser son fils, lui acheter une charge, et pour cela il exigeait que mon papa vendît son magasin pour me donner une dot de vingt mille livres.

DENIS.

Vendre son magasin... mais ça serait très-bien, très-convenable... il faut nous entendre ensemble...

CÉCILE.

Ah! le bon oncle!... je savais bien qu'en m'adressant à vous...

DENIS.

Parbleu! je ne demande que ton bonheur... mais comment s'y prendre?... Chut! voici ton père qui revient; rentrons vite, et tâchons de trouver quelque moyen de gagner du temps.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

VERT-BOIS, seul; il pose son chapeau sur un fauteuil.

Personne ici... avant de rentrer là-dedans, et pendant que je suis seul, voyons donc ce que peut contenir ce papier que je viens de trouver en passant dans le Luxembourg... (Il tire de sa poche un papier plié en quatre.) J'étais si pressé que je n'ai pas eu le temps... (Il déploie le papier.) Hein! quelqu'un qui aurait la main heureuse pour les trouvailles... (Il lit.) « La 1re colonne prendra position à Huningue le 7; « la cavalerie légère passera le Rhin le 8 et nettoiera l'autre « rive. » Que diable est-ce que cela veut dire?... la cavalerie nettoiera l'autre rive! (Il lit le titre du papier.) « Plan de

« campagne pour le maréchal de Belle-Isle. » Quelle découverte!... c'est le plan de la campagne dans laquelle nous allons entrer... justement, j'ai entendu dire à M. Doucet que c'est le maréchal de Belle-Isle qui commande l'armée... il aura perdu cela au Luxembourg... (Parcourant le papier.) oui... oui... voilà la marche des opérations jour par jour; voilà l'infanterie, les chevau légers, les carabiniers, l'artillerie... Eh! mais, j'y pense à présent; quand il va s'apercevoir qu'il a perdu son plan, ce pauvre maréchal de Belle-Isle va se trouver dans un fier embarras... il ne saura plus par où attaquer.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (*Le Jaloux malgré lui.*)

Je vais me hâter de lui rendre
Ce plan qui me paraît fort bien,
Pour le garder, pour le lui prendre,
Je suis un trop bon citoyen.
Mais pour un bourgeois quelle gloire!
Et qui jamais pourrait penser
Que je tiens là quelque victoire,
Et qu'on m'attend pour commencer!

Eh! mais, quel est ce bruit, et qu'ont-ils à se disputer ?...

SCÈNE VII.

VERT-BOIS, DOUCET, DENIS, se disputant.

DOUCET.

Vous prétendez peut-être en savoir plus que moi ?

DENIS.

On peut être de son avis...

VERT-BOIS.

Eh bien! qu'y a-t-il donc?

DENIS.

Voilà les deux familles qui s'en vont.

VERT-BOIS.

Et le contrat?...

DENIS.

Grâce à monsieur, on s'est disputé sur la marche de l'armée... les tantes, les neveux, les cousins s'en sont tous mêlés et ils viennent de se quitter brouillés à jamais... (A part.) Je puis me vanter d'y avoir un peu aidé...

VERT-BOIS.

Je cours les chercher et tout raccommoder.

DOUCET, le retenant par le bras.

Non pas... je m'en rapporte à vous... je soutiens que la cavalerie débouchera par Altkirch...

DENIS.

Et moi je soutiens que ce sera par Strasbourg.

DOUCET.

Altkirch...

DENIS.

Strasbourg...

DOUCET.

Je parie deux louis.

VERT-BOIS, regardant de côté son plan.

Un moment, messieurs... vous pariez deux louis que la cavalerie débouchera...

DOUCET.

Par Altkirch...

VERT-BOIS.

Je suis de moitié avec M. Trente Mille Hommes.

DENIS.

Tiens, mon beau-frère qui s'en mêle aussi...

VERT-BOIS.

Oui, parce que je suis sûr de gagner...

DENIS.

Vous avez donc des nouvelles?... Ah ! dame, si vous avez des nouvelles !

VERT-BOIS.

Du tout... je ne sais pas seulement ce que c'est qu'Altkirch... dites donc, ça me fait venir une idée... savez-vous que quelqu'un qui trouverait le plan de campagne du général en chef... quelqu'un qui aurait ce bonheur-là... pourrait gagner de fameux paris...

DOUCET.

Oui, gagner... gagner ! si j'avais le malheur de faire une pareille trouvaille... je commencerais par me sauver.

VERT-BOIS.

Vous sauver !...

DENIS.

Et pourquoi donc ?

DOUCET.

Comment ? vous ne sentez pas le danger!... un homme qui a lu le plan de campagne peut en parler... pour s'assurer de sa discrétion, on est forcé de l'arrêter et de le traiter en prisonnier d'État !...

VERT-BOIS.

Prisonnier d'Etat ? (A part.) Dieu ! si on m'avait vu ramasser ce papier...

DOUCET.

Quant à nos parents, il ne faut pas que ça vous inquiète... je cours les trouver, et je vous les ramène...

VERT-BOIS, le retenant.

Dites-moi, mon ami... qu'est-ce qu'on fait aux prisonniers d'État ?

DOUCET.

On les enferme pour dix ans... vingt ans, toute leur vie... J'irai en même temps retenir pour la noce le grand salon de M. Bonneau près le Châtelet...

VERT-BOIS, l'arrêtant.

Oui... mais les prisonniers d'État peuvent-ils recevoir leurs amis ?

DOUCET.

D'abord, ils n'en ont plus... mais d'ailleurs ils ne voient personne... J'oubliais encore, mon ami... je vais hâter le notaire, qui devrait être ici avec le contrat...

VERT-BOIS.

A la bonne heure... Mais qui est-ce qui régit leurs biens ?

DOUCET.

Les biens des époux ?

VERT-BOIS.

Eh non ! des prisonniers d'Etat.

DOUCET.

A qui diable en avez-vous ? je vous parle de choses sérieuses, et vous me répondez par des balivernes.

VERT-BOIS.

Des balivernes !...

DOUCET.

Oui, sans doute... et ce trouble, cet embarras... ah çà !... y a quelque chose.

DENIS.

Oh ! oui... il y a quelque chose.

VERT-BOIS, effrayé.

Comment... il y a quelque chose ? je vous prie, monsieur, de ne pas faire de suppositions... il suffit d'un bavard comme celui-là... pour donner l'éveil.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; CÉCILE.

CÉCILE.

Mon père, voilà un monsieur en noir qui vous demande.

VERT-BOIS, à part.

Là... justement... (Tremblant.) Un monsieur en noir... je n'y suis pas...

DOUCET.

Pourquoi donc?... c'est probablement le notaire.

CÉCILE, à part.

Hélas ! oui.

VERT-BOIS.

C'est égal... notaire ou autre, je n'y suis pour personne...

DOUCET.

Comment ! monsieur Vert-Bois, au moment de signer !

VERT-BOIS.

Eh bien ! on signera demain... un autre jour.

DOUCET.

Qu'est-ce que cela signifie ?

AIR du vaudeville de Un Dimanche à Passy.

Rompre avec éclat,
Renvoyer le notaire!
D'un pareil débat
Craignez le résultat;
Signez le contrat,
Ou craignez ma colère
Si notre traité
N'est pas exécuté.

VERT-BOIS.

Eh! morbleu! monsieur, finissons, je vous prie,
Nous verrons plus tard.

DOUCET.

Songez au décorum.

CÉCILE.

Rompre cet hymen! que je vous remercie

DENIS.

Tout va bien pour nous.

DOUCET.

C'est mon ultimatum.

VERT-BOIS.

Qu'il est ennuyeux!
Eh! laissez-moi tranquille.

DENIS.

Hélas! entre eux deux
Quelle conduite hostile!

VERT-BOIS.

Chaque instant, je croi,
Redouble mon effroi.
Quel malheur pour moi!

DOUCET.

Quel affront pour moi!

CÉCILE.

Ah! quel bonheur pour moi.

Ensemble.

CÉCILE et DENIS.

Un pareil éclat
Fera bien notre affaire.
D'un pareil débat
J'aime le résultat.
Oui, plus de contrat,
Les voilà tous en guerre.
Qu'il est irrité!
Mon cœur est enchanté

VERT-BOIS.

Je crains peu l'éclat
D'une pareille affaire ;
Prisonnier d'État,
Quel triste résultat !
Quant à ce contrat,
Il ne m'importe guère ;
D'un autre côté
Je suis inquiété.

DOUCET.

Rompre avec éclat,
Renvoyer le notaire ?
D'un pareil débat
Craignez le résultat ;
Signez le contrat,
Ou craignez ma colère
Si notre traité
N'est pas exécuté.

(Cécile, Denis et Doucet sortent.)

SCÈNE IX.

VERTBOIS, seul.

Il sort furieux... je crois qu'il m'a menacé... Ah! mon Dieu, est-ce qu'il soupçonnerait !... prisonnier d'État... moi, bourgeois de la rue Saint-Jacques, qui n'ai jamais lu une gazette !

AIR du vaudeville de *La Somnambule*

Puisqu' en mes mains un secret si funeste
Contre mon gré s'est venu confier,
Le seul parti qu'à présent il me reste,
C'est de tâcher de l'oublier!
Mais c'est en vain ! moi qui toute ma vie

N'ai jamais pu rien retenir,
Je pense, hélas! qu'il faut que je l'oublie,
Et cela seul m'en fait ressouvenir.

De quoi diable aussi ai-je été m'aviser de ramasser ce papier? et dans un jardin public où je suis connu, où il ne faut qu'un seul badaud... et je vous demande s'il en manque, au Luxembourg!... Hein! qui vient ici? quel est cet étranger? et que demande-t-il?

SCÈNE X.

VERT-BOIS, DIDIER.

DIDIER, à part.

C'est le père, avançons... et Cécile qui n'est pas là... si j'avais pu profiter de cette occasion pour la voir...

VERT-BOIS.

Monsieur... puis-je savoir?... (A part.) Il a la figure sinistre...

DIDIER.

Monsieur, je suis chargé d'une commission. M. le prévôt des marchands, dont j'ai l'honneur d'être secrétaire, vous prie de passer chez lui le plus tôt possible.

VERT-BOIS.

M. le prévôt des marchands?

DIDIER.

Oui, monsieur.

VERT-BOIS, à part.

C'est cela même... je pensais bien que ça irait d'abord au prévôt des marchands. (Haut.) Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que veut M. le prévôt?

DIDIER.

Je l'ignore, il ne me l'a pas dit... je sais seulement qu'il veut vous parler.

VERT-BOIS.

Et pour cela il faut que je me rende chez lui, à l'Hôtel de Ville ?

DIDIER.

Vous n'aurez pas la peine d'aller si loin ; nous le trouverons ici près, Hôtel du Plessis, chez M. le lieutenant criminel, où il est et où il vous attend.

VERT-BOIS, à part.

Le lieutenant criminel !... c'est fini, on veut s'assurer de ma personne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; CÉCILE.

CÉCILE.

Mon papa ! mon papa !... (Apercevant Didier.) Monsieur Didier !..

VERT-BOIS.

Quoi ! tu connaîtrais...

CÉCILE.

Oui, mon papa ; c'est M. Didier dont on vous a parlé... vous savez bien...

VERT-BOIS.

Vous seriez... (A part.) Ah ! que c'est heureux ! celui qui est chargé de m'arrêter se trouve être précisément l'amoureux de ma fille !

AIR du Pot de fleurs.

Monsieur, si vous aimez ma fille,
Vous me portez quelque intérêt ?

CÉCILE.

Il est l'ami de toute la famille.

DIDIER.

A le prouver je suis tout prêt.

CÉCILE.

Oui, dans son ardeur généreuse,
Pour vous servir, vous protéger,
Il voudrait vous voir en danger.

VERT-BOIS, à part.

Faut-il qu'il ait la main heureuse !

Eh bien ! mes enfants... (A part.) ou plutôt tâchons, même auprès d'eux, de ne pas me compromettre... (Haut.) Voyez-vous, j'ai un ami... retenez bien cela... c'est un ami qui a eu l'imprudence de trouver le plan de campagne du maréchal de Belle-Isle et de m'en parler... c'est pour cela sans doute que M. le prévôt des marchands me fait demander.

DIDIER.

C'est possible.

VERT-BOIS.

C'est sûr, et si vos ordres n'étaient pas formels... si vous pouviez attendre une heure...

DIDIER.

Deux, s'il le faut.

VERT-BOIS.

Bon jeune homme !... je profiterai de ce délai pour savoir jusqu'à quel point mon ami peut se trouver compromis.

DIDIER.

Rien de plus facile... je ne suis pas au fait de ces sortes d'affaires, mais j'ai un oncle qui loge à deux pas d'ici et qui est commis aux Affaires étrangères... je cours le con sulter.

VERT-BOIS.

A merveille !

AIR : Le briquet frappe la pierre. (Le Deux Chasseurs.)

(A Cécile.)
A mon beau-frère va dire

Qu'il me parle ici... soudain;
Au traité de ce matin
Je suis moins loin de souscrire...

CÉCILE.

Quel heureux événement!

VERT-BOIS, à Didier.

Vous, rendez-vous sur-le-champ
Près de cet homme puissant!
Vous pouvez, je l'autorise,
Dire... sans l'en informer,
Que c'est moi... sans me nommer...
Contez tout avec franchise,
Mais s'il se peut, tâchez bien
Qu'il ne se doute de rien.

(Cécile et Didier sortent par le fond, l'un à gauche et l'autre à droite.)

SCÈNE XII.

VERT-BOIS, seul.

Dieu! est-on à plaindre de se trouver ainsi, sans le savoir, initié aux affaires d'État!... Ce M. Didier est un honnête garçon... qui adore ma fille et qui se compromet pour moi... avec cela, j'ai peut-être eu tort de lui confier... s'il allait deviner que je suis, moi-même, mon ami... si les questions qu'il va faire éveillaient les soupçons, si on le suivait, si on venait faire une visite... (Avec joie.) Dieu! quelle idée!... je suis étonné que cela ne me soit pas venu plus tôt... ce papier est la seule preuve qu'il y ait contre moi, et en la détruisant je suis sauvé; oui, c'est cela... il n'en restera aucune trace... vite, une bougie... (Pendant qu'il l'allume.) là, près de la cheminée...

AIR : Fait une pause en allant à la gloire. (*Les Filles à marier.*)

La flamme gagne... oui, la voilà partie,

De mon secret la moitié disparaît...
(Regardant.)
L'infanterie... et puis l'artillerie!
Bon, me voilà rassuré tout à fait.
Que l'on pardonne à mon inquiétude,
Si, sans respect, j'expose ainsi
Devant un feu semblable à celui-ci,
Des braves qui, par habitude,
Ne vont jamais qu'au feu de l'ennemi.

Personne ne m'a vu; malheureusement nous sommes dans une maison où on ne fait pas de feu... pourvu qu'on n'aperçoive pas la fumée dans le quartier... il faut si peu de chose!...

CÉCILE, qui entre pendant ce temps et qui voit encore brûler le papier.

Tiens, que faites-vous donc, mon père?

VERT-BOIS, effrayé.

Ah! mon Dieu! qui vient là?... c'est Cécile.

CÉCILE.

Oui, je venais vous dire...

VERT-BOIS.

Tais-toi, tais-toi donc!... ne veux-tu pas faire venir tous les voisins?

CÉCILE, à voix basse.

Mon oncle a été enchanté et va venir vous trouver... mais il dit qu'il va, auparavant, faire dresser l'acte de cession.

VERT-BOIS.

Oh! rien ne presse, (A part.) maintenant que je suis en sûreté... (Apercevant la bougie qu'il va souffler.) Et cette bougie qui est restée allumée... il ne faut qu'un indice comme celui-là.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; DIDIER.

DIDIER.

Me voilà, me voilà.

VERT-BOIS.

Eh bien! jeune homme...

DIDIER.

Bonne nouvelle!... rassurez-vous, j'ai vu mon oncle il m'a dit que votre ami n'avait rien à craindre; il ne sera pas inquiété, pourvu qu'il rapporte, sur-le-champ, le plan de campagne dans les bureaux.

VERT-BOIS, troublé.

Qu'il rapporte... le plan!

DIDIER.

Oh! sur-le-champ; mon oncle m'a dit que son sort en dépendait.

VERT-BOIS.

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que vous me dites là?

CÉCILE.

Eh! mais, vous paraissez tout troublé.

VERT-BOIS.

C'est que je vous avouerai, jeune homme, que mon ami, dans la crainte d'une indiscrétion, l'a brûlé.

DIDIER.

Comment!

CÉCILE, avec un mouvement.

Quoi! mon père, c'était...

VERT-BOIS, lui faisant signe.

Chut! ma fille.

DIDIER.

Ah! alors, l'affaire devient très-dangereuse... mais comment a-t-il pu se décider...

VERT-BOIS, troublé.

Que voulez-vous! il a hésité longtemps... il tenait ce plan d'une main; je ne sais pas comment ça s'est fait, j'ai cru entendre du bruit, et ma foi...

DIDIER.

Comment! monsieur, c'était donc vous?

VERT-BOIS.

Est-ce que j'ai dit?... eh bien! oui, jeune homme, puisque vous le savez, votre générosité mérite cette confiance de ma part!

DIDIER.

Ah! monsieur, qu'avez-vous fait?... d'après ce que mon oncle m'a appris, vous n'êtes pas en sûreté ici.

CÉCILE, en pleurant.

Est-il possible!... mon pauvre papa, qu'allons-nous devenir?

VERT-BOIS, sanglotant.

Allons, mon enfant, ne pleure pas... de la fermeté! regarde-moi...

DIDIER.

Il faut partir, quitter Paris sur-le-champ.

VERT-BOIS.

Et comment?

DIDIER.

Par le messager... celui d'Orléans.

VERT-BOIS.

AIR des Scythes et les Amazones.

Que dites-vous? quelle nouvelle angoisse!
Il faut partir, il faut m'expatrier!
Moi qui jamais n'ai quitté ma paroisse.

DIDIER et CÉCILE.

D'un tel voyage on doit peu s'effrayer!

VERT-BOIS.

Marchand paisible et bourgeois sédentaire,
J'ai plus que vous du mal à voyager!
Car songez donc que, passé la barrière,
J'entre aussitôt en pays étranger.

CÉCILE.

Il le faut... pour vous... pour notre tranquillité.

VERT-BOIS.

A la bonne heure... mais le plus grand secret! car si le ministre se doutait de mon projet... Cécile... prépare tout ce qu'il faut... le sac de nuit... mon bonnet, mon parapluie; dans ces pays éloignés on ne sait pas quel temps il fait.

CÉCILE.

Non, mon papa... Didier... vous l'accompagnerez jusqu'à la voiture.

DIDIER.

Je ne le quitterai pas qu'il ne soit hors de danger.

(Cécile sort.)

SCÈNE XIV.

VERT-BOIS, DIDIER.

VERT-BOIS.

Vous dites donc que vous me mènerez au messager?

DIDIER.

Oui, je connais le maître de la voiture... je vous ferai passer pour un de mes cousins, qui se rend à Orléans.

VERT-BOIS.

Orléans... où prenons-nous Orléans?... ce n'est pas sur la route d'Allemagne...

DIDIER.

C'est tout l'opposé.

VERT-BOIS.

A la bonne heure!... parce que si l'on venait à me reconnaître... et qu'on m'arrêtât sur la route d'Allemagne...

DIDIER.

Eh! qui voulez-vous qui vous découvre?

VERT-BOIS.

Je suis si connu dans Paris! voilà quarante ans que je l'habille de la tête aux pieds... il ne faut qu'une pratique mécontente de son dernier habit, pour me mettre dans l'embarras. Ah çà! vous, mon cher Didier, pendant mon absence... vous solliciterez... pour moi... vous proclamerez l'innocence du malheureux Vert-Bois.

DIDIER.

En effet! il faut quelqu'un qui prenne vos intérêts.

VERT-BOIS.

Oui, qui les regarde comme les siens... n'oubliez pas que vous êtes mon gendre.

DIDIER.

Comment! monsieur...

VERT-BOIS.

Oui, jeune homme, le bonheur de ma fille... et les intérêts d'un père fugitif... tout l'exige.

AIR du vaudeville de L'Avare et son Ami.

Puisqu'autrement je ne puis faire,
En vous je mets tout mon espoir.
En mon absence, à mon beau-frère
Je m'en vais céder mon comptoir.
Par ces mesures politiques
Il sera toujours fréquenté,
Et si je perds ma liberté,
Je garde du moins mes pratiques.

SCÈNE XV.

LES MÊMES ; CÉCILE, apportant un sac de nuit, un parapluie, un bonnet et une pelisse qu'elle pose sur la table.

CÉCILE.

Voilà tout ce qu'il vous faut, mon père...

DIDIER.

Vite, à votre toilette... et surtout ce que je vous recommande... c'est de l'assurance... de la présence d'esprit... avec un mot souvent on se tire d'embarras !...

VERT-BOIS, ôtant sa perruque, pour mettre son bonnet.

Oui, de la présence d'esprit... oh ! ce n'est pas ce qui me manque... Dieu ! on vient... c'est fait de nous...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; DENIS.

DENIS.

C'est moi, beau-frère... il y a là un soldat qui veut absolument vous parler.

VERT-BOIS, regardant ses enfants.

Un soldat...

DENIS.

Oui, et voici en même temps notre acte de vente... il n'y a plus qu'à signer !

VERT-BOIS.

Un soldat...

DENIS.

Du régiment de Champagne.

VERT-BOIS, atterré.

De Champagne?... C'est fini!...

DIDIER.

Qu'on ne le laisse pas entrer...

DENIS.

Le voici!

CÉCILE, à part.

Tout est perdu!

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; LARAMÉE.

LARAMÉE, la main à son chapeau.

Pardon, excuse... la compagnie! M. Vert-Bois?...

DIDIER, bas à Vert-Bois.

De la présence d'esprit... c'est le moment.

VERT-BOIS, bas.

Soyez tranquille... (Haut.) C'est moi, monsieur.

DIDIER, bas.

Qu'est-ce que vous dites?... Il fallait soutenir... que c'était votre beau-frère.

VERT-BOIS, bas.

Il fallait donc me le dire!...

LARAMÉE.

Le colonel vous attend...

VERT-BOIS.

Le colonel...

LARAMÉE.

Il m'a recommandé de vous conduire moi-même... et de ne pas vous quitter que vous ne soyez rendu...

VERT-BOIS, bas.

A ma destination!... c'est clair... (Signant le papier et le donnant à Denis.) Tenez, beau-frère... c'est toujours cela de sauvé. (Haut.) Monsieur... le... soldat... je... je suis prêt à vous suivre...

DIDIER, vivement.

Comment?... (Haut.) Vous avez bien chaud, mon camarade...

LARAMÉE, s'essuyant.

Je crois bien... j'avais si grand'peur de manquer monsieur... que j'ai couru.

DIDIER.

Eh bien! pendant que monsieur va finir sa toilette... vous boirez bien un coup?...

LARAMÉE.

Deux, mon bourgeois!

DIDIER.

Je crois bien, un soldat du régiment de Champagne!

VERT-BOIS, à part.

Est-il heureux d'oser plaisanter dans un moment comme celui-là! Mais c'est adroit; ça détourne les soupçons. (Haut.) Beau-frère, conduisez M. le soldat dans la salle à manger.

DENIS, bas.

Dites donc, je vais lui donner du petit vin des commis.

VERT-BOIS, bas.

Donnez-lui mon meilleur vin... il faut l'attraper...

DENIS, bas.

L'attraper...

DIDIER, le poussant.

Chut... allez vite!...

DENIS.

Mais que se passe-t-il donc?... Ça m'est égal... le fonds de commerce est à moi...

(Denis et le soldat sortent.)

SCÈNE XVIII.

VERT-BOIS, CÉCILE, DIDIER.

DIDIER.

Encore une de sauvée...

(Vert-Bois, accablé, tombe dans un fauteuil, comme s'il allait se trouver mal.)

CÉCILE.

Eh bien!... eh bien!... mon père...

DIDIER.

Qu'avez-vous donc?...

(Ils lui frappent dans les mains.)

VERT-BOIS, d'une voix faible.

C'en est trop... Il faudrait une force d'âme...

CÉCILE.

Du courage!...

DIDIER.

Il faut partir...

VERT-BOIS.

Je partirai... mes enfants... Mais, je le sens... je n'irai pas loin... Tenez, mon ami, vous devriez vous sauver à ma place.

DIDIER.

Habillez-vous... Vous n'avez pas un moment à perdre. Vite, le manteau!

VERT-BOIS.

Pourvu qu'il trouve le vin bon!...

CÉCILE.

Le bonnet... sous votre chapeau.

DIDIER.

Le sac de nuit.

CÉCILE.

Le parapluie.

VERT-BOIS.

Ah! mes lunettes!...

CÉCILE.

Les voici...

VERT-BOIS, à Cécile.

Tu m'écriras, n'est-ce pas?... Ah! mon Dieu... et ma tabatière... qu'est-ce que j'en ai fait?

DIDIER.

Elle est là... sur la table!...

VERT-BOIS, le parapluie sous le bras, et son sac de nuit à la main.

Il faut partir. Adieu, mes enfants...

CÉCILE, voyant Doucet.

M. Doucet.

VERT-BOIS.

Dieux!... trente mille hommes qui me ferment le passage!...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; DOUCET.

DOUCET.

Un moment, monsieur!... vous ne m'échapperez pas

CÉCILE, à Didier.

Que veut-il dire?

VERT-BOIS, à ses enfants.

C'est mon ennemi mortel à présent... Nous sommes perdus !...

DOUCET.

Après la scène qui s'est passée entre nous, monsieur... vous devez être étonné de me revoir chez vous... Je ne m'y présenterais certainement pas, si je n'y étais forcé par un motif de la plus grande importance.

VERT-BOIS, tremblant.

Qu'est-ce que c'est, monsieur?

DOUCET.

Vous avez passé ce matin dans le Luxembourg.

VERT-BOIS, balbutiant.

Dans le... le Luxembo... bourg...

DOUCET.

Vous vous êtes approché de l'arbre de Cracovie.

VERT-BOIS.

Comment ! monsieur...

DOUCET.

On vous a vu, monsieur, à dix pas de l'arbre de Cracovie, dans la seconde allée... La petite fille du loueur de chaises vous a reconnu... Vous avez ramassé un papier...

VERT-BOIS.

Eh bien ! ce papier...

DOUCET.

C'est le fruit de quinze jours de veilles et de travaux... Je devais l'adresser à M. le comte de Belle-Isle, et je viens le réclamer comme ma propriété.

VERT-BOIS.

Est-il possible... C'est vous !... Quoi ! ce plan de campagne...

DOUCET.

Plié en quatre...

VERT-BOIS.

Sur du papier Tellière...

DOUCET.

Avec deux pâtés sur l'avant-garde...

VERT-BOIS.

C'est cela!... nous sommes sauvés... ma fille... mes enfants! Dieu! quelle journée!... (Il les embrasse.) Ah! qu'on est heureux, après un exil aussi cruel, de se retrouver au sein de sa famille!...

CÉCILE.

Mon pauvre papa!

DIDIER.

Quel bonheur!...

DOUCET.

Ah çà!... m'expliquerez-vous?...

VERT-BOIS, lui tendant la main.

Rassurez-vous, mon ami, votre plan est brûlé...

DOUCET.

Brûlé!...

VERT-BOIS.

La crainte d'être compromis... Étais-je bête! Aussi, j'aurais dû vous reconnaître à vos trente mille hommes!...

CÉCILE.

Mais alors, que voulait donc ce soldat?

SCÈNE XX.

LES MÊMES; DENIS.

DENIS, prenant son chapeau.

Ne vous dérangez pas, beau-frère... je viens prendre mon chapeau... je m'en vais y aller pour vous.

VERT-BOIS.

Où donc?

DENIS.

Chez le colonel... A présent que j'ai acheté le fonds... les pratiques me regardent.

VERT-BOIS.

Comment? le colonel de Champagne...

DENIS.

Va faire habiller son régiment à neuf. Ce brave soldat vient de me le confier à la seconde bouteille, et c'est pour cela!...

VERT-BOIS.

Là... je l'aurais parié! C'était bien la peine de se donner tant de mal... (A Didier et à sa fille.) C'est égal, mon cher Didier... quoique le danger soit passé... je n'oublierai pas votre dévouement. Je ne m'en dédis pas; vous avez ma promesse, vous serez mon gendre.

DOUCET.

Comment? comment?... Ah çà! vous rompez donc décidément avec mon neveu?

VERT-BOIS.

Que voulez-vous, mon ami? c'est votre faute; car c'est vous qui avez fait rompre le mariage; c'est vous qui m'avez fait vendre mon magasin dix mille livres de plus qu'il ne valait; enfin, votre diable de plan de campagne a dérouté tous les nôtres... et vous êtes cause de tout sans vous en douter...

DOUCET.

Nous autres grands politiques, nous n'en faisons jamais d'autres...

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Bon Papa.*

VERT-BOIS.

Je ne veux plus ramasser les écrits
Qu'au Luxembourg perdent des étourdis.
Tel est pour mon bonheur le plan que je veux suivre :
Sans lire les journaux et sans voir aucun livre,
Sans sortir de chez moi désormais je veux vivre
En bourgeois de Paris.

DOUCET.

Les habitants que renferme Paris
Seront toujours ce qu'ils étaient jadis,
Et du fond du Marais jusqu'au faubourg du Roule,
Quel est ce curieux qui court où va la foule,
Quel est ce bon rentier admirant l'eau qui coule?...
Un bourgeois de Paris.

DENIS.

Parisiens, vous qui dans tous pays
Passez, dit-on, pour de trop bons maris,
Méprisez les railleurs, vous pouvez les confondre;
Le climat n'y fait rien, il est, j'en puis répondre,
Chez plus d'un noble époux de Berlin ou de Londre,
Des bourgeois de Paris.

DIDIER.

Ces citoyens, tranquilles et soumis,
Sauraient encor marcher aux ennemis;
Du titre de Français alors chacun est digne!
Au poste que l'honneur, que le roi leur assigne,
Veiller pour leur pays, fut toujours la consigne
Des bourgeois de Paris.

VERT-BOIS, au public.

Un bon bourgeois, ainsi que je le suis,
Ne doit chez vous trouver que des amis!

A son compatriote il est doux d'être utile,
Et sur mon avenir je serais bien tranquille,
Si je pouvais chez moi voir s'établir la file
Des bourgeois de Paris.



LE

MENTEUR VÉRIDIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre du Gymnase. – 24 Avril 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE SAINT-MARCEL . . .	MM. DORMEUIL.
FRANVAL, riche négociant	PRÉVAL.
ÉDOUARD DE SAINVILLE	GONTIER.
LOLIVE, valet du comte.	ARMAND.
LUCIE, fille de Franval	Mmes ADELINE.
ROSE, suivante de Lucie.	VIRGINIE DÉJAZET.

UN VALET A LIVRÉE. — UN DOMESTIQUE DE L'HÔTEL.

A Paris, dans un hôtel garni.



LE

MENTEUR VÉRIDIQUE

Un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal! Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs.

ROSE.

Ah çà, tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres: ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le Céladon de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

AIR de Julie.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari;
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi ;
Et comment soulever le voile
Qui nous cache la vérité ?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impertinent ! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout ; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer ?

ROSE.

Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille ; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot ! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE, avec exaltation.

Peu m'importe ! l'amour compte-t-il les billets de banque ? (Froidement.) Est-ce comptant ?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux, parce que, premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel, tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de

quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit : je t'accorde ma main.

ROSE, *soupirant.*

Ah! Lolive, le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher?

ROSE.

Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelque mésintelligence entre le père et la fille : mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, *vivement.*

Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous fait un devoir de tromper le père, s'il le faut, et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître! oh! je le forme.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître, à mon tour,
J'exerce aussi la patience :
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi : madame la

comtesse est indisposée... une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée ; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose, je te cherchais ; Édouard n'a pas encore paru ?

ROSE.

Non, mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais ?

LOLIVE, bas à Rose.

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah ! j'entends... M. Lolive ; je t'en fais compliment ; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison ?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, bas à Rose.

Ah ! mon Dieu ! et nos mille écus ?

ROSE.

Cela n'est pas possible : même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et M. votre père n'oserait pas...

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas ; M. Édouard est un jeune homme charmant.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Oui ; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas : un négociant comme lui, qui a toute la droiture, et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme, mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE.

J'y suis ; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non ; mais d'abord il est de Bordeaux !

LOLIVE.

Je comprends : l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que M. votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade : vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir ! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre ; il loge ici, au-dessus, dans le même hôtel ; et avant qu'il n'entre chez M. votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc ! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu ! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maître serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts ; qu'est-c que cela nous

fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas?

LOLIVE.

Elle a raison; ceci est beaucoup plus facile, et si mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger, sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire!... Il ne faut pas que M. Édouard me voie; mais si je pouvais l'entendre et prendre une idée de son caractère...

ROSE, montrant le cabinet à droite.

Eh mais, ce cabinet... il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

AIR du vaudeville de La Nouvelle télégraphique.

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

Ensemble.

LOLIVE.

Ne craignez rien, etc.

ROSE et LUCIE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort ! cent mille écus de rente...

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis : une Polonaise, une comtesse, car dans ce pays-là, on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse ?

ÉDOUARD.

Qui descendait de Sobieski.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle ?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux !
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, à part, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis, je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres! (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Oui, il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE.

Oui, et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine ; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien ; mais qu'importe ? vous m'aimez, je vous aime ; je suis si heureux de vous voir ! depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus ?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours ; une maison charmante, une femme fort aimable ; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais, aujourd'hui même, lui porter la musique.

ROSE, *à Lucie.*

Ah ! mon Dieu ! j'ai bien peur ; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel ! il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés ; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition ; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière, et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires ! Songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les hon-

neurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge; ensuite, il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin*, le costumier qui demeure là, en face, sur le palier... Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens!*

LUCIE.

Votre maison!

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin... dix mille francs de glaces seulement au premier... avec un billard, salle de bains... elle avait été bâtie pour une danseuse, qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah ! que je suis donc fâché ! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà !

ÉDOUARD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations ! une maison toute neuve !

ÉDOUARD.

C'est-à-dire il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez...

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long ?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison,
En quinze jours elle est bâtie,
Mais les travaux doivent encor durer,
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide ?

ÉDOUARD.

Oh ! très-riche, un ancien marchand, M. *Guillaume;* il doit même m'apporter mon argent ce matin ; oh ! je n'en suis pas inquiet.

ROSE, à part.

Ni moi non plus.

LUCIE, à demi-voix.

Ah ! Rose ! j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE, de même.

Et moi aussi.

(Rose sort.)

SCÈNE IV.

Les mêmes; UN DOMESTIQUE de l'hôtel.

LE DOMESTIQUE, donnant une lettre à Franval.

M. Franval, de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah ! ah ! c'est pour ce paiement... (Le domestique sort.) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre, cause avec ma fille.

(Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi-voix à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible !

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez ?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts qui nous perdent. Mon père a juré de rompre notre mariage, si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu ! qu'ai-je fait?

LUCIE.

Quoi ! monsieur, tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond ; mais les détails.. moi, ce n'est

jamais avec mauvaise intention... mais la moitié du temps, à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche.

ÉDOUARD.

Oh! je ne crains rien.

AIR du vaudeville de Turenne.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage,
Si mon père vous entendait!
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh! parbleu! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père?

FRANVAL.

Une lettre de change de six mille francs à escompter!

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah! et cet argent?

ÉDOUARD.

Quel argent?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison... ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé?

ÉDOUARD.

Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir!

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un!..

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité : un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un Monsieur... M. *Lenoir*...

FRANVAL.

Tu m'as dit M. *Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. *Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté... si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, étourdiment.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là ?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte ? est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas ?

SCÈNE V.

LES MÊMES; LOLIVE, déguisé en vieux marchand; ROSE.

ROSE, annonçant.

M. *Guillaume Lenoir !*

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment ?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute M. votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer ? Désolé de vous interrompre... deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

LUCIE.

Ces messieurs ont à causer d'affaires ; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc ? je n'ai de secrets pour personne, moi ..

LOLIVE.

Ah ! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux... Si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas ; on prend patience, parce qu'on se dit : les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose, en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté Lucie.

LOLIVE.

Ah çà ! mon cher monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison !

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de madame *Guillaume Lenoir*, mon épouse : je ne vous

en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah ! vous venez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire !

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire ? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne ; mais si vous saviez...

LOLIVE.

AIR du vaudeville de L'Ecu de six francs.

La minute n'est pas signée,
Mais tout est réglé comme il faut ;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi, je le paie ? est-ce possible ?
Il ne manquait plus que cela ;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mystification ; mais, parbleu ! je vais bien l'attraper. (Haut.) Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite ; donnez-le-moi.

LOLIVE.

Certainement, monsieur... (Fouillant dans sa poche et tirant sa

tabatière.) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là !

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ... (A part.) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment ! il serait vrai? ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

AIR du vaudeville de La Somnambule

Je l'ai vu ce matin encore,

Il a pour vous beaucoup d'égard;
Madame surtout vous adore;
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez-lui donc la musique nouvelle,
Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fîtes pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah çà! monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira M. le receveur par-ci, M. le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté Lolive.

ÉDOUARD, à part, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi hâbleur!...

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire! croirais-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD.

Comment, vous auriez pu!...

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'ins-

tant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi ; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oui ; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui ; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris ; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez ; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison ?

ÉDOUARD.

J'ai, ce matin, des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville, chez Saint-Phar.

ÉDOUARD, vivement.

La ! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique !

AIR : Dans ce castel, dame de haut lignage.

J'ai dix flacons d'un champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens ;
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge, et par un charme heureux,

A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela !

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démordra pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien ! qu'as-tu donc ? et d'où vient cet air embarrassé ? Tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure ?

ÉDOUARD.

Eh bien ! non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher ; je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah ! mon Dieu !

ROSE, à part.

J'en étais sûre ; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête; un écervelé qui va tout gâter! c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire ; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout ; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme! (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar ?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils, car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Ecoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique ; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie, qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote !

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait ?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

Ou à des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors...

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu, la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade, notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant ; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL et ROSE.

Ah! mon Dieu!

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais, qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah! ah! je n'y tiens plus!

FRANVAL.

Comment, Rose, cela te fait rire?

ROSE.

Oui, monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais, furieux, s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire : je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace!

(Haut.)

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Franchement, je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car, enfin, si mon adversaire
Ne venait pas... cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LOLIVE, en Anglais, UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord *Cook Brook !*

FRANVAL, étonné.

Comment ! il se pourrait !

ÉDOUARD, à part, stupéfait.

Encore !... ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille ! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée !

FRANVAL.

Quoi ! milord, cette aventure d'hier !

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (Montrant son chapeau tout défoncé.) Voyez-vous : aussi je demandai réparation dans les formes.

ÉDOUARD, à part.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si, par hasard, je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yes, messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par le fenêtre : *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (Haut.) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES MÊMES; LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, bas à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut à Édouard.) Je battrai pas, moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela! (A part.) Moi qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.) C'est vous, monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai!

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment?

LOLIVE.

Si monsieur n'a pas eu l'intention...

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié; et, pour mieux sceller le raccommodement, milord déjeunera avec nous.

LUCIE.

A merveille. Je respire.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. (Haut.) Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Puisque monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien ! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici !

ÉDOUARD, regardant Lolive.

Ah ! oui ! certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à monsieur ?

LOLIVE.

Pardon ! en Français comme en Anglais je déjeunai toujours ; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD, à part.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étonné.

Le déjeuner !

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix ! elles y sont ! C'est fini, je ne peux plus mentir ; aussi maintenant je ne risque rien ; et cela me donne une confiance...

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Allons, milord, déjeunons en famille,
Le verre en main nous allons voir beau jeu ;

C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas à Édouard.

Prenez bien garde, et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.)

La haine expire où l'appétit commence :
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS.

La haine expire, où l'appétit commence, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt-quatre heures! Aussi il nous donne une peine, car il est d'une étourderie dans ses mensonges! il avait déjà oublié son déjeuner; heureusement que nous y avions pensé, et, grâce à l'argent de mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malgré lui.*)

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors, il n'y a plus à craindre que cette visite de remercîment que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher?... il n'y a qu'un moyen : faire venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive; il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... Hein! que veut ce monsieur?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici?

ROSE.

Oui, monsieur; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce; me préserve le ciel de le déranger! j'attendrai.

ROSE.

Si monsieur voulait me dire son nom?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL, ROSE.

FRANVAL, la serviette à la main, à la cantonade.

Je suis à vous, milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, à M. de Saint-Marcel.

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (A part.) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer.

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à M. Franval que j'ai l'honneur de parler? enchanté, monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment ! monsieur le comte, vous vous donnez la peine de venir nous voir ; c'est moi qui, aujourd'hui même, voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des bontés !... il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui ; mais c'est sa faute : j'apprends hier par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris ; et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra !

M. DE SAINT-MARCEL.

Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là ? comment ! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois ; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable ! quand on veut obtenir, on demande ; moi, je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu ! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment, monsieur, Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit ; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen, une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très-maladroit, je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que même maintenant je ne peux pas m'y reconnaître! Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre ; et bien certainement, il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce!

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas le droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service...

SCÈNE XVI.

Les mêmes ; ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu! vous êtes tous d'aimables convives : vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparaît à la seconde bouteille de champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah! oui, peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras ; car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant; il rend service, et sans intérêt : c'est beau. Dites donc, beau-père ! qu'est-ce que nous faisons ce matin?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir; mais voici une visite qui nous arrive, un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardon; je n'avais pas eu le plaisir de voir monsieur. Monsieur est de Bordeaux?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi ; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, monsieur ; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (A Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que monsieur est ici pour solliciter et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah! certainement, et j'aurai l'honneur de lui présenter monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, bas à Franval, en riant.

Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gaîté!... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL et M. DE SAINT-MARCEL.

Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD.

Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel!

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!... Je suis bien désolé, mais je n'ai pas l'honneur de le reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez, sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah diable! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien! mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; UN VALET, LOLIVE, en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.

LE VALET, annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur! j'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à M. votre frère.

LOLIVE s'avance d'un air dégagé et, apercevant M. de Saint-Marcel, à part.

Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent.

(Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise.)

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Quel tableau! Personne n'y est plus. Venons à leur secours, car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien! mon cher frère!

TOUS.

Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD.

Comment! monsieur, c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui! Est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais, en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, monsieur; il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonges à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah! je parie que c'est vrai; tout est vrai aujourd'hui.

Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi... et cependant vous consentez...

FRANVAL.

Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, jetant son chapeau.

Vivat! La parole de monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, milord Cook-Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de M. le comte.

ÉDOUARD.

Comment! coquin, c'était toi?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné!

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, et ne plus retomber dans un défaut dont je vois tous les

dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon ; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr?

LUCIE, lui donnant une bourse.

Et moi, je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux.

(Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

VAUDEVILLE.

AIR : Pégase est un cheval qui porte. (*Les Chevilles de Maître Adam.*)

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser ;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus ;
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus, que l'ennui ronge,
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère

Du véritable homme d'État.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux,
Vous qui ne rêvez que désastres,
De grâce, messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve;
Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frelaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et, grâces à votre bonté,
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité!



LA PENSION BOURGEOISE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET DUMERSAN.

THÉATRE DU GYMNASE. — 27 Mai 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. GUILLAUME, marchand de draps. . .	MM. BERNARD-LÉON.*
OSCAR, jeune commis marchand	GONTIER.
ALEXANDRE FLOQUET, son ami . . .	ARMAND.
Mme GUILLAUME	Mmes GRÉVEDON.
JOSÉPHINE, fille de M. et Mme Guillaume.	ADELINE.
MARIE, cuisinière de M. et Mme Guillaume .	VIRGINIE DÉJAZET.
Mme JOCARD, voisine	ROSALIE.

Rue Saint-Denis, dans la maison de M. Guillaume.



LA PENSION BOURGEOISE

Un salon bourgeois. — Porte au fond, cheminée à droite, croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GUILLAUME, debout, tenant un livre de dépense ; Mme GUILLAUME, assise à une table, et écrivant ; à gauche, JOSÉPHINE, assise, et tenant une guitare.

M. GUILLAUME.

Comment, madame Guillaume, la dépense du mois dernier se monte à trois cents francs ?

Mme GUILLAUME.

Oui, monsieur Guillaume. Or, vous ne m'aviez donné que deux cent dix francs cinquante ; c'est donc quatre-vingt-neuf francs cinquante que vous me redevez.

M. GUILLAUME.

C'est exorbitant ! un ménage tel que le nôtre, dépenser trois cents francs pour la table seulement ! moi, M. Guil-

laume, un simple marchand de draps ! il faut de l'économie, madame, il en faut.

JOSÉPHINE, *raclant de la guitare.*

Prêt à partir pour la rive africaine.

Mme GUILLAUME.

Des économies, vous n'en avez peut-être pas fait assez ! voilà notre fille Joséphine, qui avait une vocation décidée pour le clavecin ; vous lui avez fait apprendre la guitare, parce que cet instrument-là est moins cher à acheter qu'un piano d'Érard. Comme c'est calculé !... un piano qui vous aurait coûté quatorze cents francs, et qui vous aurait peut-être économisé une dot ! car enfin, une demoiselle qui est musicienne, qui est artiste, cela se marie tout seul, tout le monde vous le dira.

JOSÉPHINE.

Oh ! mon Dieu, oui ! ce ne serait pas difficile ; et si mon papa voulait...

Mme GUILLAUME.

C'est bien, c'est bien !... Une enfant, surtout, qui annonce des dispositions...

JOSÉPHINE, *raclant toujours de la guitare, et chantant.*

Prêt à partir pour la rive africaine.

M. GUILLAUME.

Dites-lui donc de finir, elle est là qui m'écorche les oreilles et qui me trouble dans mes calculs.

AIR : Femmes, voulez-vous éprouver. (*Le Secret.*)

Faut-il qu'un bourgeois de Paris
Vous chante l'opéra-comique !
Depuis six mois qu'a-t-elle appris
Avec son maître de musique ?
Pour mon argent, qu'il a touché,
Elle chante faux, sans mesure ;
Nous aurions eu meilleur marché
A laisser faire la nature.

JOSÉPHINE, chantant.

Prêt à partir pour la rive africaine.

M. GUILLAUME.

Voyons, Joséphine, assez de beaux-arts comme cela; va dans ta chambre, et tricote-moi les bas que tu m'as commencés l'hiver dernier; c'est plus utile, et ça fait moins de bruit.

JOSÉPHINE, à part.

Comme c'est amusant, des bas pour mon papa! heureusement qu'en travaillant on peut penser à qui l'on veut.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. GUILLAUME, Mme GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Comment! aucun moyen de diminuer la dépense intérieure? Dis donc, ma femme, si je retranchais sur la pension que je te fais pour ta toilette?

Mme GUILLAUME.

Du tout, monsieur! et je compte, au contraire, vous prier de l'augmenter; quand on fait des réformes, il ne faut pas que ce soit sur des choses utiles.

M. GUILLAUME.

Eh bien! si on renvoyait Germon, le garçon de magasin, qui les dimanches nous sert de domestique; nous ne garderions que Marie, la cuisinière.

Mme GUILLAUME.

Non, ce n'est pas déjà trop, et la preuve, c'est qu'il nous faudra, de plus, une femme de chambre pour ma fille et pour moi.

M. GUILLAUME.

Écoutez donc, madame Guillaume, si c'est ainsi que vous entendez les réformes et les réductions, d'après votre système, il faudrait trouver un moyen de faire des économies en augmentant la dépense.

Mme GUILLAUME.

Sans contredit, c'est justement ce que je cherche... Eh mais! attendez donc... voilà une idée qui me vient; si nous faisions comme madame Jocard, notre voisine du second; si nous prenions chez nous quelques pensionnaires...

M. GUILLAUME.

C'est ma foi vrai; madame Jocard a l'air de s'en trouver à merveille.

Mme GUILLAUME.

Je le crois bien, c'est le système le plus économique : nous recevrons chez nous, à notre table, un ou deux pensionnaires, qui nous paieront chacun cent ou deux cents francs par mois, et nous n'avons presque pas besoin d'ajouter à notre dîner. Quand il y a pour trois, il y a pour cinq.

M. GUILLAUME.

C'est juste. Quelle spéculation! notre maison ne nous coûte plus rien.

Mme GUILLAUME.

Vous voyez donc bien, monsieur; jamais une pareille idée ne vous serait venue!

M. GUILLAUME.

Mais aussi, comme je l'ai adoptée, comme je l'ai saisie !... Je vais écrire sur-le-champ dans les *Petites-Affiches*, et annoncer que M. Guillaume, marchand de draps, rue Saint-Denis, désire trouver un ménage honnête.

Mme GUILLAUME.

Du tout, du tout; point de femme, c'est trop difficile, trop exigeant; il vaut mieux mettre un jeune homme ou un

homme seul, on sait ce que cela veut dire. C'est pour vous bien plus avantageux; vous avez quelqu'un pour jouer aux dames ou aux dominos, et si ma fille et moi voulons sortir...

AIR du vaudeville de *La Somnambule.*

Songez, monsieur, que le pensionnaire
Doit à madame offrir toujours son bras;
Son intérêt est de chercher à plaire
Par des égards, par des soins délicats.
Oui, du mari remplaçant respectable,
De ses devoirs il veut bien se charger,
Et me paraît d'autant plus agréable
Que du moins on peut en changer.

Dans ce moment, surtout, un cavalier nous sera fort utile; car, depuis quelque temps, j'ai remarqué un jeune homme qui nous suivait toujours à la promenade.

M. GUILLAUME.

Un jeune homme! serait-ce encore ce M. Joseph?

Mme GUILLAUME.

Non, non, ce n'est pas lui; c'est un autre. Je ne vous en avais pas parlé d'abord, parce que je croyais que c'était pour moi; mais je suis sûre maintenant que c'est pour ma fille. Le jeune homme est fort bien, et je crains qu'elle ne l'ait remarqué.

M. GUILLAUME.

Diable! il faut redoubler de soins, de précautions, prendre garde qu'il ne s'établisse la moindre intelligence.

Mme GUILLAUME.

Sans doute; et je tremblais toujours dans nos promenades, parce que deux femmes seules, cela n'impose point. Mais maintenant que nous allons avoir un protecteur, un cavalier...

M. GUILLAUME.

C'est juste.

AIR du vaudeville de Gilles en deuil.

Je cours aux Petites-Affiches,
C'est un journal sans ennemis;
Petits et grands, pauvres et riches,
Pour leur argent y sont admis.
Si sa vogue jamais ne passe,
C'est qu'en tout temps il fut, hélas!
Non le journal des gens en place,
Mais de tous ceux qui n'en ont pas.

Ensemble.

M. GUILLAUME.

Je cours aux Petites-Affiches, etc.

Mme GUILLAUME.

Courez aux Petites-Affiches, etc.

(M. Guillaume sort.)

SCÈNE III.

Mme GUILLAUME, puis MARIE.

Mme GUILLAUME.

Si je n'étais pas là pour mettre de l'ordre dans la maison!... Voyons d'abord l'essentiel. Mémoires de la marchande de modes, deux cent vingt francs. Ah! ah! il me manquera une cinquantaine de francs... c'est égal, je peux les prendre sur la dépense : avec de l'économie, on s'y retrouvera... Ah! voilà Marie.

MARIE.

Oui, madame, je viens vous demander mon livre et de l'argent. Avez-vous fait vos comptes?

Mme GUILLAUME.

Oui, et monsieur trouve que cela monte bien haut.

MARIE.

Eh bien ! par exemple... faut donc que j'y mette du mien... la maison est déjà assez dure... vrai comme j'existe, je ne gagne que mes gages.

AIR du vaudeville du Comédien d'Étampes.

J' pass' pour un' bonne cuisinière,
Et j'ai du talent, Dieu merci;
Mais toujours le même ordinaire,
On ne se forme pas ainsi.
Jadis j'avais de la science,
(A part.)
L'ans' du panier allait son train,
(Haut.)
Chez vous je vais, en conscience,
Finir par me gâter la main.

Mme GUILLAUME.

Il va bientôt, peut-être, t'arriver de bons profits. Tiens, voilà pour la dépense du mois; je te recommande tous ces jours-ci de faire un peu d'extraordinaire, et de monter la maison sur un meilleur pied, pendant quelques jours seulement... entends-tu ?

MARIE.

Est-ce que vous attendez du monde ?

Mme GUILLAUME.

Peut-être bien !

MARIE.

Alors, vous m'y faites penser; il y a en bas un jeune homme qui voudrait vous parler.

Mme GUILLAUME.

Un jeune homme !... (A part.) Est-ce que ce serait déjà?... mais non, cela n'est pas possible. (Haut.) Dis-lui que mon mari est sorti.

MARIE.

Ça n'y fera rien, il veut parler à vous ou à monsieur, et il ne s'en ira pas qu'il ne vous ait vue.

Mme GUILLAUME.

C'est donc pour une affaire bien importante ! Mais un jeune homme, et à cette heure-ci... on ne peut pas le recevoir dans un pareil négligé. Fais-le attendre, Marie, je reviens dans l'instant.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Dame ! ne tardez pas trop ; moi, j'ai mon ménage à faire et mon pot-au-feu à surveiller. Quand on est à la fois cuisinière et femme de chambre, on n'a pas le temps de s'amuser.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Il me faut être en même temps
A l'antichambre, à la cuisine,
Utile aux gourmands, aux amants,
C'est par moi qu'on aime ou qu'on dîne.
De mon repas quand je fais les apprêts
Un billet doux tomb' dans ma poche ;
D'un' main je reçois les poulets,
De l'autre je les mets à la broche.

Ce jeune homme est à se promener dans la rue, en face le magasin. (Allant à la fenêtre.) Monsieur, vous pouvez monter. Tiens, il était à causer avec un autre jeune homme, qui s'est éloigné comme s'il avait peur d'être vu. Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE V.

MARIE, OSCAR *.

OSCAR.

Eh bien ! je croyais trouver le maître ou la maîtresse de la maison.

MARIE.

On va venir dans l'instant, monsieur, et l'on vous prie d'attendre.

OSCAR.

Ce ne sera pas pénible si tu me tiens compagnie. Voilà comme il me faudrait une gouvernante : fraîche et jolie, l'air pudibond et surtout sauvage ; n'est-ce pas, petite mère?

MARIE.

Laissez donc, monsieur !

OSCAR.

A la bonne heure... non, je t'en prie, résiste-moi; si tu ne résistes pas, je n'attaque plus; voilà comme je suis.

MARIE.

Eh bien ! a-t-il l'air mauvais sujet!

OSCAR.

On me l'a dit quelquefois; je m'en flatte, et j'ose dire que, dans mon quartier, je jouis de quelque réputation. Le jeune Oscar, commis-marchand, rue Vivienne; connais-tu cela ?

MARIE.

Non, monsieur.

* Tout ce rôle doit toujours être débité avec la plus grande volubilité.

OSCAR.

Je crois bien, dans votre rue Saint-Denis on ne connaît rien ; et puis les marchands de draps, c'est lourd, c'est pesant, c'est la grosse cavalerie du commerce ; nous autres, nous en sommes les troupes légères. Je fais la nouveauté dans tous les genres, ma chère ; et dès que j'en vois un échantillon...

MARIE.

Ah çà, monsieur, je n'ai pas le temps de vous écouter, j'ai mon ouvrage à faire.

OSCAR.

Ne te gêne pas, chacun le sien ; j'ai cru que tu avais du temps à perdre ; moi, j'en ai toujours.

MARIE.

C'est ce que je vois ; gardez cela pour vos belles madames.

OSCAR.

Combien tu es dans l'erreur !

AIR du vaudeville du Colonel.

Loin du comptoir, quand j'ai brisé ma chaîne,
Soudain je rêve aux plaisirs, aux amours,
Et l'humble bure ou la simple indienne
Me charme plus que les riches atours.
Ce bavolet m'enchante et me stimule,
Je suis heureux... mais quand ma main
Rencontre, hélas ! le satin ou le tulle,
Fi !... je me crois encore au magasin.

MARIE.

Ah çà, vous connaissez donc madame Guillaume ?

OSCAR.

Tiens, si je la connais ! voilà une question... Est-ce que je ne connais pas tout le monde ?

MARIE.

Mais finissez donc, on vient de ce côté.

OSCAR.

Est-elle bourgeoise! elle craint le scandale... Ah! diable! il paraît que c'est la maîtresse de la maison, tenue circonspecte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; Mme JOCARD.

OSCAR.

Je suis charmé, madame, de l'occasion qui se présente de vous exprimer... Votre cuisinière, c'est-à-dire votre soubrette, m'avait dit...

MARIE, à part.

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc? (A Oscar.) Ce n'est pas là madame!... c'est la voisine d'ici dessus. Vous disiez que vous connaissiez ma maîtresse?

OSCAR.

Eh sans doute! je croyais que toutes les tournures de la rue Saint-Denis devaient se ressembler. (La lorgnant. A part.) Dieux! que c'est commun... (Haut.) Je vous demande pardon, madame, de la galanterie anticipée que le hasard vous a fait intercepter au passage. Madame habite le second?

Mme JOCARD.

Monsieur est bien bon : le second, au-dessus de l'entresol, comme qui dirait un troisième; et M. Guillaume, qui est le propriétaire, me fait payer aussi cher qu'un premier; mais à Paris, maintenant...

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

C'est au prix de l'or qu'on se loge,
De l'entresol jusqu'au grenier;
Et qu'un locataire interroge
Les quittances de son loyer,

A voir le total qu'il renferme
On pourrait croire avec raison
Avoir acquis une maison,
Et l'on n'a payé que son terme.

OSCAR, à part.

C'est une locataire, cela ne me regarde pas.

(Touchant la guitare et fredonnant.)

Quand on attend quelqu'un,
Que l'attente est cruelle...

(Il parcourt le papier de musique.)

MARIE, à Mme Jocard.

Plaignez-vous donc ! vous êtes plus riche que nous, car vous ne dépensez rien, et l'année dernière encore, n'avez-vous pas fait une succession de soixante mille francs ?

Mme JOCARD.

D'accord !... mais qui sait s'il ne se présentera pas des héritiers pour partager ? On me parlait d'un petit-cousin qui avait des droits égaux aux miens ; heureusement que voilà déjà un an, et qu'on n'en a point entendu parler. Vous comprenez que, s'il existe, c'est à lui à le dire ; moi, je ne suis pas obligée de le faire tambouriner... Ah çà, je m'amuse à jaser, et j'ai affaire avec M. ou madame Guillaume : c'est aujourd'hui le quinze, et comme j'ai été chez mes pensionnaires, qui m'ont donné de l'argent...

MARIE.

Tiens, c'est vrai ; vous venez pour le loyer, il faudra que vous attendiez.

Mme JOCARD.

Cela m'est impossible, je dois être avant cinq minutes à la place du Châtelet.

MARIE.

Écoutez donc, monsieur est sorti et madame s'habille ; ils ne peuvent pas, à présent, vous faire votre quittance ; par ainsi, vous ne risquez rien de remporter votre argent.

Mme JOCARD.

Ma cuisinière a emporté ma clef, je ne peux pas rentrer chez moi, et d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, j'ai des courses à faire.

MARIE.

Alors, laissez là vos écus ; je les remettrai à monsieur, si toutefois vous avez confiance en moi.

Mme JOCARD.

Certainement, mam'selle Marie ; je sais que vous êtes une honnête fille ; (Montrant Oscar.) d'ailleurs, il y a des témoins. (Posant un sac sur la cheminée.) Voilà deux cents francs, je reviendrai dans une heure prendre le reçu. Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MARIE.

Ah! dites donc, dites donc, je savais bien que j'oubliais quelque chose. Rendez-moi donc mon four de campagne que je vous ai prêté, j'en ai besoin pour mon dîner d'aujourd'hui.

Mme JOCARD.

Qu'est-ce que vous me demandez? Madeleine vous l'a remis hier.

MARIE.

Du tout, à telles enseignes que, pour colorer mon macaroni, j'ai été obligée de prendre le couvercle de ma casserole.

Mme JOCARD.

Alors, c'est qu'on l'aura donné au portier pour vous le remettre.

(Elle sort.)

MARIE.

C'est ce que nous allons voir; et je descends avec elle, car je ne me soucie pas de le payer sur mes gages.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

OSCAR, seul.

Sont-elles bavardes !... Eh bien ! elles s'en vont ; elles me laissent ; voilà ce qui s'appelle de la confiance, il est vrai qu'il y a des physionomies privilégiées... Ah çà, Oscar, mon Benjamin, il ne s'agit pas de cela ; voyons un peu de quoi il retourne, car dès qu'il est question de rendre service, moi, me voilà. J'ai un ami qui est malheureux, langoureux et peureux, trois mots qui peuvent se réduire à un seul : il est amoureux, mais c'est une passion anonyme et inconnue pour le père de l'objet, pour la mère de l'objet ; bien plus, pour l'objet lui-même ! Il fallait donc se déclarer, s'introduire dans la maison. Comment faire? Je laisse l'amitié à la porte, c'est-à-dire se promener en long et en large dans la rue, et moi je me présente. Qu'est-ce que je dirai ? je n'en sais rien. Qu'est-ce que je ferai ? je l'ignore. Qu'est-ce que je répondrai ? le ciel en a probablement connaissance, pour moi je ne m'en doute pas. Mais voilà comme je suis ; dans les expéditions périlleuses, je me lance, et mon étoile fait le reste.

AIR du vaudeville Les Maris ont tort.

Par les destins trop favorables
Tous mes désirs sont devancés;
Fortune, à la fin tu m'accables;
Arrête-toi, c'en est assez ;
Ou du moins daigne me promettre,
Dans tes semaines de faveur,
Un dimanche pour me remettre
De la fatigue du bonheur.

Au fait, c'est peut-être à cette nonchalance de principes que je dois mes succès en tous genres. N'ayant pas de plans,

je ne risque jamais de les voir déconcertés; et, dans cette occasion, le seul projet auquel je m'arrête, c'est de saluer, et de dire tout bonnement : Monsieur... Là! justement c'est une dame; ce que c'est que de préparer d'avance ses discours!

SCÈNE VIII.

OSCAR; Mme GUILLAUME, habillée.

Mme GUILLAUME, à part.

C'est là le jeune homme qui veut me parler? (Haut.) Je suis désolée, monsieur; vous vous êtes ennuyé là à m'attendre...

OSCAR.

Du tout, madame; je n'avais aucune raison de me plaindre : je ne vous connaissais pas; mais je vous avoue que maintenant je serais moins patient.

Mme GUILLAUME, à part.

C'est un jeune homme de la plus haute société!... (Haut.) Et puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?

OSCAR.

Madame, c'est une affaire très-pressée, ou du moins qui me paraissait telle, mais j'avoue qu'à présent je ne tiens pas à la terminer, du moins instantanément. Je ne sais pas si je me fais comprendre; mais, voyez-vous, une femme aimable et un jeune homme comme il faut qui parlent affaires, commerce, vrai, c'est gauche, ça n'est pas naturel; je ne sais pas, du moins, si cela vous fait cet effet-là.

AIR : De sommeiller encor, ma chère. (*Fanchon la vielleuse.*)

Mais moi, je n'ai pu, de ma vie,
Parler raison à deux beaux yeux,

Et rien qu'en vous voyant j'oublie
Ce qui m'amenait dans ces lieux.
Plus tard, du moins j'aime à le croire,
Le souvenir m'en reviendra,
Je retrouverai la mémoire
Quand votre mari sera là.

Mme GUILLAUME.

Mais c'est qu'il est sorti.

OSCAR.

Il n'y a pas de mal; j'attendrai son retour, je ne suis pas pressé; et si je ne vous importune pas, je vous tiendrai compagnie.

Mme GUILLAUME, s'inclinant.

Comment donc!

OSCAR.

Il y a des choses bien étonnantes. Croiriez-vous, madame, qu'avant de vous avoir vue j'avais des préventions contre la rue Saint-Denis? Non, vrai, on est injuste dans notre quartier; car certainement, pour la tenue et la tournure, nous n'avons rien de mieux dans nos comptoirs.

Mme GUILLAUME.

Monsieur est dans le commerce?

OSCAR.

Oui, madame; le matin, c'est-à-dire jusqu'à deux heures, je suis l'homme des cachemires, et le soir je suis l'homme du monde; je vais dîner chez le traiteur, de là au spectacle. Quand on a une certaine aisance...

Mme GUILLAUME.

Comment! monsieur, vous mangez chez le traiteur?

OSCAR.

Que voulez-vous? un garçon ne tient pas ménage.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

Un jeune homme de mon humeur

Sait préférer, quand il est sage,
Au despotisme du ménage
L'indépendance du traiteur.
Il y règne un désordre aimable,
On a, comme en certains repas,
Le plaisir d'avoir à sa table
Trente amis qu'on ne connaît pas.

Mme GUILLAUME.

Puisque vous avez à parler affaires avec mon mari, si j'osais aujourd'hui vous inviter à partager notre dîner... vous le trouverez peut-être indigne de vous, mais c'est notre ordinaire, et nous n'y changeons rien.

OSCAR, à part.

Quand je disais que tout me réussit ! au bout d'un quart d'heure de conversation me voilà invité.

Mme GUILLAUME.

A moins, cependant, que vous ne soyez engagé ailleurs.

OSCAR.

Du tout, madame ; je suis à vous pour aujourd'hui, demain, après-demain, pour tous les jours.

Mme GUILLAUME.

Eh mais! cela n'est pas impossible, et si vous le voulez, monsieur, cela ne tient qu'à vous !

OSCAR.

Comment ! il se pourrait ? une invitation perpétuelle, un bail dînatoire, c'est charmant!

Mme GUILLAUME.

Notre intention, à mon mari et à moi, était de prendre quelques pensionnaires; et je crois que nous ne pourrions faire un meilleur choix, si toutefois la maison convient...

OSCAR.

Elle me conviendra, madame : un local délicieux, une maîtresse de maison charmante, excellente... tenue bour-

geoise, cuisine idem... Vous avez un mari, des enfants?... Je vous demande pardon d'entrer dans ces détails.

Mme GUILLAUME.

C'est trop juste, monsieur. Je n'ai qu'une fille.

OSCAR.

Et avez-vous intention de la marier? Je vous parle de cela, parce que souvent les pensionnaires ne s'entendent pas avec les gendres.

Mme GUILLAUME.

Du tout, monsieur, il n'en est pas question.

OSCAR.

C'est charmant, et dès aujourd'hui je suis votre convive. Je connais beaucoup de jeunes gens, toute la soierie, et je vous amènerai des amis au mois ou au cachet, comme vous voudrez.

Mme GUILLAUME.

Certainement nous ne les refuserons pas, surtout présentés par vous. Mais je ne sais si le prix vous conviendra; notre intention était de demander...

OSCAR.

Tout ce que vous voudrez, madame; je ne marchande jamais : c'est mauvais genre.

Mme GUILLAUME.

Eh bien! croyez-vous que cinquante écus par mois...

OSCAR.

Comment, cinquante écus? fi donc! ce n'est pas assez. (A part.) Ça m'est égal, j'ai tout le mois pour payer.

Mme GUILLAUME.

Comment! monsieur, vous voudriez...

OSCAR.

Nous n'aurons point de difficulté là-dessus... Mais ne parlons donc point de cela, je vous prie; je ne vous ai pas caché

mon système : je ne peux pas traiter d'affaires d'intérêt avec une jolie femme.

Mme GUILLAUME, à part.

Il est d'une galanterie et d'une délicatesse!... (Haut.) Justement, j'entends mon mari...

SCÈNE IX.

Les mêmes; M. GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Je viens des Petites-Affiches, et notre insertion est faite. Ce qui m'effraye un peu, c'est que j'ai compté au moins quarante annonces du même genre; et si la moitié de Paris va se mettre en pension chez l'autre, nous aurons de la peine...

Mme GUILLAUME.

Du tout; car voici monsieur qui se présente de lui-même; un jeune homme du meilleur ton, qui est aussi dans le commerce, M. Oscar, un des élégants de la rue Vivienne.

M. GUILLAUME.

Monsieur, soyez le bienvenu; ma femme vous a expliqué... vous ne trouverez point ici une table somptueuse, mais une cuisine bourgeoise et patriarcale.

OSCAR.

Eh! sans doute, les dîners de l'âge d'or, la soupe et le bouilli...

M. GUILLAUME.

Oui, monsieur.

OSCAR.

Deux entrées, le rôti et un plat de légumes; car pour les entremets et le dessert, j'en prendrai parce qu'il y en a, car je n'y tiens pas du tout.

M. GUILLAUME.

Mais, monsieur...

OSCAR.

Ah! je vois que vous y tenez, il n'y a pas de mal. On m'avait bien dit que la rue Saint-Denis était le refuge et l'asile des bons principes, en tout genre, même en cuisine.

M. GUILLAUME.

Mais, monsieur...

OSCAR.

Concevez-vous la position d'un jeune homme lancé dans le tourbillon des plaisirs, mais isolé au milieu de la capitale? sans parents, sans amis, les séductions le circonviennent, l'oisiveté le dérange, les mauvaises connaissances le perdent. Mais lorsqu'il a le bonheur d'entrer dans une maison comme la vôtre, il y trouve des plaisirs doux qui l'attachent, des égards qui le retiennent, des conseils qui le dirigent; il a une société, une famille, je dirais presque un ménage, et réunit ainsi aux plaisirs casaniers de l'homme marié l'indépendance du célibataire.

M. GUILLAUME, *à madame Guillaume.*

Il n'y a pas moyen de placer un mot... Dis-moi, ma femme, lui as-tu parlé de la partie financière?

Mme GUILLAUME.

Oui, il trouve que cinquante écus par mois ne sont pas assez.

M. GUILLAUME.

Je crois bien! du train dont il va; surtout s'il mange comme il parle... Ah çà, il serait convenable qu'il payât d'avance.

Mme GUILLAUME.

Y pensez-vous? cela ne se fait jamais.

M. GUILLAUME.

C'est un tort que l'on a, parce qu'enfin, c'est beaucoup plus prudent.

Mme GUILLAUME.

Oui, mais cela n'est pas convenable ; et, pour ma part, je n'oserai jamais...

M. GUILLAUME.

Qu'à cela ne tienne, je m'en charge.

Mme GUILLAUME.

Y pensez-vous?

M. GUILLAUME.

Sois donc tranquille ; j'amènerai cela adroitement, et sans avoir l'air d'en parler.

OSCAR, à part.

Qu'ont-ils donc là à chuchoter?

M. GUILLAUME.

Je causais avec ma femme des affaires de notre maison. Savez-vous, mon cher hôte, que l'argent devient extrêmement rare?

OSCAR, à part.

Il croit me l'apprendre... (A M. Guillaume.) C'est connu ; nous autres marchands, nous disons toujours cela.

M. GUILLAUME.

C'est ce qui fait que je disais ce matin à ma femme : Dieux ! mignonne, s'il nous arrivait aujourd'hui de l'argent, comme cela ferait bien !...

OSCAR.

Vrai? Eh bien ! êtes-vous heureux ! (Montrant la cheminée.) Il y en a là pour vous.

M. GUILLAUME, allant prendre le sac.

Il serait possible ! (A part.) Voyons au moins ce qu'il compte nous donner.

Mme GUILLAUME, bas à M. Guillaume.

Vous voyez bien, monsieur, avec vos soupçons et votre défiance !

OSCAR, à part, pendant que M. Guillaume compte l'argent sur la table.

Je voudrais bien qu'il m'en arrivât autant. Si je pouvais maintenant prévenir mon ami Alexandre, ce pauvre Pylade qui est en bas dans la rue; il doit me croire perdu dans... (Regardant par la fenêtre.) Le voilà; il a établi son quartier général de l'autre côté de la rue, et il lit les affiches pour se donner une contenance.

(Il essaie de se faire voir à travers les carreaux.)

M. GUILLAUME, qui a compté, bas à Mme Guillaume.

Deux cents francs, sais-tu que c'est fort beau! Tu peux risquer le rôti; un petit rôti, pas cher. (Allant à Oscar, qu'il salue.) Monsieur, je suis aussi satisfait que possible de vos manières, et je regarde votre installation comme une chose terminée.

Mme GUILLAUME.

Puisque vous voilà d'accord, venons maintenant à l'affaire qui vous amenait. Vous vouliez, disiez-vous, en causer avec mon mari?

OSCAR.

A quoi bon? nous aurons le temps d'en parler, puisque nous allons dîner tous les jours ensemble.

M. GUILLAUME.

C'est juste. Ah çà, je vous préviens que nous dînons à trois heures précises.

OSCAR.

Non pas; moi, je dîne à cinq; c'est bien meilleur genre; et puis, au moins, on a le temps d'avoir faim. C'est donc convenu, à cinq heures à table; par exemple, on a le quart d'heure de grâce, c'est de rigueur; mais jamais plus tard que cinq heures et demie. Aussi, à compter d'aujourd'hui, je vous promets un appétit toujours exact et toujours renaissant.

M. GUILLAUME, à sa femme.

Ce n'est pas rassurant, dis donc, ma femme!

Mme GUILLAUME.

N'allez-vous pas faire attention à cela? (Haut.) Il faut alors retarder le dîner.

M. GUILLAUME.

C'est que mon estomac... qui n'était pas averti du contre-ordre...

OSCAR.

Vous en dînerez mieux... Qu'est-ce que nous avons?

Mme GUILLAUME.

AIR : Vers le temple de l'hymen. (*Amour et mystère.*)

Si l'on avait su plus tôt...

OSCAR.

Moi, de tout je m'accommode.

M. GUILLAUME.

D'abord, le bœuf à la mode;
De plus, je crois, le gigot.

OSCAR.

Non, du tout, je le déteste,
C'est trop bourgeois; mais, du reste,
Un dîner simple et modeste,
Gibier, volaille et poisson.
(A M. Guillaume.)
Ce que vous voudrez vous-même;
Avant tout, moi, ce que j'aime,
C'est un dîner sans façon.

Et surtout, par exemple, je vous le recommande, que le café soit bien chaud.

M. GUILLAUME, à part.

Jusqu'au café! c'est trop fort. (Haut.) Permettez, monsieur, permettez; le café, je n'en prends jamais.

OSCAR.

Vrai?...

M. GUILLAUME.

Oui, monsieur.

OSCAR.

Ah! c'est fâcheux. Eh bien! alors rien qu'une tasse.

M. GUILLAUME, bas à sa femme.

Ah çà, s'il compte ainsi mettre ma maison au pillage, les deux cents francs y passeront bien vite, et au delà.

Mme GUILLAUME, bas à M. Guillaume.

Mais taisez-vous donc, monsieur; taisez-vous, de grâce! Vous vous effrayez d'un rien, et vous ne savez pas vivre.

M. GUILLAUME, de même.

Parbleu! je ne lui ferai pas ce reproche-là.

SCÈNE X.

Les mêmes; ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Arrivera ce qui pourra; je ne sais pas ce qu'il est devenu, et je me lasse d'attendre.

OSCAR, se retournant.

Que vois-je? mon ami Alexandre? mon bon ami, qui me rend visite! Qui diable t'a dit que j'étais ici?

ALEXANDRE, étonné.

Moi?... personne... c'est que j'étais là... (A M. Guillaume.) Monsieur... j'ai bien l'honneur... j'étais dans la rue, et j'avais cru voir...

OSCAR.

Il m'aura vu à travers les carreaux; est-ce étonnant? Eh bien! ne te gêne pas, mets là ton chapeau. Voulez-vous me permettre, monsieur et madame Guillaume, de vous présenter mon meilleur ami.

ALEXANDRE, à part.

Je n'en reviens pas ; il a un aplomb... (A M. et à madame Guillaume.) Monsieur et madame, c'est moi qui suis...

Mme GUILLAUME, le regardant.

Ah! mon Dieu!... (Bas, à M. Guillaume.) Je n'en saurais douter; c'est lui; c'est ce jeune homme, dont je vous parlais, qui nous suivait dans toutes les promenades, et qui faisait les yeux doux à ma fille.

M. GUILLAUME, de même.

Il se pourrait!

Mme GULLAUMÉ, de même.

Mais prenez garde à ce que vous allez faire : c'est l'ami intime du pensionnaire, et nous sommes obligés à des égards; heureusement qu'il va s'en aller.

OSCAR, à Alexandre.

Ah çà, mon ami, tu n'as pas d'engagements? tu nous feras le plaisir de dîner avec nous, là, sans façons; le repas de famille. (A M. et Mme Guillaume.) J'espère qu'il me sera permis, une fois par hasard, d'amener un ami, ça ne se refuse jamais.

Mme GUILLAUME.

Mais, monsieur...

OSCAR.

Parlez : si vous aimiez mieux que je paie au cachet ; moi je le préfère, parce que je serai plus libre.

M. GUILLAUME.

Monsieur, certainement, je ne prétends vous priver d'aucune liberté ; et vous pouvez, si vous voulez...

OSCAR.

A la bonne heure, voilà qui est parler. Ainsi, un couvert de plus pour monsieur, et, bien entendu, un petit extraordinaire ; il faut donner à votre cuisinière une occasion d'exercer ses talents ; je suis sûr que cette nouvelle va l'ani-

mer d'un noble feu... A propos de feu, du café pour deux, et surtout qu'il soit bien chaud!

M. GUILLAUME, hors de lui.

Du café pour deux, madame!

Mme GUILLAUME, à voix basse.

De grâce, modérez-vous.

M. GUILLAUME, plus fort.

Du café pour deux... (D'un ton plus doux.) Tâche qu'il y en ait pour moi.

OSCAR.

Mais vous n'en preniez pas.

M. GUILLAUME.

Oui, mais à cause de l'occasion, comme dit ma femme : quand il y a pour deux, il y a pour trois. (Bas à sa femme.) Ce sera toujours cela de rattrapé.

Mme GUILLAUME.

Sans doute, et pour que ces messieurs en soient contents, je vais le préparer moi-même.

OSCAR.

Vous êtes charmante, et comme je vous le disais tantôt...

(Il continue à parler bas.)

M. GUILLAUME.

Mais où est donc mon journal?

OSCAR, qui le tient à la main.

Ne le cherchez pas, je l'ai là; je vous l'enverrai dès que je l'aurai lu.

M. GUILLAUME, à part.

Voilà qui est commode! il n'y a rien d'agréable comme un pensionnaire; il reçoit chez moi, il commande mon dîner, il lit mon journal... (Regardant Oscar, qui cause bas.) Je crois même qu'il en conte à ma femme... (Haut.) Madame Guillaume, madame Guillaume! viendrez-vous?...

Mme GUILLAUME.

C'est que monsieur me proposait de nous conduire ce soir, moi et ma fille, à l'Ambigu-Comique... au *Remords*...

M. GUILLAUME, à part.

Au *Remords!*... eh bien, par exemple!... finir la soirée par une loge au spectacle; il ne manquait plus que cela!

(A Oscar.)

AIR du vaudeville *Les Blouses.*

Pardon, monsieur, si j'emmène ma femme.

Mme GUILLAUME, à Oscar et à Alexandre.

Pardon, messieurs, si je vous laisse ainsi.

M. GUILLAUME, à Mme Guillaume.

J'ai quelques mots à vous dire, madame.

OSCAR.

Allez, allez, vous êtes maître ici.

M. GUILLAUME, à part.

A son aspect le courroux me transporte;
De ses façons je suis tout effrayé;
Je le mettrais de bon cœur à la porte...
C'est bien heureux pour lui qu'il ait payé.

Ensemble.

OSCAR, à Alexandre.

Je suis, tu vois, fort bien avec la femme,
Et pas trop mal avec le cher mari.
Oui, c'est de moi qu'il faut qu'on se réclame
Je suis enfin presque le maître ici.

ALEXANDRE.

Il est, ma foi, fort bien avec la femme,
Et pas trop mal avec le cher mari.
Oui, c'est de lui qu'il faut qu'on se réclame,
Je vois qu'il est plus que le maître ici

M. GUILLAUME, à Mme Guillaume.

Je sens déjà le courroux qui m'enflamme,

Quel rôle fais-je, enfin, pour un mari ?
Sans différer, ah ! suivez-moi, madame,
Car, après tout, je suis le maître ici.

Mme GUILLAUME, à M. Guillaume.

Eh ! mais vraiment, quel courroux vous enflamme ?
Ignorez-vous qu'il faut être poli ?
Soyez-le donc ; songez que votre femme
A dû compter un peu sur son mari.

(M. et madame Guillaume sortent.)

SCÈNE XI.

OSCAR, ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Ah çà, mon ami, explique-moi ce que cela veut dire. Comment ! cette maison, où, il y a une heure, nous ne savions comment faire pour nous introduire, tu en es maintenant seigneur et maître, tu ordonnes et disposes à ton gré, et de quel droit ?

OSCAR.

De quel droit ?

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins,

ou si tu l'aimes mieux, par droit de conquête, ce qui revient au même. J'avoue que d'abord je voulais te servir, les intentions étaient pures. Mais maintenant je ne vois pas pourquoi je ne continuerais pas pour mon compte. La maison est bonne ; je trouve madame Guillaume charmante, et son mari est déjà de mes amis, autant s'établir ici qu'ailleurs.

ALEXANDRE.

Et si dans un instant on te renvoie...

OSCAR.

Est-ce que c'est possible ? est-ce que tu ne comprends pas que je fais partie intégrante du logis ? Je suis presque

du mobilier. En un mot, je remplis en ces lieux des fonctions qui consistent à venir dîner tous les jours, à découper à table, à raconter des histoires, à être l'ami de monsieur, le chevalier de madame; c'est ce qu'on appelle en Italie le sigisbé, dans la haute société l'ami de la maison, et dans la bonne bourgeoisie le pensionnaire.

ALEXANDRE.

Comment ! tu t'es mis en pension chez madame Guillaume ! c'est un coup de maître... Mais comment paieras-tu ?

OSCAR.

Eh bien, n'es-tu pas là ? Nous partageons cela en amis, en frères; je suis pour les démarches et toi pour l'argent, j'ai fait les avances et tu feras les frais.

ALEXANDRE.

Certainement, je ne demande pas mieux, mais c'est que je n'ai pas d'argent.

OSCAR.

Je le sais bien; mais tu es héritier, et à Paris on prête sur tout, même sur une succession.

ALEXANDRE.

Une succession comme celle-là ! qu'on ne sait où trouver... Voilà un mois seulement que j'ai appris, à Gisors, que M. Floquet, mon grand-oncle, était mort depuis un an, ce qui est très-négligent à lui, et puis ensuite que tout son héritage consistait en un portefeuille de soixante mille francs, dont s'est emparée une unique héritière qui est venue s'établir à Paris ; où veux-tu que je la trouve pour réclamer ma moitié ? Paris est si grand, et ma succession est si petite !

OSCAR.

Il est vrai qu'il s'en perd tous les jours de plus considérables que la tienne ; mais il faut toujours se mettre en règle.

ALEXANDRE.

Oh ! j'ai tous mes papiers, tous mes titres ; ils ne me quit-

tent pas! et que je trouve seulement notre héritière, le procès ne sera pas long.

OSCAR.

Peut-être.

ALEXANDRE.

Mais j'ai parlé à un avoué.

OSCAR.

C'est ce que je te disais, raison de plus; et puisque l'héritage est incertain, il faut tâcher que le mariage ne le soit pas. Mademoiselle Joséphine est fille unique, et on n'a pour elle aucun projet de mariage, j'ai déjà découvert cela; ainsi il faut te présenter.

ALEXANDRE.

Oui, mon ami, je me présenterai.

OSCAR.

Nous séduisons ensuite le père et la mère.

ALEXANDRE.

Oui, mon ami, oui, je séduis... Mais, si nous commencions par la fille...

OSCAR.

Je ne m'y oppose pas.

ALEXANDRE.

Tu parleras pour moi. O ciel! la voici... Mon ami, ne m'abandonne pas; aide-moi un peu, seulement pour commencer, c'est tout ce que je te demande.

SCÈNE XII.

Les mêmes; JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, *à part en entrant.*

Marie m'a dit qu'il y avait un pensionnaire d'arrivé, et qu'on avait recommandé à tout le monde de lui obéir comme au maître de la maison; cela va être bien amusant!

ALEXANDRE.

Mademoiselle...

JOSÉPHINE.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là ? Comment ! monsieur, c'est vous qui êtes le pensionnaire pour qui on a recommandé tant d'égards ?

OSCAR, qui lit le journal.

Oui, mademoiselle; M. Alexandre, mon ami, mon camarade, qui n'est point étranger à vos climats, car il a habité aussi la rue Saint-Denis.

ALEXANDRE, bas à Oscar.

Laisse-moi dire maintenant. (Haut.) Oui, mademoiselle, j'ai été quelque temps dans une maison de rubanier, aux *Trois-Colombes*, ici près; et j'avais moi-même l'intention de m'établir dans cette partie-là...

JOSÉPHINE.

Et qui vous en a empêché ?

ALEXANDRE.

Mais c'est que... (Se retournant vers Oscar.) Dis donc, mon ami...

OSCAR, à Joséphine.

Une passion invincible, insurmontable... Il voyait souvent passer, devant sa boutique, une jeune personne charmante. Il ne pouvait s'empêcher de la regarder, de l'admirer !...

ALEXANDRE.

Laisse-moi dire maintenant. (Oscar se rassied.) Oui, mademoiselle, de l'admirer; je la suivais aux Tuileries, au spectacle; mais jamais je n'ai pu lui parler, jamais je n'ai osé demander si mon assiduité ne lui déplaisait pas. Je vous le demande, à vous-même, qu'est-ce que cette jeune personne a dû penser ?

JOSÉPHINE.

Mais je crois qu'avant tout elle aurait voulu savoir dans quelles intentions...

ALEXANDRE, à Oscar.

Dans quelles intentions, hein, mon ami ?

OSCAR, à Joséphine.

Dans quelles intentions ? les intentions les plus respectables, les plus légitimes; sans cela serais-je son ami ? Oui, mademoiselle, jeune et dans l'âge de plaire, avec une fortune encore équivoque, mais des espérances certaines, il veut se choisir une compagne, une amie, qui embellisse son ménage, qui préside à son magasin.

ALEXANDRE, à Oscar.

C'est bien ! je tiens la fin. (A Josephine.) Oui, mademoiselle, c'est là mon seul vœu, mon seul espoir, je n'en eus jamais d'autre, j'offre une main actuelle et une fortune à venir. Pensez-vous que la personne dont je vous parlais tout à l'heure voulût bien accepter l'une et l'autre ?

JOSÉPHINE.

Mais, monsieur, pour répondre pour elle, il faudrait d'abord la connaître.

ALEXANDRE, embarrassé.

La connaître ? dis donc, Oscar...

OSCAR.

La connaître ? Eh ! mademoiselle, se connaît-on soi-même ?

ALEXANDRE.

J'y suis...

OSCAR.

Oui, mademoiselle, c'est vous !

ALEXANDRE, à Oscar, l'interrompant.

Je te dis que j'y suis. (A Joséphine.) C'est vous-même !

OSCAR, se rasseyant.

Ah ! l'y voilà !... Je savais bien qu'à nous deux nous en viendrions à bout.

ALEXANDRE, à Joséphine.

C'est vous que j'ai toujours aimée ! Et, maintenant que

vous savez mon secret, je ne sais pas de quoi je serais capable, si je n'obtenais de vous une réponse favorable.

(Il se jette à ses genoux.)

OSCAR, toujours les yeux sur le journal.

C'est bien !... maintenant que le voilà lancé...

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE; ALEXANDRE, à ses pieds; OSCAR, dans le fauteuil; M. GUILLAUME, paraissant dans le fond.

M. GUILLAUME.

Que vois-je ! ce jeune homme aux pieds de ma fille !... Et vous, mademoiselle, que faites-vous là ?

JOSÉPHINE.

J'écoutais... On m'a recommandé d'avoir des égards pour le pensionnaire.

M. GUILLAUME.

Le pensionnaire ! le pensionnaire, le voilà. Et quand même ce serait... Allons, rentrez, mademoiselle. (Joséphine rentre dans sa chambre.) Parbleu, monsieur, je vous admire, vous êtes là, tranquillement...

OSCAR.

Je me dépêchais d'achever le journal, afin de vous l'envoyer.

GUILLAUME, hors de lui.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

On croit peut-être que j'ignore...

OSCAR, lui présentant le journal.

Tenez, l'article est très-bien fait.

M. GUILLAUME.

Quoi ! monsieur, vous osez encore...

OSCAR.

Par malheur, il n'est pas complet.

M. GUILLAUME.

Un pareil commerce m'irrite.

OSCAR, montrant le journal.

On l'interrompt juste au plus beau.

M. GUILLAUME.

Mais j'en empêcherai la suite.

OSCAR.

La suite au prochain numéro.

M. GUILLAUME, à part.

Je ne sais ce qui me retient. (Bas à Oscar.) Vous sentez comme moi que M. votre ami ne peut pas rester.

OSCAR.

Un instant. Je l'ai invité à dîner, et il dînera. Je n'irai pas payer un cachet pour rien !

M. GUILLAUME.

Quoi ! vous prétendez que je garde dans ma maison ?...

OSCAR.

Je n'ai pas dit cela ! Après dîner, il faudra bien qu'il s'en aille ; je l'exige même ; (A Alexandre.) entendez-vous, jeune homme ? (A M. Guillaume.) mais il faut qu'il dîne, pour la règle et les principes !

M. GUILLAUME.

Mais je vous ferai observer que d'ici au dîner il y a encore une heure et demie.

OSCAR.

C'est ma foi vrai ! je n'y pensais pas ! (Montrant Alexandre.) Il a peut-être besoin de prendre quelque chose... Dis donc, mon ami, ne te gêne pas, tu n'as qu'à parler.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (*Caroline.*)

Du madère ou du malvoisie,

Choisis.

(A M. Guillaume.)

Nous en avons, je croi.

(A Alexandre.)

Surtout, point de cérémonie,
Tu peux agir comme chez toi.

ALEXANDRE.

Mais, mon ami, je te supplie...

OSCAR.

Voyez-vous, il fait des façons!
Allons, je ferai ta partie,
Et tous les deux nous trinquerons,
Et tous les trois nous trinquerons.

Ensemble.

OSCAR.

Du madère ou du malvoisie,
Choisis. Nous en avons, je croi.
Surtout point de cérémonie
Tu peux agir comme chez toi.

ALEXANDRE.

Du madère ou du malvoisie,
J'aime assez tous les deux, je croi.
Je bannis la cérémonie
Et fais ici comme chez moi.

M. GUILLAUME.

Du madère ou du malvoisie!
C'en est fait de nous, je le voi;
Ils vont, et sans cérémonie,
Tout mettre au pillage chez moi.

(Oscar et Alexandre sortent par le fond.)

SCÈNE XIV.

M. GUILLAUME, seul.

C'est cela! ils vont mettre ma cave à contribution, même avant le dîner; par exemple, il faudra savoir si, dans l'intervalle des repas, je suis obligé de subvenir à la consommation intermédiaire du pensionnaire. Je consulterai là-dessus, parce qu'il me semble, à moi, qu'on n'a pas le droit d'exiger... eh! parbleu, je suis bien bon! s'il ne l'a pas, il le prendra; il prend tout ici.

AIR du Ménage de garçon.

Il est plus maître que moi-même,
Dans ma maison je ne suis rien;
Pour partager le rang suprême,
J'avise un excellent moyen :
Si ma femme veut le permettre,
D'après ce que je vois ici,
En pension je vais me mettre,
Afin de commander aussi.

(On entend du bruit dans l'intérieur de la maison.)

Eh! mais, il me semble qu'on parle bien haut dans le magasin; est-ce que ce serait encore quelque événement de sa façon?

SCÈNE XV.

M. GUILLAUME, Mme GUILLAUME.

M. GUILLAUME.

Eh bien! qu'est-ce, madame Guillaume? et quelle est la cause de cette rumeur soudaine?

Mme GUILLAUME.

Dites encore du mal du pensionnaire!... s'il ne s'en était pas mêlé!...

M. GUILLAUME.

C'est justement là-dessus que je veux vous parler. Je trouve, madame, que le pensionnaire se mêle ici de tout, et je n'entends pas...

Mme GUILLAUME.

A merveille! pour quelques mots qu'il m'a adressés, je vois déjà que vous êtes jaloux.

M. GUILLAUME.

Non, madame, mais je suis maître de maison; je suis père, je suis époux...

Mme GUILLAUME.

Allons, encore des idées que vous vous faites!

M. GUILLAUME.

Que je me fais?

Mme GUILLAUME.

Oui, monsieur; mais nous discuterons cela plus tard; apprenez que vous avez oublié de vous rendre chez le commissaire.

M. GUILLAUME.

Moi! chez le commissaire!

Mme GUILLAUME.

C'est une formalité indispensable; quand on a des pensionnaires, il faut faire sa déclaration pour attester la moralité des personnes qu'on reçoit.

M. GUILLAUME.

Eh bien! on n'a qu'à m'attendre!

Mme GUILLAUME.

Oui, mais c'est qu'il y a une forte amende, et que vous l'avez encourue.

M. GUILLAUME.

La! encore une dépense qu'il m'aura occasionnée!

Mme GUILLAUME.

Rassurez-vous; M. Joseph, le clerc du commissaire, est venu tout à l'heure pour cela au magasin.

M. GUILLAUME.

M. Joseph, celui qui vous faisait une cour si assidue?

Mme GUILLAUME.

Oui; mais comme il est aussi de la connaissance de M. Oscar (car, c'est charmant, il connaît tout le monde), il l'a invité à dîner, et tout va s'arranger.

M. GUILLAUME.

M. Joseph! M. Joseph dîne ici?... Eh bien! par exemple! vous ne savez pas que, l'autre semaine, je lui ai écrit de ne plus mettre les pieds chez moi; et il a répondu au commissionnaire que la première fois qu'il me rencontrerait... Ce n'est pas que je le craigne; mais enfin, c'est un homme que je ne veux pas voir; et puisqu'il dîne ici, je n'ai plus qu'un parti à prendre, c'est d'aller dîner chez le restaurateur. Voyez un peu, madame, la belle économie!

AIR : Cœur infidèle, cœur volage. (*Blaise et Babet.*)

Ensemble.

M. GUILLAUME.

Vous le voyez, c'est votre faute;
Accueillir chez nous un tel hôte!
Qu'il craigne à la fin ma colère,
Car je sors de mon caractère.

Mme GUILLAUME.

Monsieur, c'est plutôt votre faute,
Accueillir chez nous un tel hôte!
Craignez à la fin ma colère,
Car je sors de mon caractère.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; MARIE.

MARIE, accourant.

Monsieur Oscar! quelle aventure!
(Il s' mêle de tout en ce lieu)
Il vient d' renverser la friture;
Et v'là la cheminée en feu!

M. GUILLAUME.

Et la maison qui n'est pas assurée!

Ensemble.

Oui, madame, c'est votre faute;
Accueillir chez nous un tel hôte!
Voyez la belle économie!
Allons éteindre l'incendie.

Mme GUILLAUME.

Oui, monsieur, c'est votre faute;
Accueillir chez nous un tel hôte!
Voyez la belle économie!
Allons éteindre l'incendie.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; OSCAR, une serviette autour du corps, et tenant à la main un plat où est une volaille; ALEXANDRE, JOSÉPHINE.

OSCAR.

Rassurez-vous, rassurez-vous; j'ai sauvé le rôti!

M. GUILLAUME et Mme GUILLAUME.

Et le feu?

OSCAR.

C'est déjà fini; ces braves pompiers vous l'ont éteint en un clin d'œil.

AIR de Turenne.

Au beau milieu du feu qui les menace,
Ils étaient là comme en leur élément;
Enchanté de leur noble audace,
J'ai fait monter dix flacons de vin blanc.

M. GUILLAUME.

A des pompiers donner tout mon vin blanc!
Ne pouvaient-ils, c'était tout bénéfice,
Boire de l'eau, puisqu'ils en ont exprès?

OSCAR.

Sachez, monsieur, qu'ils n'en boivent jamais,
De crainte de nuire au service.

Mais on ne peut pas boire sans manger, et je les ai invités à dîner au magasin.

M. GUILLAUME, dans le dernier désespoir.

Six pompiers à dîner! (Il prend le sac d'argent qui est sur la table, et le donnant à Oscar.) Tenez, monsieur, tout calculé, j'aime mieux vous le rendre.

OSCAR, étonné.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

M. GUILLAUME.

Deux cents francs que je vous donne pour aller dîner où bon vous semblera, pourvu que ce ne soit pas chez moi.

OSCAR, toujours étonné.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; Mme JOCARD.

Mme JOCARD.

Eh mon Dieu! que de monde! On m'avait bien dit, mon voisin, que vous alliez prendre des pensionnaires, exprès pour m'ôter mes clients et pour me ruiner; du reste, chacun est maître chez soi, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je viens vous demander mon reçu.

M. GUILLAUME.

Comment! votre reçu!

Mme JOCARD.

Oui, le reçu de mon terme; j'ai ce matin apporté l'argent à Marie, qui a dû vous le remettre.

MARIE.

Eh! oui, monsieur, madame Jocard est déjà venue.

ALEXANDRE.

O ciel! madame Jocard! Vous êtes madame Jocard elle-même?

Mme JOCARD.

Oui, monsieur.

ALEXANDRE.

Qui avez hérité d'un grand-oncle, demeurant à Gisors, le respectable M. Floquet?

Mme JOCARD.

Oui, monsieur.

ALEXANDRE.

Dieux! quelle rencontre!... (A Oscar.) Mon ami! c'est elle!

OSCAR.

Notre héritière! (Jetant à M. Guillaume la bourse qu'il tient toujours.) Ah! madame! enchanté de faire votre connaissance!

Voici mon ami, le jeune Floquet, votre parent, votre cohéritier; liens touchants de la nature et du sang, que vous avez de pouvoir!... son acte de naissance; (Passant à madame Jocard le papier que lui donne Alexandre.) le contrat de mariage de son père surtout... lorsque brisés depuis longtemps, un hasard sympathique vous renoue à l'improviste!... (De même.) l'acte de liquidation, celui de partage, tout est en règle. Mais nous avons des égards, des sentiments, quoique héritier, nous savons ce qu'on se doit entre parents, et nous vous donnons, pour payer nos trente mille francs, tout le temps convenable.

Mme JOCARD.

Plus de doute, c'est lui.

M. GUILLAUME, à Alexandre.

Quoi! vous héritez de trente mille francs?

OSCAR.

Qu'il vient mettre aux pieds de votre fille; le repas d'aujourd'hui devient le repas de noce. Tout le monde y est invité, amis ou non, n'est-il pas vrai?

JOSÉPHINE.

Mon père!...

Mme GUILLAUME.

Mon ami!...

ALEXANDRE.

Dois-je dire mon père?

M. GUILLAUME.

Eh oui, sans doute; le moyen de faire autrement!...

OSCAR.

A merveille! rien ne sera changé dans la maison; vos enfants et moi, nous nous mettons en pension chez vous.

M. GUILLAUME.

Du tout, j'en ai assez comme cela; qu'ils prennent leur ménage.

OSCAR.

A la bonne heure!... (A Alexandre.) Mon ami, c'est chez toi que je me mettrai en pension.

AIR : Allons, partons. (*Azémia.*)

Allons, allons nous mettre à table !
Que chacun aujourd'hui,
Convive aimable,
Soit comme chez lui.

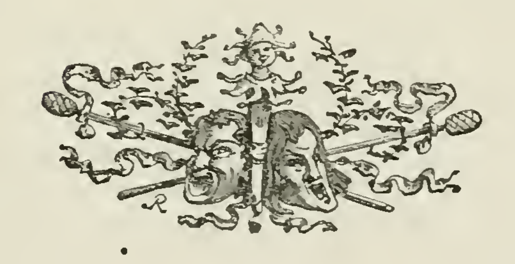
OSCAR, à M. Guillaume.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Dans mes façons expéditives,
Je suis loin d'avoir votre goût :
Vous craignez les nombreux convives,
Et moi, je les aime beaucoup.
(Bas au public.)
Aussi, comme c'est moi qui prie,
(Désignant M. Guillaume.)
Pour qu'il enrage, venez tous
Chaque soir, sans cérémonie,
Vous mettre en pension chez nous.

TOUS.

Allons, allons nous mettre à table, etc.



TABLE

—



Paris.-Imp. PAUL DUPONT, 41 rue Jean-Jacques-Rousseau.


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·

